

LES GOLESCO

UNE FAMILLE DE BOYARDS LETTRÉS ROUMAINS
AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LES GOLESCO

PAR

GEORGES BENGESCO

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE EN RETRAITE

AVEC ONZE PORTRAITS

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8. RUE GARANCIÈRE (6^e)

Tous droits réservés.

Biblioteca Centrală Universitară
București
Cofa 402 161
Inventar 330350

17/10

A LA MÉMOIRE
DE MA MÈRE BIEN-AIMÉE
FILLE DU GRAND VORNIC GEORGES GOLESCO
JE DÉDIE PIEUSEMENT CET OUVRAGE
SUR SA FAMILLE.

G. B.

Biblioteca Centrală Universitară

Sucevești

Cota

402 161

Inveniar

330 350

PRÉFACE

Montrer à nos amis de France comment, en moins d'un siècle, la civilisation occidentale, et surtout la civilisation française, ont pénétré et se sont développées en Roumanie, et rendre en même temps un hommage mérité à la mémoire de quelques grands Roumains qui ont toujours eu leurs regards tournés vers la France pour s'inspirer de son exemple et de ses traditions, tel est le double but que nous nous proposons en publiant cet ouvrage.

Ceux de nos lecteurs qui voudront bien le parcourir jusqu'au bout verront comment les *Golesco*, issus d'une des plus anciennes familles de Roumanie, et pénétrés de bonne heure des idées généreuses ainsi que des principes égalitaires que la France avait répandus, comme une manne bienfaisante, parmi les peuples civilisés, ont vaillamment lutté, au XIX^e siècle, pour la régénération intellectuelle, politique et sociale de leur patrie. Leur mérite fut d'autant plus grand qu'ils avaient vu le jour dans un pays qui, après plusieurs siècles de luttes héroïques et de succès dûs à la gloire des armes, s'était insensiblement laissé

amollir par l'oisiveté et par l'indolence orientales, et avait perdu, au cours d'une longue servitude, la notion de la liberté et le sentiment de l'indépendance.

Dès le commencement du XIX^e siècle, deux des fils du grand ban Radou Golesco, Georges, plus connu sous le nom de *Iordaké* (1), et Constantin, se placent résolument à la tête du mouvement national qui s'est donné pour tâche de remettre en honneur l'idiome roumain que la domination étrangère avait banni du palais des princes et des écoles du Gouvernement. Pendant que Georges Golesco écrit sa *Grammaire* et son *Dictionnaire* roumains, deux œuvres d'une importance capitale, ainsi que son recueil de *Proverbes* et d'*Adages*, dont la valeur linguistique est non moins considérable, pendant qu'il consacre son activité et son expérience aux progrès de l'enseignement public en Valachie, son frère Constantin, dans un livre dont chaque page porte l'empreinte du plus pur patriotisme, bien qu'il y déplore souvent le triste état intellectuel et social où se débattait alors sa patrie, ouvre aux Roumains des horizons inconnus (2) en prônant les bienfaits de la civilisation occidentale et en s'efforçant de tirer son pays de l'ornière dans laquelle l'avait enfoncé l'hostilité intéressée du régime phanariote.

Les deux frères sont parmi les premiers Roumains qui envoient leurs enfants à l'étranger pour y recevoir une instruction solide et conforme à l'esprit nouveau

(1) Diminutif de Georges.

(2) Voyez plus loin, le chapitre IV.

qui devait renouveler la face du monde. Dans tous les actes de leur vie publique, comme dans leur lutte généreuse pour la renaissance de leur patrie, l'un et l'autres'affirment comme d'ardents patriotes et comme des novateurs décidés.

Tels furent les pères : les fils, au cours de leur brillante carrière politique, devaient marcher glorieusement sur leurs traces.

Il n'est pas inutile, pour mieux marquer tout ce que leur doit leur pays, de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire des Principautés moldo-valaques pendant les derniers siècles.

Depuis la fondation même des deux États de Valachie et de Moldavie, l'extrême instabilité du trône, due surtout au grand nombre de compétiteurs qui se le disputaient, avait été un dissolvant funeste pour le développement des institutions nationales.

Aussi, dès 1418, les deux pays commencèrent-ils à devenir la proie des guerres civiles. A la faveur de ces compétitions, les Turcs prennent pied dans les Principautés, et, comme l'écrit un historien roumain d'origine française, les deux couronnes ne « sont plus
« pour la Porte, qu'un fonds dont elle spéculé habi-
« lement, qu'elle adjuge au plus fort et dernier enché-
« risseur, qu'elle donne et reprend selon l'intérêt
« auquel on lui en adjuge le prix, qu'elle vend inté-
« gralement à plusieurs à la fois, pour lequel enfin
« elle reçoit des deux mains » (1). Une fois commen-
cées, ces luttes intestines devinrent dans les deux

(1) Vaillant, cité par Ubicini. *Provinces Roumaines*, p. 58.

pays une sorte de maladie chronique, dont le règne des princes phanariotes, de 1716 à 1821, ne fit qu'accroître la gravité.

C'est en vain que les Turcs ôtèrent en 1822 le gouvernement des deux provinces aux princes phanariotes, pour le restituer à des princes indigènes. La façon dont se faisait l'élection des nouveaux hospodars laissait le champ libre à toutes les compétitions, et mettait en outre ceux-ci à la discrétion de l'étranger : car leur maintien sur le trône ainsi que la prolongation de leurs pouvoirs dépendaient en dernier ressort du ministre de la puissance protectrice, lequel exerçait une influence prépondérante sur les décisions du Divan.

Lorsqu'éclata la guerre turco-russe de 1828, les princes indigènes furent arrêtés, ou contraints de se réfugier à l'étranger, et pendant plus de cinq années, les Principautés durent subir, au milieu d'une série de calamités sans précédent peut-être dans leur histoire, le joug pesant de l'occupation russe. Jamais tant de malheurs ne s'étaient abattus à la fois sur un pays. Ce n'est qu'en 1834, après la mise en vigueur des *Règlements organiques*, élaborés sous la haute direction du comte de Kisseleff, résident plénipotentiaire de Russie, que de nouveaux princes indigènes, Michel Stourdza pour la Moldavie, Alexandre Ghica pour la Valachie, furent choisis par la puissance protectrice et par la puissance suzeraine sur une liste où figuraient encore d'innombrables compétiteurs : en Moldavie, les Balsh, les Roznovano, les Pashcano,

les Conaki, les Catargi, les Stourdza ; — en Valachie, les Crezzulesco, les Philippesco, les Vacaresco, les Balliano, tous prétendants au trône de l'une ou l'autre Principauté !

Le prince Ghica, obligé de lutter en Valachie contre l'élément national et libéral qui commençait à avoir conscience de sa force, abdiqua le 14 octobre 1842, et fut remplacé, le 30 décembre de la même année, par le prince Georges Bibesco, que le comte de Kisseleff avait successivement appelé, pendant l'occupation russe, aux secrétariats des ministères de l'Intérieur et des Affaires étrangères.

On verra, au cours de ce volume, comment, à la suite du mouvement révolutionnaire de 1848, le prince Bibesco dut renoncer, lui aussi, au trône, et quel rôle important jouèrent les Golesco dans la tentative faite alors par les patriotes roumains pour délivrer leur pays de la servitude sous laquelle depuis plus de quatre siècles il courbait si patiemment la tête.

Après de longues années d'exil passées en France, et pendant lesquelles ils mettent tout en œuvre pour provoquer un vif courant de sympathies en faveur de leur patrie, les Golesco rentrent enfin en Roumanie, non sans avoir vu diminuer notablement leur fortune, généreusement consacrée par eux à la propagande des idées qui leur étaient chères. On les voit prendre une part des plus actives aux délibérations du Divan *ad hoc* de Valachie, et ils deviennent, avec les frères Bratiano et C. A. Rosetti, les chefs incon-

testés du parti libéral roumain, qui contribua si puissamment à la réalisation des vœux séculaires des Roumains : l'*union* et le *prince étranger*.

Nicolas Golesco était d'abord le seul candidat du parti libéral au trône de Valachie. Pour réaliser l'union, et pour mieux assurer par la suite l'élection du prince étranger, il renonça volontairement, avec une abnégation qui lui fait le plus grand honneur, à toute visée d'ambition personnelle, et après avoir, pendant qu'il était lieutenant princier, travaillé, avec le généreux élan d'un cœur qu'enflammait le patriotisme, à l'élection du prince Charles de Hohenzollern, il devint le serviteur loyal et le ministre dévoué du nouveau souverain, non sans regretter — tant l'amour de la France était demeuré vivace en lui — l'influence de plus en plus grande que l'Allemagne prenait en Roumanie.

Il demeura fidèle, jusqu'à son dernier soupir, à ses sentiments d'affection pour la France, dont il avait été, toute sa vie, l'admirateur passionné.

Nous croyons devoir attirer également l'attention de nos lecteurs sur la figure, sympathique à tant de titres, de son cousin, Démètre-G. Golesco, qui fut lui aussi, dans un autre ordre d'idées, un fanatique du génie français, et dont l'œuvre considérable (1), écrite dans la meilleure langue française du XVII^e siècle, se distingue par des qualités littéraires d'un mérite incontestable. Il est à regretter que cette œuvre

(1) Voyez plus loin le chapitre V.

d'un penseur et d'un écrivain de talent n'ait jamais pu voir le jour.

Nous nous estimerions très heureux si nous avions réussi à rendre sympathiques au public français quelques-uns des membres de cette noble famille des Golesco, si française de cœur et d'esprit, et en même temps si roumaine par l'ardeur de son patriotisme.

GEORGES BENGESCO.

Août 1921.



le Ban Radu Jolascu și fiul său George
1800

UNE FAMILLE DE BOYARDS LETTRÉS ROUMAINS
AU XIX^e SIÈCLE

LES GOLESCO

CHAPITRE I^{er}

LES ORIGINES

La famille Golesco compte parmi les plus anciennes et les plus illustres de Roumanie. Au cours de plusieurs siècles, elle a donné à ce pays des guerriers, des savants, des hommes d'Etat, dont le souvenir s'est perpétué avec éclat dans l'histoire nationale et dont le nom a toujours été synonyme de désintéressement et de patriotisme.

Aujourd'hui que tous les regards sont tournés vers les régions danubiennes ; aujourd'hui que la Roumanie a pris une part glorieuse à la guerre qui a reconstitué son unité nationale, non sans rencontrer, à la Conférence de la Paix et devant le « Conseil des Quatre », une résistance et presque une hostilité qui l'ont lésée dans ses intérêts matériels et froissée dans sa dignité d'Etat souverain ; aujourd'hui que ses enfants sont tombés par centaines de milliers sur les champs de bataille de l'Europe, et que

deux Golesco y ont noblement sacrifié leur vie pour leur pays, il nous a paru intéressant de retracer, pour nos amis de France, l'activité littéraire et politique de quelques-uns des membres de cette famille, à laquelle nous rattachent d'étroits liens de parenté et où l'amour de la France a toujours été de tradition. Non pas que nous nous proposons d'écrire l'histoire, plusieurs fois séculaire, de la famille Golesco ; un pareil travail, qui dépasserait de beaucoup les limites dans lesquelles nous voulons nous circonscrire, n'aurait qu'un médiocre intérêt pour des lecteurs français. Nous répondrons mieux à leur attente et satisferons davantage leur curiosité en essayant de mettre en relief, dans ces pages inspirées par un culte familial, les belles et nobles figures de ceux des Golesco qui, par leurs aspirations vers la civilisation occidentale, et plus particulièrement vers celle de la France, par leurs œuvres, dont quelques-unes sont écrites en français, enfin par le rôle important qu'ils ont joué dans l'histoire politique de la Roumanie moderne, méritent d'être connus et admirés ailleurs que dans leur pays. On verra comment, chez ces dignes descendants d'une race ancienne, l'amour de la patrie a engendré de tout temps de grandes actions ; jusqu'à quel degré ils ont poussé, en toute circonstance, l'esprit d'abnégation et de sacrifice ; enfin de quelle façon ils ont su allier le goût de l'étude et des lettres à la pratique des vertus civiques. Ces éloges ne nous sont pas dictés par une admiration de commande ; nous entendons écrire une histoire, non pas un panégyrique, et nous espérons que ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu reconnaître à quelques-uns de nos précédents ouvrages le mérite d'une documentation consciencieuse et d'une cri-

tique impartiale retrouveront, dans ce nouveau travail, ces mêmes qualités.

Les premiers Golesco dont il soit fait mention dans l'histoire roumaine, telle du moins que pour les temps anciens elle se trouve reconstituée de nos jours (et il convient de rappeler qu'elle offre, à ses origines, plus d'une contradiction), ont été des politiques et des guerriers.

L'usage du nom de famille ne s'est introduit en Roumanie qu'à une époque relativement récente, vers le commencement du xvii^e siècle, et il semble que ce nom n'ait été d'abord porté que par un seul des membres de la famille, celui qui était le possesseur de la terre ou du domaine d'où ses descendants tireront plus tard leur nom.

Des actes de provenances diverses, dont il n'est pas permis de mettre en doute l'authenticité et dont la plupart se trouvent réunis aujourd'hui dans les riches collections de l'Académie roumaine, nous apprennent que, dans la première moitié du xvi^e siècle, le domaine de Golesti (1) appartenait à un seigneur châtelain du nom de Baldovin (Baudouin), qui avait le titre de *parcalab* (2). Voici ce que dit un diplôme du prince valaque Radou, en date de juillet 1525 : « Par la grâce de Dieu, nous, Radou voévode, « fils de Radou voévode, ordonnons par les présentes que « dame Marie, femme de messire Baldovin, le parcalab, « ainsi que leur fils Ivashco avec ses enfants, soient et

(1) Golesti est situé dans le district de Muscel, arrondissement de Podgoria, sur la rive gauche de l'Argesh.

(2) Ce mot, en roumain, a plusieurs acceptions; il se disait autrefois du préfet d'un district, d'une ville, et aussi du commandant d'une forteresse.

« demeurent propriétaires de tous les lieux connus sous le nom de Golesti, ainsi que de toutes les vignes situées sur les collines d'alentour... » Un acte postérieur, daté d'avril 1557, et reproduit par M. B. P. Hasdeu, dans sa publication roumaine *l'Archive historique* (1), nous apprend que les descendants ou parents de Baldovin étaient également propriétaires des domaines de Maracinéni (2) et de Viérosh. Il sera question plus loin de Viérosh et de son monastère; quant à Maracinéni — qui signifie en roumain les *Ronces* ou la *Ronceraie* — cette terre seigneuriale est considérée par quelques historiens roumains, entre autres par M. G. I. Ionnesco-Gion, auteur d'une intéressante *Histoire de Bucarest* (3), comme ayant été le berceau de cet ancêtre de Ronsard, lequel, d'après le propre dire du poète, serait venu mettre son épée au service de Philippe de Valois, roi de France :

« Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa race
 « D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace :
 « Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
 « Est un seigneur nommé le marquis de Ronsart,
 « Riche d'or et de gens, de villes et de terre (4) ».

L'origine roumaine de Ronsard, quoique plus d'une fois contestée, ne fait pas de doute pour quelques-uns des plus savants historiens de la littérature française au xvi^e siècle,

(1) Page 40 du tome 1^{er}.

(2) Maracinéni est situé dans le district de Muscel, à 46 kilomètres de Campulung.

(3) Bucarest, *Soccc*, 1899, in-folio (en roumain).

(4) *Œuvres*, éd. Marty-Laveaux, t. IV, pages 95-96.

et c'est ainsi que MM. Hatzfeld et Darmesteter, dans leur ouvrage sur *le Seizième siècle en France* (1), écrivent que « Pierre de Ronsard naquit le 11 septembre 1525 à Vendôme, d'une vieille famille originaire des bords du Danube et établie en France depuis Philippe de Valois (2) ». Ce premier point admis, et l'on sait qu'il a donné lieu en France, à de nombreuses controverses, il resterait à prouver que cet ancêtre de Ronsard était en même temps un ancêtre des Golesco, parenté dont ceux-ci ne pourraient que s'enorgueillir à juste titre ; malheureusement l'arbre généalogique des Golesco n'a pu encore être reconstitué au delà du xvi^e siècle, et, dans l'état actuel de la science historique roumaine, il est impossible de certifier qu'un Baldovin (ou Baudouin) de Maracinéni, aïeul de Ronsard et des Golesco, soit venu, vers 1340, aider les Français à chasser les Anglais hors de France. Nous souhaitons vivement que de nouveaux documents viennent éclairer cette question des origines roumaines de Ronsard et de sa parenté avec les Golesco, jadis seigneurs du domaine des *Ronces*, en Roumanie (3). Si le fait se confir-

(1) Paris, Delagrave, 1878, in-18, page 218.

(2) Cf. E. Lintilhac, *Précis historique et critique de la littérature française* : « Les seigneurs de la Poissonnière, descendants d'un Baudouin de Ronsart, venu de Roumanie en France au xiv^e siècle... » Paris, André fils, 1894, t. I. p. 184. Ajoutons que, dans un récent ouvrage sur Ronsard, M. Henri Longnon conteste absolument l'origine étrangère de Ronsard. Voyez : Pierre de Ronsard, *Essai de biographie*. Paris, Champion, 1912, pp. 6 et suivantes.

(3) De toute façon, c'est à tort que M. Henri Longnon affirme que « le nom de *Maracini* n'a jamais été porté sur les bords du Danube » (page 10). — La famille *Maracinéanu* (de *Maracini*), existe aujourd'hui

mait, on pourrait y voir un cas d'atavisme d'une singulière persistance, puisqu'il remonterait à près de six siècles, et l'on y trouverait l'explication toute naturelle de la double passion des Golesco pour le métier des armes et pour les lettres, passion dont ils ont été possédés au cours des âges.

Pour en revenir au Baldovin du xvi^e siècle, nous savons qu'en 1526 sa femme (et très probablement sa veuve) Marie entra en religion sous le nom de *Magdalena*, après avoir partagé ses biens entre son fils Ivashco, ses deux filles Caléa et Vélica et sa petite fille Marie, fille de sa fille Stana (1). L'acte de partage, daté de Tirgoviste (2), 29 août 1526, stipule que ces biens devaient demeurer dans la famille jusqu'à l'extinction du dernier rejeton.

La ligne directe des Golesco semble s'être éteinte une première fois avec Ivashco, fils de Baldovin et les enfants de celui-ci ; Ivashco vivait encore en 1539, date à laquelle on retrouve son nom dans les « Comptes de la ville de Sibiu » (Hermanstadt), publiés par M. N. Iorga, dans le tome XI^e des *Documents Hurmuzaki* (3).

A la même époque, l'un de ses parents, le *vistiaire* (4) et, plus tard, *grand cloutcher* (5) Radou, joue un rôle encore en Roumanie, et un capitaine Walther Maracineanu périt glorieusement à l'assaut de la redoute de Grivitza, en 1877.

(1) Ou de son fils *Stan*. Il y a controverse sur ce point.

(2) Aujourd'hui chef-lieu du district de Dambovitza.

(3) Publication de l'Académie roumaine, page 856.

(4) Trésorier, plus tard ministre des finances. — Titre de boyarie.

(5) Intendant et sommelier princier, préfet du Palais. — Titre de boyarie.

important dans l'histoire de la Valachie. Les uns ont fait de ce personnage un gendre de Baldovin. D'après un tableau généalogique des premiers Golesco, publié par M. le général Nasturel, dans l'*Albina* (l'Abeille), de 1904 (1) Radou aurait épousé Capléa, fille du fils de Baldovin, Ivashco ; mais d'autres historiens, comme M. Iorga, disent que Capléa était la fille du ban Théodose (2), l'un des boyards valaques persécutés par Mircéa le Pâtre, pendant son premier règne en Valachie. Le fait que la femme de Radou est qualifiée de « *dame Capléa de Golesti* », dans un document d'avril 1585, semble indiquer qu'elle se rattachait par des liens étroits à Baldovin et à Ivashco, bien que les plus récents biographes des Golesco, MM. Élie Nicolesco et Nerva Hodosh déclarent que, malgré toutes leurs recherches, il leur a été impossible d'établir jusqu'à présent les liens de parenté ou d'alliance ayant existé entre le *cloutcher* Radou et Baldovin. Quoiqu'il en soit, Radou, qui vécut sous les règnes des princes Radou Païssié, Pétrashco, Mircéa le Pâtre et Alexandre, fils de Mircéa, reçut d'eux, à diverses reprises, en témoignage de sa bravoure sur les champs de bataille ainsi que de ses qualités d'habile administrateur, des marques de faveur dont l'histoire nous a conservé le souvenir. C'est ainsi qu'au cours de la lutte que Radou Païssié eut à soutenir contre le prétendant Laïot Bassaraba,

(1) *Bucarest* ; 8^e année, n^o 37 du 17 octobre 1904, page 70.

(2) *Documents Hurmuzaki*, XI, p. VIII (note 5) — La dignité de *grand-ban* était la première charge du pays ; le grand-ban de Craiova était gouverneur et lieutenant-général de l'Olténie (Petite-Valachie).

venu, à la tête d'un groupe de boyards émigrés et avec l'assistance des Hongrois, pour lui disputer le trône, Radou Golesco ayant par son énergie sauvé le trésor princier, au moment où il allait tomber entre les mains de l'ennemi, se voit octroyer par le prince régnant trois domaines appartenant à la couronne, et reçoit, dans un document daté de Tirgoviste, 23 octobre 1546, l'expression chaleureuse de la reconnaissance du voévode (1). Peu après, au cours d'une bataille dans laquelle le prétendant Laiot est tué, il se signale de nouveau par son courage et défend, au péril de sa vie, la cause de son souverain, ainsi qu'en fait foi un document du voévode Mihnéa, en date du 12 octobre 1586 (2).

Obligé de se réfugier en Hongrie pour échapper aux persécutions dont un grand nombre de boyards, demeurés fidèles à Radou Païssié, furent victimes sous Mircéa le Pâtre, Radou Golesco rentre dans son pays, après l'avènement de Pétrashco (Pierre-le-Bon): Il devient l'homme de confiance et le bras droit du prince, et exerce même la régence, avec la princesse régnante, pendant que Pétrashco va dans les montagnes de Ramnic soigner sa santé chancelante. C'est encore lui qui, en 1557, commande les troupes envoyées en Hongrie pour y soutenir les droits d'Isabelle et de son fils Sigismond. Après la mort du prince, Radou Golesco est l'objet de nouvelles persécutions de la part des boyards qui, du vivant même de Pétrashco, s'étaient déclarés contre le voévode, et à la tête desquels se trouvaient le *vornic* (3)

(1) B. P. Hasdeu, *Archive historique*, I, 49.

(2) Id.: *ibid.*, I., 67-69.

(3) Grand-juge, gouverneur, plus tard ministre de l'intérieur.

Socol et le *spatar* (1) Stanciul Bengai. Il est arrêté, dépouillé de ses biens, et cherche pour la seconde fois un refuge en Transylvanie. Par une réparation tardive, le prince Alexandre, fils de Mircéa, obligea en 1571 la veuve de Stanciul Bengai à abandonner aux fils de Radou Golesco le domaine de Barcoutza (2), pour les dédommager du préjudice causé à leur père (3).

Le *cloutcher* Radou avait eu de sa femme Capléa, entre autres enfants, deux fils, Albou et Ivashco; l'un et l'autre devaient suivre avec éclat les traces glorieuses de leur père.

Né en 1551, Albou, qui avait, comme ce dernier, le rang de *cloutcher*, périt, dans la fleur de son âge, à la bataille de Jilishité, en essayant de préserver avec sa lance le voévode Alexandre de Valachie, tandis que son frère Ivashco était blessé, dans cette même rencontre, aux côtés de son souverain (4). Albou fut enterré au monastère de Viérosh (5) qu'il avait fondé avec son frère, en 1573 (6).

(1) Connétable, chef d'armée, plus tard, ministre de la guerre.

(2) Document du 21 mai 1571, reproduit dans la « Colonne de Trajan » (publication roumaine, I, n° 44).

(3) Voyez aussi le document cité ci-dessus, du 12 octobre 1586, dans lequel le voévode Mihnéa rappelle les hauts faits du *cloutcher* Radou Golesco.

(4) Le 24 avril 1574.

(5) Dans le district de Muscel, près du village de Viérosh, à deux heures environ de Pitesti.

(6) Le *Grand Dictionnaire géographique de la Roumanie* (en roumain) assigne à la fondation de Viérosh la date de 1543 (t. V, fascicule 4); nous adoptons celle de 1573, donnée par M. Élie Nicolesco. Cf. un article du général Nasturel dans l'*Albina* (l'Abeille) du 17 octobre 1904.

Il est représenté sur sa pierre tombale, à cheval, sa masse d'armes à la main et son manteau flottant au vent. Une inscription tumulaire, rédigée au nom du jeune héros, dit que s'étant campé fièrement devant ses ennemis, il donna sa vie pour le salut de son souverain, et périt le mercredi de Pâques de l'année 1574 à l'âge de 23 ans. Dans un document du voévode Alexandre, publié, sans indication d'année, dans l'*Archive historique de la Roumanie* (1) et reproduit par M. Nerva Hodosh avec la date du 25 janvier 1575, le prince, à l'occasion d'une libéralité faite par lui au monastère de Viérosch, pour le repos de l'âme d'Albou Golesco, glorifie lui-même les actes de bravoure accomplis par les deux frères et reconnaît qu'il ne doit la vie qu'à leur héroïsme. Ivashco devint le conseiller le plus fidèle et le plus écouté du prince Alexandre : « D'abord *stolnic* (2) — dit M. Iorga dans le tome XI^e des « Documents Hurmuzaki » — il devint successivement *grand-logothète* (3) (1568) et *grand-vornic* (1574). Le prince, qu'il servit avec dévouement et « fidélité, le combla de bienfaits : en 1571, il contraignit « la veuve de Stanciul Bengai à céder aux frères Albou et « Ivashco le domaine de Barcoutza, pour les dédommager « des préjudices que son défunt mari avait causés aux « Golesco ; en 1572, il confirma aux deux frères la possession d'Uritzilor, le domaine que Radou Païssié avait « offert, en cadeau de noces, à son valeureux soldat le

(1) N^o 43 du tome I^{er}, page 39.

(2) Sénéchal, écuyer-tranchant.

(3) Grand-chancelier.

« *cloutcher* Radou; dès 1570, Alexandre était le parrain de
 « Vlad, fils d'Ivashco et de sa femme Hélène et élevait au
 « rang de *postelnic* (1) cet enfant âgé à peine de deux ans,
 « auquel il faisait don du village de Romanesti... (2) »

Après la mort d'Alexandre, Ivashco demeure en qualité de conseiller auprès de son fils Mihnéa, un enfant de onze ans, qui règne une première fois, de 1577 à 1583, au milieu d'une des périodes les plus troublées de l'histoire de Valachie. A l'avènement de Pierre Cercel (Boucle d'oreille), il se réfugie en Transylvanie, d'où il est rappelé en 1584 par l'oncle de Mihnéa, Pierre le Boiteux, lequel, monté pour la quatrième fois, en 1582, sur le siège princier de Moldavie, ne pouvait oublier les services qu'Ivashco Golesco avait rendus à son frère, Alexandre voévode. Ivashco s'acheminait vers la Moldavie, lorsqu'il fut surpris par la mort près du village de Balotesti, dans le district de Putna, et enterré, par les soins pieux du prince, au monastère de Bistritza (décembre 1584).

Les historiens et les généalogistes qui se sont occupés de la famille Golesco sont d'accord pour reconnaître que, s'ils ne descendent pas en ligne directe des Bassaraba, (ou Craiovesti), les fondateurs de l'ancienne dynastie princière en Valachie (3), ils ont eu avec eux des relations de proche parenté, en même temps qu'ils contractaient avec les familles princières régnantes de nombreuses et illustres

(1) Chambellan, maréchal du palais; plus tard, ministre des affaires étrangères.

(2) *Préface*, p. xxi.

(3) Les Bassaraba sont appelés aussi *Craiovesti*, parce que plusieurs des princes de la famille Bassaraba ont été grands bans de Craiova.

alliances. C'est ainsi que le *cloutcher* Albou Golesco, tué aux côtés du prince Alexandre, sur le champ de bataille de Jilishté, avait épousé Irène, fille du voévode Milosh, frère d'Alexandre voévode, et était par conséquent le neveu par alliance du souverain (1); d'autre part, la première femme d'Ivashco Golesco, Hélène, avait pour père Radou voévode, connu dans l'histoire sous le nom de *Radou d'Afoumatzi*; Ivashco épousa en secondes noces une autre Hélène, fille de Draghici, vornic de Marginéni, considéré par les généalogistes comme frère d'un Bassaraba (2). C'est ce que confirmait, en 1672, dans son testament, la veuve du grand postelnic Constantin Cantacuzène, Hélène, fille de Sherban Bassaraba, en rappelant que le monastère de Viérosh avait été fondé par les boyards de Golesti « qui étaient, dit-elle, « de la famille des Craiovesti (3), et du même rang « qu'elle » (4).

S'il n'a pas été possible d'établir jusqu'à présent comment les Golesco étaient des Bassaraba, le fait en lui-même paraît de moins en moins contesté, et voici les conclusions auxquelles s'arrête, sur ce point, M. Élie Nicolesco, dans ses intéressantes études sur la généalogie de la famille Golesco :

(1) Irène, femme d'Albou Golesco, est enterrée auprès de lui, au monastère de Viérosh (voyez Iorga : *Histoire des Roumains d'après le portrait et l'image* (en roumain), page 17).

(2) Nerva Hodosh. *Introduction* placée en tête de la réimpression de l'ouvrage de Constantin Golesco : *Relation du voyage que j'ai fait au cours des années 1824, 1825, 1826* (en roumain), Bucarest, 1910, in-18.

(3) Voyez ci-dessus la note de la page 11.

(4) Élie Nicolesco. *Nouvelle Revue roumaine* (en roumain), 15 novembre 1900, page 358.

« Si nous admettons que les boyards de Golesti sont
« issus des *Craiovesti* (Bassaraba), et si nous donnons
« pleine créance aux affirmations de la veuve du grand-
« postelnic Cantacuzène, c'est que nous y sommes aussi
» déterminé par d'autres considérations.

« L'existence de liens étroits de parenté entre les
« familles Golesco et Brancovano — une branche de la
« famille des Bassaraba — liens incontestables au XVI^e siècle,
« nous faisait supposer que des relations antérieures, tout
« aussi intimes, s'étaient établies entre les deux familles.
« Le fait que parmi les biens patrimoniaux des Golesco se
« trouvaient des terres autrefois en la possession des Bassa-
« raba nous engageait également à tenir pour exacts les
« dires de la veuve du grand postelnic Cantacuzène. Enfin
« les témoignages des documents du monastère de Viérosch
« qui nous montrent le vornic Ivashco Golesco, l'un des
« fondateurs du monastère, comme étant propriétaire du
« village de Poyastéa, lequel avait appartenu aux Bassaraba,
« justifient amplement les recherches entreprises et qu'on
« entreprendra encore dans cette direction. Pour nous du
« moins, cette noble origine attribuée aux boyards de
« Golesti par la veuve du grand postelnic Cantacuzène est
« absolument certaine ; la difficulté ne consiste que dans la
« façon d'établir comment les Golesco descendent de
« Bassaraba, et cette difficulté sera facilement écartée pour
« peu que les circonstances viennent favoriser notre désir
« de continuer nos recherches (1) ».

Les deux fils qu'Albou Golesco avait eus d'Irène, fille

(1) *Loc. cit.*, page 361.

de Milosh voëvode, paraissent être morts sans postérité. Il en est de même de Vlad, le fils d'Ivashco, que le prince Alexandre avait tenu en 1570 sur les fonts baptismaux (1). Mais les frères Albou et Ivashco Golesco avaient eu une sœur, Neacsha, mariée au postelnic Radou de Brancoveni. C'est par les descendants de cette fille du cloutcher Radou et de Capléa de Golesti — par conséquent par les Brancovano —, que se continue la famille, l'arrière petite-fille de Neacsha et de Radou de Brancoveni, Visha de Golesti, fille du grand postelnic Fota et de Stana de Brancoveni, ayant épousé Stroé Léourdéanou, fils du logothète Hiéra Léourdéanou (2).

On lit dans une note manuscrite placée derrière le portrait, conservé à Golesti, du grand ban Radou Golesco, que « le vornic Ivashco Golesco avait eu deux filles qui, « adoptées par Mathieu Bassaraba voëvode, son cousin, « furent mariées par ce prince, l'une à un Brancovano (Bassaraba) et l'autre à Stroé Léourdéanou ». Il y a là une erreur généalogique qui doit être relevée. Le vornic Ivashco Golesco n'avait pas laissé de fille; mais il avait eu une sœur, *Neacsha*, mariée effectivement à un Brancovano — et de qui descendait Visha, la femme de Stroé Léourdéanou. On lit dans cette même note manuscrite que le *spatar* Radou Golesco était *le fils* de Stroé Léourdéanou; c'était son petit-fils (fils de Mathieu Léourdéanou, lequel, ayant pris le nom de *Golesco*, fut le père du *spatar* Radou Golesco).

(1) « Ce Vlad, dit M. Iorga, dans une note de la *Préface* du tome XI des *Documents Hurmuzaki*, est le Vlad des documents de Mihnéa voëvode (postérieurs à 1587) ». Page XXI.

(2) Nerva-Hodosh, *loc. cit.*; XX-XXI.

Stroé Léourdéanou est le fondateur de l'église et de la maison qu'on voit aujourd'hui encore s'élever à Golesti, et dans lesquelles ont longtemps prié et vécu ceux des Golesco dont il sera plus spécialement question dans cet ouvrage. C'est à ce titre qu'il doit surtout fixer notre attention. Il y a dans sa vie une page tachée de sang, s'il est vrai qu'en sa qualité de ministre et de favori du prince Grégoire Ghica il ait été l'instigateur de l'assassinat du grand postelnic Constantin Cantacuzène, mis à mort au monastère de Snagov, le 21 décembre 1663, et que Léourdéanou, d'intelligence avec un proche parent de la victime et avec la propre femme du prince Grégoire Ghica, avait, dit-on, traîtreusement noirci auprès du voévode.

A la suite d'un long et retentissant procès qui lui fut intenté par la famille Cantacuzène, Stroé, bien qu'allié à l'infortuné grand postelnic, dont un des fils avait épousé sa fille (1), fut condamné à mort. La veuve et les fils de Cantacuzène intervinrent auprès du prince Antoine de Popesti, qui était alors sur le trône (1669), pour que la sentence ne fût pas exécutée. On fit grâce de la vie à Léourdéanou, mais on l'obligea de revêtir l'habit monacal et de se retirer dans ce même monastère de Snagov, où le grand postelnic avait été assassiné. Cependant Stroé ne tarda pas à jeter le froc aux orties, passa en Transylvanie, et, en 1672, lorsque Grégoire Ghica fut appelé pour la seconde fois sur le trône de Valachie, il revint auprès des siens pour terminer dans sa patrie une vie qui n'avait été exempte ni d'agitation ni de soucis. Les historiens roumains se sont

(1) Xénopol, *Histoire des Roumains* (en roumain), IV, 224.

montrés plus que sévères pour Stroé Léourdéanou, qui a toujours nié, même au cours de son procès, sa participation au crime dont il avait été accusé. Nous ne tenterons pas de le réhabiliter, ni même de plaider en sa faveur les circonstances atténuantes ; d'ailleurs, comme l'a justement fait remarquer Sainte-Beuve, « c'est le lot des familles « historiques, c'est leur charge comme leur honneur que « chacun de leurs membres indistinctement puisse être examiné, épluché, pris à partie et jugé à la rigueur par n'importe qui dans la postérité. Cette sévérité elle-même, à la « bien voir, est un hommage : la complaisance n'a lieu « qu'envers des particuliers (1) ».

Qu'il nous soit toutefois permis de rappeler que les haines acharnées et les rivalités sanglantes entre boyards ont été, pendant plus de trois siècles, une des plaies de l'histoire valaque. L'exemple leur venait de haut, les princes eux-mêmes, le plus souvent frères ou parents ennemis, ne reculant, pour arriver au trône ou pour y remonter, ni devant la délation, ni devant le parjure, ni devant le crime. « *Omnia cruenta pro dominatione* (2) ».

Ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire ailleurs, la Valachie, à partir de 1416, a été presque constamment la proie des guerres civiles : « Rivalités entre les divers membres « de la famille régnante, rivalités entre les souverains des « deux Principautés, rivalités entre les boyards qui aspirent « au trône et qui appellent l'étranger pour soutenir leurs « prétentions : tel est le spectacle qu'offre, pendant

(1) *Nouveaux lundis*, X, 193.

(2) Tacite, *Hist.*, I, xxxvi.

« plus de trois siècles, l'histoire de la Valachie (1) ».

C'est ce que constate aussi l'éminent historien roumain, Michel Cogalniceano : « Toutes ces disputes, les armes à la main, entre le prince et la noblesse, le souverain et les sujets, désolaient et minaient le pays : on était arrivé à un tel point que les Turcs avaient plus soin de la Valachie que les Valaques eux-mêmes (2) ».

Cette triste situation, ce déplorable état d'esprit des princes et des boyards expliquent, sans les justifier, les intrigues de Stroé Léourdéanou pour perdre le grand postelnic Cantacuzène auprès du prince Grégoire Ghica. Qu'elles qu'aient été d'ailleurs les fautes de Léourdéanou, son nom ne peut laisser indifférents ceux qui s'occupent de l'histoire de la famille Golesco; puisque c'est à lui que l'on doit, comme nous venons de le dire, la construction de la maison seigneuriale et de l'église de Golesti. Celle-ci date de 1646 : elle renferme les tombeaux d'un grand nombre de membres de la famille, à partir du xvii^e siècle, et porte aujourd'hui encore l'inscription suivante, gravée par les soins du fondateur :

« Cette sainte et divine église, placée sous le patronage de la sainte et haute Trinité, source de toute vie, a été construite aux frais du serviteur de Dieu, le grand *vistiaire* Stroé et de sa femme Visha. O divin Maître, Dieu en trois personnes, reçois ce gage de leur fervente piété et préserve-les des châtiments éternels. Sous le règne de Mathieu Bassaraba voévode, 25 juillet 1646. »

(1) *La question dynastique en Roumanie*. Paris, Ach. Heymann, 1889, p. 15.

(2) *Histoire de la Valachie* (écrite en français), Berlin, 1837, p. 267.

La maison, qui a subi au cours des temps diverses transformations, appartient aujourd'hui encore à la famille Golesco. Située près de l'église, au milieu d'un beau parc, que précède, du côté de la route de Pitesti, une longue allée plantée de saules centenaires, la demeure seigneuriale des boyards de Golesti, avec sa longue galerie extérieure formant balcon avec son belvédère, d'où la vue s'étend au loin sur les campagnes environnantes, avec ses vastes communs qui lui font comme une ceinture de murs dont les siècles n'ont pu entamer la solidité, évoque chez tous ceux qui en franchissent le seuil hospitalier de hautes et mélancoliques pensées. Que de générations ont vécu sous ce toit d'un aspect si simple et si accueillant, dans ces galeries et dans ces pièces, riches de tant de souvenirs, et qui ont été témoins de tant d'événements considérables dans l'histoire roumaine, depuis l'asile qu'y trouva Toudor Vladimiresco, le chef du mouvement révolutionnaire valaque de 1821, jusqu'au séjour qu'y fit en 1866 le prince Charles de Hozollern, à son arrivée dans le pays qui venait de lui confier ses destinées (1).

Ceux qui, comme nous, ont eu la rare bonne fortune d'y voir encore, réunis près de leur vénérable mère, les quatre frères Nicolas, Étienne, Alexandre et Radou Golesco, ces grands patriotes dont la mémoire demeure chère à tous les Roumains, ces hommes si bons, si simples, si désintéressés, en qui tout respirait la droiture et la loyauté; ceux qui, comme nous aussi, ont la douce satisfaction de penser que leurs chers morts reposent à l'ombre de ce glorieux passé,

(1) On sait qu'en 1714, à son retour de Démotica, Charles XII traversa la Bulgarie, passa le Danube, probablement à Roustchouk et

sous la paisible voûte de la petite église de Golesti, ne peuvent pas ne pas être reconnaissants au grand vistiaire Stroé Léourdéanou d'avoir édifié, pour les descendants de l'illustre famille à laquelle il s'était allié, cette maison où la vie s'écoulait heureuse, calme et facile, ainsi que cette humble église dans laquelle les Golesco dorment de l'éternel sommeil.

De son mariage avec Visha, de Golesti, Stroé Léourdéanou avait eu plusieurs fils : Nicolas, mort en 1634 (1), alors que son père était allé guerroyer avec les Turcs contre les Polonais; le vistiaire Eustratié, qui épousa Ilinca, une petite-fille de Michel-le-Brave, le grand voévode et le grand héros valaque; enfin Mathieu, qui prit le nom de Golesco, et dont la femme, Anna, morte à la fleur de l'âge, en 1676, est enterrée dans l'église de Golesti. Nous avons dit plus haut qu'une fille de Stroé avait épousé l'un des fils du grand postelnic Constantin Cantacuzène; une autre de ses filles est enterrée au monastère de Viérosh.

Mathieu Léourdéanou-Golesco fut le père du spatar Radou Golesco, né, selon toute vraisemblance, peu de s'arrêta quinze jours à Pitesti. Pendant ce séjour, nous dit une relation du temps « Sa Majesté se rendit de la susdite ville à une habitation « située à une demi-lieue en dehors de l'itinéraire.... Sa Majesté resta deux jours dans cette maison. (*Retour de la Turquie de Charles XII et des troupes suédoises, etc. en 1714 et 1715.* Par M. de Burenstam, ancien ministre de Suède à Bruxelles et à la Haye. *Bruxelles, Imprimerie de la société des Bibliophiles de Belgique, 1876, in-16, pages 84-86*). Il n'est pas impossible que, pendant ces deux jours, le monarque suédois, n'ait été, avec sa suite, l'hôte du spatar Radou Golesco (voyez plus loin), à Golesti.

(1) Enterré au monastère de Viérosh.

temps avant la mort de sa mère, vers 1675-1676. Nous savons par les patientes investigations de M. Iorga et par ses précieux volumes intitulés : *Études et Documents* (1) que Radou Golesco fut d'abord, sous le règne de Constantin Brancovano, monté sur le trône en 1688, *comis* (2) et préfet de Campulung (3), plus tard *postelnic*, puis *aga* (4), de 1691 à 1695. Il devint *grand-vornic* en 1711, *grand-logothète* sous Étienne Cantacuzène, qui avait succédé à Brancovano en 1714, et il reçut peu après le titre de *spatar* (5).

En 1716, nous trouvons le *spatar* Radou Golesco à la tête des boyards valaques qui, outrés des excès de toute sorte commis, dès son avènement au trône, par le prince Nicolas Mavrocordato, le premier Phanariote ayant régné en Valachie, résolurent la perte de l'hospodar. La guerre venait d'éclater entre les Impériaux et la Turquie, et un grand nombre de boyards, las du joug ottoman, s'étaient déclarés plus ou moins ouvertement en faveur des armées de Charles VI. Les Impériaux entrent en Valachie, se répandent dans la principauté, et tandis que Mavrocordato envoie au secours du ban de Craïova en danger des troupes de la capitale, celle-ci est occupée par douze cents Serbes au service de l'Empereur, commandés par Dettin, et qui, massés d'abord à Pitesti, puis cantonnés au monastère de Vié-

(1) En roumain.

(2) Écuyer princier; titre de boyarie.

(3) Aujourd'hui chef-lieu du district de Muscel.

(4) Titre de boyarie; plus tard, préfet de police.

(5) Voyez aussi Nerva Hodosh, *op. cit.*, p. xxii.

rosh et à Golesti, s'étaient approchés de Bucarest avec la complicité des soldats et des paysans valaques.

Le spatar Radou Golesco et plusieurs autres boyards tels que Barbou Balatchano, Grégoire Baléanu, les Brailoï, Élie Stirbey, Bujoréanu, etc., avaient été les instigateurs et les meneurs de cette véritable conspiration, qui aboutit à l'arrestation de Mavrocordato et à son transfert d'abord au monastère de Cotroceni (1), puis en Transylvanie.

A la veille de la paix de Passarowitz, Radou Golesco est chargé par le clergé ainsi que par les boyards roumains émigrés de se faire auprès de l'Empereur l'interprète des vœux formés par les Valaques pour la future réorganisation de leur pays. Il a comme assistants dans sa mission le Père Jean Abraham, prédicateur de la cour, et le grand visiaire Élie Stirbey. « La conclusion de la paix, dit M. Xénopol dans « son *Histoire des Roumains*, était rendue difficile surtout à cause de la prétention des Allemands d'obtenir la Valachie. Leurs partisans parmi les boyards insistaient de toutes leurs forces pour que le pays ne restât plus sous l'autorité des Turcs. Ils prenaient la peine d'indiquer eux-mêmes aux Allemands les avantages que la possession de la Valachie leur procurerait... » (2).

Et voici, résumés, quelques-uns de ces avantages :

« Les Turcs perdraient tous les profits qu'ils en tiraient maintenant, et surtout les approvisionnements de leurs armées; ils ne pourraient plus naviguer librement sur le

(1) Monastère fondé aux portes de Bucarest par Sherban Cantacuzène.

(2) *Paris, Leroux, 1896, II, 191.*

« Danube pour transporter ce dont ils avaient besoin pour
 « la guerre; ils perdraient la possibilité de jeter des ponts sur
 « le fleuve. Par contre, l'Autriche gagnerait la sûreté de la
 « possession de la Transylvanie, sans être obligée d'y entre-
 « tenir une garnison; ce serait elle qui tirerait de la Vala-
 « chie tous les avantages qui profitaient maintenant aux
 « Turcs; elle pourrait construire des navires marchands en
 « se procurant en Valachie tous les matériaux nécessaires
 « presque gratuitement, tels que le bois, le fer, le goudron
 « et le chanvre; enfin c'est elle qui tirerait avantage du
 « Danube... ».

Ce passage est extrait des lettres adressées à l'Empereur par le général Radou Golesco, le R. P. Jean Abraham et le grand viciaire Élie Stirbey. (1).

Il ne faut point perdre de vue, lorsqu'on lit ces lettres, qu'il s'agissait alors pour les Valaques d'échapper à la fois au joug odieux des Turcs et à la domination néfaste des Phanariotes, et l'on s'explique comment, de très bonne foi et sans croire commettre un crime de lèse patriotisme, ils venaient ainsi, dans leur effarement et dans leur détresse, invoquer une protection étrangère. « Il aurait certes mieux valu pour les pays roumains, dit à ce propos M. Xénopol, de passer *en entier* « sous la domination de l'Autriche. Leur démembrement « futur (la Bukowine ravie par l'Autriche en 1775; la Bes-

(1) Ces lettres, du nombre de quatre, sont écrites en italien : la première est datée du 16 mai 1718. On en trouve le texte italien et roumain dans le *Magasin historique pour la Dacie* (en roumain), t. IV, pp. 179-211). — On sait que par le traité de Passarowitz l'Olténie passa sous la domination de l'Autriche et qu'elle ne fut réincorporée à la Valachie qu'après la paix de Belgrade, en 1739.

« sarabie, par la Russie en 1812), aurait été rendu impos-
 « sible, et les Roumains des provinces danubiennes s'unis-
 « sant en un seul corps avec ceux de Transylvanie, le peuple
 « aurait constitué dans le sein de la monarchie des Habs-
 « bourg un élément puissant, indiqué de soi-même comme
 « associé au dualisme organisé en 1867 au profit des Hon-
 « grois... » (1).

On peut contester cette opinion de M. Xénopol, mais l'on ne doit pas s'étonner que, deux cents ans plus tôt, elle ait, dans des circonstances particulièrement graves, trouvé des partisans convaincus parmi l'élite de la boyarie valaque.

Le spatâr Radou Golesco avait payé de la confiscation d'une partie de ses biens le secours qu'en 1716 il avait prêté aux Impériaux; il existe dans les archives de la famille Golesco, un document du prince Alexandre-Charles Ghica, daté de 1768, par lequel ce prince rend aux héritiers du spatâr une partie de leur fortune, séquestrée antérieurement « à l'occasion de la révolte des boyards indigènes contre les premiers princes phanariotes. »

Radou Golesco avait été marié deux fois, d'abord à Marie, fille de l'écuyer princier (*comis*) Stoïan, puis à Marie Tamara. Il laissa un fils, Constantin, mort sans postérité, ainsi que plusieurs filles, dont l'une Anna, épousa le colonel Nicolas Stirbey : c'est par les Stirbey, comme jadis par les Brancovano, et ensuite par les Léourdéanou, que la famille Golesco poursuit sa descendance.

Le fils d'Anna Golesco et de Nicolas Stirbey fut le grand

(1) Xénopol, *loc. cit.*, pp. 191-192.

ban Radou Golesco, né le 3 mai 1746, s'il faut tenir pour exacte la date qu'on lit derrière son portrait, conservé aujourd'hui encore à Golesti. Peut-être y aurait-il lieu de faire quelques réserves au sujet de cette date, car l'inscription dont elle fait partie contient ainsi que nous l'avons montré plus haut (1), plusieurs erreurs généalogiques.

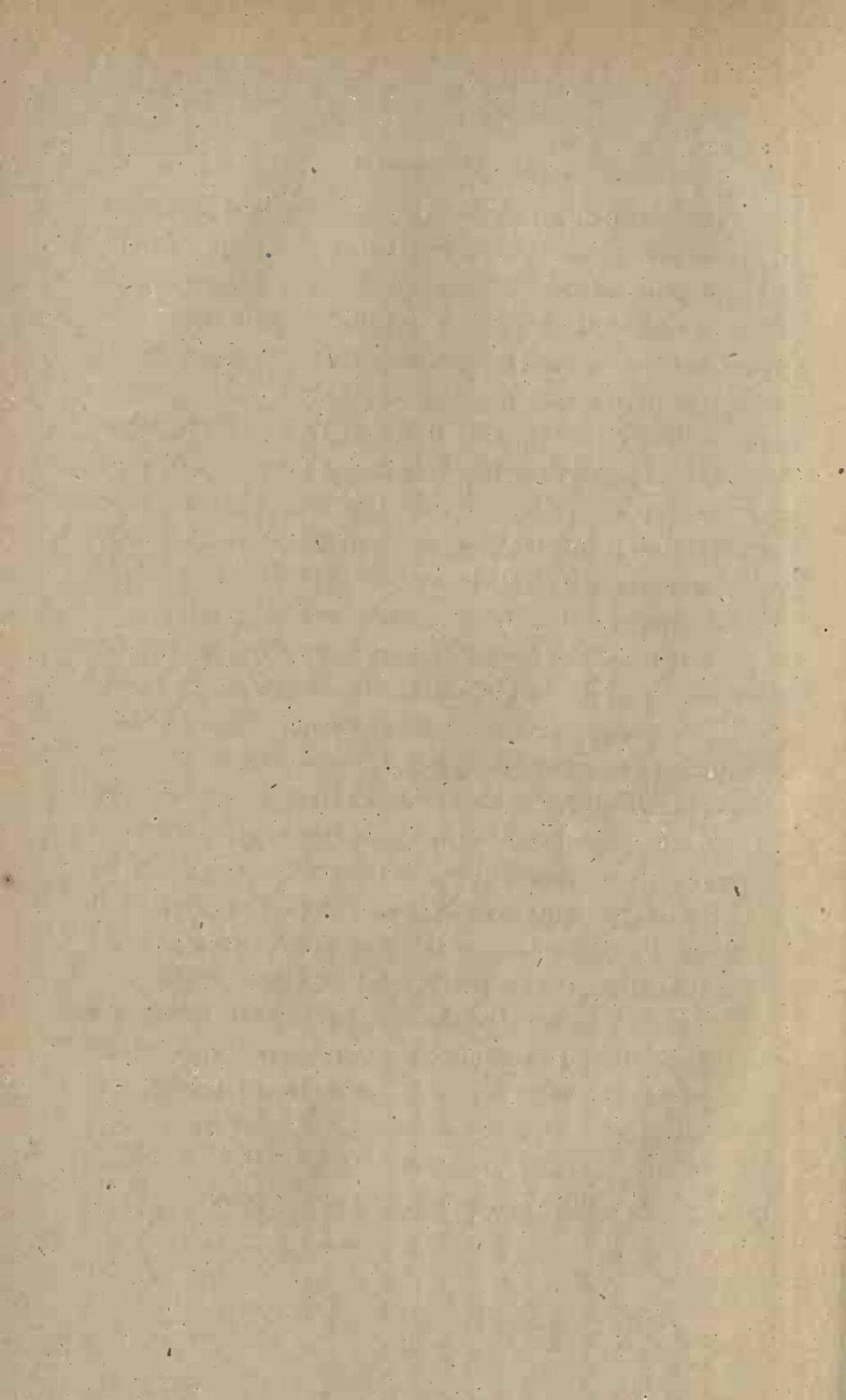
Le grand ban Radou Golesco, pour n'avoir pas tenu dans l'histoire politique de la Valachie une place aussi importante que le spatar Radou, n'en fut pas moins un des boyards les plus considérables de son temps, Logothète en 1794, grand vornic en 1800, enfin grand ban, et, président, en cette qualité, du premier Divan assemblé en 1813 à Bucarest, il s'occupa surtout d'administrer sagement sa fortune et ce ne fut pas un de ses moindres mérites à une époque où beaucoup de ses pairs ne songeaient qu'à dissiper la leur.

C'est là peut-être ce qui lui a valu le reproche de cupidité qui lui est fait dans une note du tome X des « Documents Hurmuzaki », à propos de la tutelle du mineur Dudesco, tutelle dont le grand ban Radou Golesco avait l'administration (2). Il fut le père de Georges (Iordaké) et de Constantin Golesco, qui ont laissé un nom impérissable dans l'histoire de la renaissance et des lettres roumaines au com-

(1) Voyez ci-dessus page 14. — Ajoutons que c'est encore à tort que la note manuscrite en question fait d'Ancoutza, l'une des trois filles du spatar Radou Golesco, la femme d'un Balatchano ; Ancoutza Golesco épousa un Balliano, également d'une grande famille roumaine (voyez l'ouvrage roumain de M. Étienne Greceano, publié par son fils Paul-Ét. Greceano : *Œuvres inédites d'Étienne D. Greceano. Les généalogies documentées des familles de boyards. Bucarest, 1913, in-4°, page 321*).

(2) Page 517.

mencement du XIX^e siècle, et le grand-père des quatre frères Nicolas, Étienne, Alexandre et Radou Golesco, les promoteurs de la révolution valaque de 1848, et les chefs, avec les frères Bratiano et C. A. Rosetti, du parti libéral roumain, — ainsi que de Démètre et d'Alexandre-G. Golesco, le premier, savant et écrivain de mérite, qui a consacré toute sa vie à l'étude, et dont l'œuvre, en grande partie inédite et écrite exclusivement en français, atteste un vaste savoir et une profonde érudition ; le second, homme politique de talent, qui, après avoir pris part, avec ses cousins, au mouvement révolutionnaire de 1848, devint, en 1866, le représentant du Prince Charles de Roumanie à Constantinople, puis son ministre des finances et enfin son président du Conseil. C'est à cette génération de grands patriotes que sont consacrées les pages qui vont suivre ; mais avant de montrer les Golesco à l'œuvre, avant d'aborder l'histoire de leur vie et de rappeler la part qu'ils ont prise à la régénération de la Roumanie moderne, il ne nous paraît pas superflu de rappeler quel était, au moment où ils venaient au monde, l'état intellectuel et moral de la haute société valaque. Les obstacles qu'ils durent vaincre pour vivre d'une autre vie que leurs contemporains, pour rompre avec des habitudes et des préjugés invétérés, pour s'affranchir de l'esprit de caste, pour tourner leurs regards vers des horizons d'où leur venait plus de lumière, n'en feront que mieux apprécier leurs mérites et mettront mieux en relief les titres que ces grands Roumains se sont acquis à la reconnaissance de leur pays.



CHAPITRE II

ÉTAT INTELLECTUEL ET SOCIAL DE LA SOCIÉTÉ VALAQUE

A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

Lorsque naquit, vers 1768, le fils aîné du grand ban Radou Golesco, Georges, plus connu en Roumanie sous le nom de *Iordaké* Golesco, un demi-siècle s'était écoulé depuis que les principautés de Moldavie et de Valachie subissaient la domination des princes *phanariotes*, Grecs du quartier du Phanar, à Constantinople, et anciens drogmans de la Porte, auxquels celle-ci confiait, ou plutôt vendait à l'encan le droit d'administrer, en son nom, les deux provinces tributaires. On a discuté à perte de vue l'influence du régime phanariote sur le développement politique, moral, intellectuel et économique de la Roumanie. Les uns y ont vu la cause de toutes les infortunes dont a souffert, pendant plus d'un siècle, le peuple roumain : ruine matérielle du pays, corruption des mœurs, abaissement des caractères, abandon de la langue et des traditions nationales. D'autres veulent que cette influence ait été plutôt favorable à l'essor des institutions moldo-valaques, en contribuant à civiliser la nation et à y répandre le goût des lettres et des sciences, enseignées par des maîtres grecs dans les écoles de Bucarest et de Iassi.

Sans imputer aux seuls Phanariotes les maux qui, depuis l'avènement de ces princes et jusque dans les vingt premières années du XIX^e siècle, ont affligé les Moldo-Valaques, on doit constater qu'aujourd'hui encore, en Roumanie, une grande impopularité s'attache à leur nom. La façon même dont se faisait leur élection — le trône étant pour ainsi dire mis aux enchères et adjugé au plus offrant — leur soif de s'enrichir à tout prix pendant la courte durée de leur hospodorat, car, à chaque changement de règne, le tribut payé à la Porte s'augmentait de 1.500.000 fr. (1), et les Turcs avaient tout intérêt à rendre les changements de règne aussi fréquents que possible ; le système de gouvernement de ces princes, étrangers au pays où ils étaient appelés à régner et n'ayant dans leur entourage immédiat que des étrangers ; leur éloignement naturel pour tout ce qui dans les institutions, les mœurs, les idées, avait conservé l'ancien caractère national ; leur tendance, naturelle aussi, à tout greciser, sont autant de circonstances qui expliquent les mauvais souvenirs que la plupart d'entre eux ont laissés dans l'histoire moldo-valaque.

Les Roumains avaient été longtemps un peuple guerrier, rompu au métier des armes, constamment tenu en haleine par des luttes acharnées, et dont plus d'une victoire remportée sous des chefs tels que Mircéa le Grand, Vlad l'Empaleur, Étienne le Grand et Michel le Brave avaient consacré l'énergie et le courage. Même au XVIII^e siècle, alors

(1) *Traité sur les princes de la Valachie et de la Moldavie sortis de Constantinople, connus sous le nom de Phanariotes*, par Marc-Philippe Zallony (Paris, 1830), page 21 (note).

que la Turquie avait ôté aux princes phanariotes le droit d'entretenir des milices nationales et que l'ardeur guerrière s'était éteinte chez les Roumains, les étrangers leur reconnaissaient le mérite d'être braves et disciplinés : « Une « qualité chez ces peuples — dit Carra dans son *Histoire de « la Moldavie et de la Valachie*, publiée en 1777 — c'est « celle d'être bons soldats sous la discipline. L'empereur « en a fait l'expérience avec succès et satisfaction; ce souve- « rain a plusieurs régiments de Valaques dans ses armées, « et ces Valaques font l'exercice avec une adresse et une « agilité surprenantes » (1).

Sous les princes indigènes, et tant que l'influence byzantine qui s'était fait sentir dès le commencement du xvii^e siècle ne vint pas altérer les mœurs nationales, les boyards devaient suivre le souverain dans ses expéditions, et il était d'usage que celui-ci, en récompense de leur courage sur les champs de bataille et de leur dévouement à sa personne, leur fit don de villages et de terres appartenant à la Couronne. C'était un excellent moyen d'entretenir l'émulation parmi les boyards et de les exciter à la défense du sol de la patrie, pour la sauvegarde duquel ils combattaient avec d'autant plus d'ardeur qu'ils défendaient en même temps leurs propres domaines.

Aussi disait-on jadis des Moldo-Valaques qu'ils préféraient « la rudesse des camps à la mollesse de leurs lits » (2).

Plus tard, ce fut le contraire qui devint vrai, et l'on verra comment, au xviii^e siècle, la jeunesse roumaine,

(1) Edition de 1781 (*Neuschâtel*), pp. 189-190.

(2) Document vénitien de 1502, cité par M. Xénopol, *Histoire des Roumains*, édition roumaine, II, 455).

oublieuse de ce glorieux passé, et ne pouvant plus exercer le métier des armes, ne songeait qu'à mener, au sein du luxe et des plaisirs, une vie d'oisiveté où les occupations intellectuelles ne trouvaient aucune place.

On a beaucoup vanté l'excellence et l'éclat de l'enseignement qui se donnait dans les écoles grecques fondées à Bucarest et à Iassi par les princes phanariotes. Mais pour peu que l'on étudie de près l'organisation de ces écoles, on observe que non seulement elles n'étaient pas aussi fréquentées que l'affirment certains historiens (la plupart des grands boyards ayant pris l'habitude de confier l'éducation de leurs enfants à des précepteurs particuliers) mais que, par la façon même dont elles fonctionnaient ainsi que par le nombre restreint des matières qui y étaient enseignées, elles ne méritent pas les éloges qui leur ont été adressés. Nous n'insisterons pas sur le fait qu'on n'y réservait aucune place au roumain, considéré alors par les Grecs comme un simple dialecte, dénué de toute valeur littéraire et incapable de traduire les pensées et les sentiments élevés ; (1) mais même pour le grec, tout se réduisait d'une façon presque exclusive, à l'enseignement des règles grammaticales. On y ajoutait dans les classes supérieures, des notions de rhétorique, de logique et de morale, puisées dans les auteurs classiques de la Grèce ancienne, ou dans les Pères de l'Eglise.

Il est vrai que le programme des écoles grecques com-

(1) Vers 1755-1756, Constantin Mavrocordato, frappé de cette lacune, chargea un Roumain, Eustațié Brashovéanul, de rédiger pour les écoles une grammaire, qui n'a jamais vu le jour (voyez Xénopol, *Histoire des Roumains*, édit. roumaine, V, 641).

prenait, outre ces matières, le latin, le français, l'italien, la géographie, les mathématiques et quelques autres sciences exactes. Mais il semble que les maîtres capables de donner cet enseignement aient été aussi rares que les élèves qui désiraient en profiter, et, en réalité, c'était le grec ancien et moderne qui formait la seule base des études secondaires : on voyait réunis, dans ces écoles, quelques fils de boyards, principalement de boyards n'ayant pas assez de fortune pour élever leurs enfants chez eux, des fils de commerçants, le plus souvent d'origine étrangère ; enfin beaucoup d'enfants et de jeunes gens grecs, appartenant à des familles venues dans les Principautés à la suite des princes phanariotes et qui s'y étaient peu à peu définitivement établies. Si les Roumains figuraient, pour une part qu'on a exagérée, parmi les élèves des écoles grecques, c'est que la connaissance du grec était devenue obligatoire, en Moldo-Valachie, pour tout candidat à une fonction publique. Ce simple fait en dit long sur l'état d'abaissement et d'humiliation dans lequel étaient tombés alors les pays roumains. Que pouvait-on espérer d'une jeunesse détournée ainsi de tout sentiment patriotique, de toute aspiration nationale, et dont l'esprit n'était nourri que de la science, vide et creuse, des règles grammaticales d'un idiome étranger ?

On aura beau vouloir prouver, comme l'a fait récemment un membre distingué de l'Académie roumaine, M. C. Erbicéanu, qu'un grand nombre de professeurs de ces écoles grecques de Bucarest et de Iassi, les Néophyte, les Lambrou, les Douca, etc., etc., furent des hommes de valeur, docteurs en philosophie et en médecine des uni-

versités étrangères, et principalement des Facultés d'Italie ; que ces écoles elles-mêmes valaient infiniment mieux que celles qui existaient, au XVIII^e siècle, en Orient, et, que les jeunes gens qui en sortaient, Roumains, Grecs, Serbes, Bulgares, Macédoniens faisaient le plus grand honneur à l'enseignement de leurs maîtres. Il suffirait, pour réfuter la thèse de M. Erbicéanu (en ce qui concerne du moins la Roumanie) de parcourir son intéressante communication à l'Académie roumaine sur les *Hommes cultivés grecs et roumains et les professeurs des Académies de Iassi et de Bucarest de l'époque dite phanariote* (1) ; on y verra que sur 141 savants et professeurs mentionnés dans son mémoire, trois seulement portent des noms roumains et appartenaient effectivement à la boyatie roumaine : le vornik Iordaké Golesco, le grand vornic Grégoire Bassaraba Brancovan et le *beyzadé* (2) Charles Ghica ; et encore n'est-il pas prouvé que tous les trois avaient suivi les cours des écoles grecques : il est probable que les deux derniers du moins avaient reçu chez eux des leçons particulières de quelques-uns des professeurs dont M. Erbicéanu a dressé consciencieusement la liste. Dès lors où sont tous les Roumains redevables de leur savoir à la culture phanariote ? La vérité est qu'on pouvait les compter, à la fin du XVIII^e siècle, et Carra en cite à peine quatre (qui n'étaient même pas tous Roumains) pour les deux provinces de Valachie et de Moldavie : « Excepté l'étude qu'ils « font de la langue grecque, dit cet auteur en parlant des

(1) En roumain. *Bucarest*, 1905, in 4^e. — Extrait des *Annales de l'Académie roumaine*, tome XXVII, série II.

(2) Fils de prince régnant.

« Moldo-Valaques, leur éducation est presque nulle. Les
« jeunes seigneurs destinés aux emplois, soit à la Cour de
« l'hospodar, soit dans les provinces, se donnent quelque
« peine pour apprendre le turc, le latin, le français et
« l'italien; mais très peu possèdent passablement les lan-
« gues étrangères. La morale des prêtres et la philosophie
« d'Aristote sont les uniques sources dans lesquelles ils
« puisent quelques légères idées du vice et de la vertu..... »
Quant aux femmes, Carra ajoute qu'aucune d'entre elles,
« pas même les princesses régnautes, ne savaient lire ni
« écrire ». (1)

Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ces dires du futur conventionnel; on aurait certainement pu trouver, à l'époque où il séjournait en Moldavie, plus de quatre hommes instruits dans les principautés, et quelques-unes de nos arrière grands-mères lisaient et écrivaient tout au moins le grec; mais il n'en est pas moins vrai que jusque vers 1774, malgré la prétendue impulsion donnée aux lettres et aux sciences par les écoles grecques de Bucarest et de Iassi, le mouvement intellectuel est à peu près nul en Roumanie.

Nous venons de montrer à quoi se réduisait l'instruction donnée dans les écoles grecques. Celle que les jeunes boyards recevaient dans leurs familles ne valait guère mieux.

L'enfant était d'abord remis « entre les mains de quelque
« moine grec échappé de son couvent » (2); puis on le confiait à un précepteur ou à des maîtres particuliers avec

(1) *Op., cit.*, pp. 187 et suivantes de l'édition de 1781,

(2) *Essais sur la Valachie et la Moldavie, etc.*, par le comte de Salaberry. Paris, 1821, p. 34.

lesquels il apprenait le grec, l'inévitable grec, car c'était de plus en plus la langue à la mode, la langue que devait parler et écrire tout homme bien élevé ; hors du grec, point de salut. Au grec venaient s'ajouter quelques vagues notions de latin, de français et d'italien, parfois de turc ; les parents n'en demandaient pas davantage, et les enfants trouvaient que c'était encore trop. Les jeunes boyards studieux (il y en avait dans le nombre) tâchaient de profiter tant bien que mal de cet enseignement et suppléaient à son insuffisance par des lectures ou des études personnelles (Jean Vacaresco fera paraître, en 1787, sa *Grammaire roumaine* ; Iordaké Golesco s'adonnera avec passion à la géographie et publiera, en 1800, une mappemonde sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir) ; les autres témoignaient une indifférence complète pour tout effort intellectuel. Ils étaient surtout portés vers les plaisirs et les jouissances matérielles, et semblaient se faire un point d'honneur de vivre dans une molle et stérile oisiveté. Néanmoins, beaucoup de boyards — jeunes et vieux — se complaisaient dans la lecture des gazettes : « Ils ont un goût singulier pour
« les nouvelles, comme les anciens Grecs, écrit le comte de
« Salaberry ; je ne sais s'ils n'aiment que les bonnes et si,
« comme les Athéniens, ils feraient pendre le courrier qui
« leur annoncerait la défaite de Nicias ; mais, à l'appui de
« mon observation, j'ai vu, sur un état de dépenses du
« prince de Moldavie l'article : *Gazettes et papiers publics*
« *d'Allemagne* porté pour trois mille trois cent quatre vingt
« dix piastres » (1). Ce fut comme un premier pas vers un commerce plus intime avec l'Occident.

(1) *Op. cit.*, pp. 34-35.

Bientôt un courant très prononcé se dessine en faveur de la civilisation française; on commence à prendre goût aux choses de l'intelligence; les Roumains sortent peu à peu de l'indolence dans laquelle ils paraissaient engourdis, et leur esprit, demeuré vif, pénétrant et curieux, s'éveille et s'affine au contact des idées nouvelles qu'ils voient germer et se répandre autour d'eux. Il est juste de reconnaître que les Phanariotes eux-mêmes contribuèrent, dans une notable mesure, peut-être contre leur gré, à cette régénération des esprits en Roumanie.

Nous avons rappelé, dans la *Préface* de notre *Bibliographie franco-roumaine du XIX^e siècle* (1) comment s'était développé, dans les principautés, le goût de la langue et de la littérature françaises, d'abord par les princes phanariotes eux-mêmes qui, en leur qualité d'anciens drogmans de la Porte, étaient tenus de bien connaître le français, puis par les secrétaires et les rédacteurs d'origine française que ces princes, une fois investis de l'hospodorat, attachaient à leur personne et amenaient avec eux au siège de leur gouvernement. C'est en cette qualité que Carra, de la Roche, Nagny, Simian, Tissandier, Durosoy, Clémaron, Martinot, Ledoux, etc, et après eux, Laurençon, Recordon, Mondoville, etc., entrèrent soit comme précepteurs, soit comme secrétaires, au service des princes phanariotes. Bientôt la règle s'établira que l'ambassade de France à Constantinople désigne l'un de ses membres pour remplir auprès des hospodars les fonctions quasi-officielles de secrétaire en titre, avec la mission de communiquer directement à

(1) *Bruxelles*, 1893, et *Paris*, Leroux, 1907 2^e édition, gr. in-8°.

l'ambassade les principales nouvelles d'Europe, parvenues à Iassi et à Bucarest par la voie du Nord et de l'Occident. Puis, au moment de la Révolution française, viendront les émigrés qui rechercheront avec d'autant plus d'empressement qu'ils en auront besoin pour vivre les places, toujours convoitées, de secrétaires des princes ou de précepteurs des jeunes boyards indigènes, jusqu'au jour où, dans les premières années du xix^e siècle, commencera l'exode de la jeunesse moldo-valaque vers les capitales des grands pays de l'Occident, et principalement vers Paris.

D'autres influences, plus puissantes encore, parce que leur action, au lieu de demeurer circonscrite dans les cercles de la cour et de la boyarie, s'étendit rapidement à toutes les classes de la société, favorisèrent ce mouvement des esprits vers les idées et les institutions françaises. Par l'article xi du traité de Kutchuk Kaïnardji, signé en 1774, la Turquie avait souscrit à l'établissement de consuls et de vice-consuls dans toutes les villes des principautés où l'empire de Russie jugerait nécessaire d'en nommer. Conformément à cette stipulation, la Russie créa, en 1781, un consulat dans les provinces de Valachie, de Moldavie et de Bessarabie, et dès 1782, nous voyons Carra adresser un mémoire à M. de Vergennes sur la nomination d'un consul français à Bucarest « à l'instar de celui que la Cour de « Russie vient d'y envoyer » (1). De 1782 à 1802, l'Au-

(1) Voyez ce mémoire dans les documents Hurmuzaki. Supplément I, vol II (*Bucarest* 1885, p. 14). — Toutefois, ce ne fut qu'en 1793 que la Porte consentit à reconnaître officiellement, en qualité de *consul résident* à Bucarest, le citoyen Fleury nommé par une commission spéciale de la République française. »

triche, la Prusse, l'Angleterre créèrent à leur tour des consulats en Valachie et en Moldavie ; les rapports fréquents, les relations pour ainsi dire journalières que ces agents consulaires, qui étaient en réalité de véritables agents diplomatiques, entretenaient non seulement avec la Cour des princes phanariotes mais encore avec le gouvernement et l'aristocratie des principautés, aidèrent singulièrement à répandre à Bucarest l'usage de la langue française. Enfin, les progrès de la puissance moscovite sur les bords du Danube, les diverses occupations que la Moldavie et la Valachie eurent à subir de la part des armées russes, de 1769 à 1774, de 1789 à 1791, de 1808 à 1812, tout en amenant à leur suite le triste cortège des maux inséparables de l'invasion, eurent pour effet de mettre les Roumains en rapport plus direct et plus intime avec les Russes qui leur inculquèrent le goût des idées et des mœurs françaises. On sait que la Russie avait elle-même longtemps subi l'ascendant de la France ; on connaît les relations de Catherine II avec Voltaire, Diderot, d'Alembert, Buffon ; on n'ignore pas enfin que l'empereur Alexandre avait reçu une éducation toute française sous la direction du général La Harpe, partisan convaincu des principes de 1789.

C'est grâce à ces diverses circonstances qu'une véritable révolution se produisit, à la fin du XVIII^e siècle, dans les habitudes d'esprit et dans le mode d'éducation des jeunes boyards roumains ; on délaisse peu à peu le grec pour s'adonner de plus en plus au français ; on est avide de connaître, de lire tout ce qui vient de Paris ; les princes phanariotes eux-mêmes donnent l'exemple, et voici ce

qu'on pouvait lire, en 1801, dans le *Spectateur du Nord*, au sujet du prince Alexandre Mourouzi, qui régna en Valachie de 1793 à 1796, et de 1799 à 1801 « Pendant que
 « la France devenait barbare, il y avait des pays barbares
 « qui devenaient français, et quand le plus pur de notre
 « sang rougissait les ruisseaux de Paris, la cour de Buc-
 « rest jouait à toute sorte de petits jeux d'esprit; l'hospo-
 « dar lui-même, élevé par un Français, ami des Français,
 « parlant notre langue aussi facilement que nous, entouré
 « d'une demi-douzaine de nos compatriotes expatriés, dont
 « il avait fait sa société intime, leur donnait l'exemple de la
 « morale jusque dans les plus frivoles amusements... » (1)

Iordaké et Constantin Golesco furent, parmi les boyards roumains, les premiers peut-être qui comprirent tout ce que leurs enfants auraient à gagner en allant puiser dans les grands centres de civilisation étrangers des connaissances que les écoles grecques, telles qu'elles étaient organisées de leur temps, ne pouvaient pas leur donner, et l'auteur de ce livre, qui a été à même d'apprécier les bienfaits de l'éducation française, du jour où sa mère — l'une des filles de Iordaké Golesco — l'a amené tout jeune en France pour le confier aux meilleurs et aux plus savants des maîtres, salue ici, avec une pieuse reconnaissance, la mémoire de l'aïeul vénéré qui lui a transmis, avec le goût de l'étude, son culte passionné pour les belles lettres.

Si, pendant une grande partie du xviii^e siècle, la vie intellectuelle des Roumains languit dans l'état de torpeur où nous avons essayé de la montrer engourdie, leur vie so-

(1) Décembre 1801, page 317.

ciale se ressent, elle aussi, de l'influence pernicieuse des princes phanariotes et de leur camarilla : les traditions nationales se perdent de plus en plus, les mœurs se relâchent, les coutumes se modifient : l'habitation, le vêtement, la façon de vivre, tout prend un cachet oriental très caractérisé. Il ne s'agit bien entendu que des boyards ou des fonctionnaires que leurs titres ou leurs emplois mettent en relation plus directe avec la Cour des hospodars ; car la bourgeoisie n'existe pas encore, et quant au peuple, il conservera intacts, sous son humble toit de chaume, le costume, la langue, les usages d'autrefois. Indifférent à tout ce qui se passe autour de lui, supportant avec une résignation vraiment admirable tous les fléaux déchainés sur son pays, faisant fructifier, à la sueur de son front, une terre qui appartient à autrui ; accablé de mauvais traitements, surchargé d'impôts, taillable et corvéable à merci, le paysan reste roumain envers et contre tous, et fort de sa croyance en Dieu, attaché au sol qui l'a vu naître, il sait préserver de toute atteinte et de toute altération la langue que parlaient ses ancêtres.

Les classes plus élevées de la société ne suivirent pas malheureusement cet exemple. On vit les boyards se faire les adulateurs et les imitateurs serviles de leurs nouveaux maîtres. D'Hauterive nous les montre humbles et soumis devant eux « n'osant parler que pour répondre, encore « moins s'asseoir et les regarder en face. On fait sa cour « ici — ajoute-t-il — comme ailleurs, son salut, avec crainte et tremblement (1). »

(1) *La Moldavie en 1785, faisant suite au Journal d'un voyage de Constantinople à Iassi*, par le comte d'Hauterive. S. l. n. d. (Paris, de l'im-

Sous les princes indigènes, le nombre des titres de boyarie étaient restreints, et à chacun d'eux correspondait une charge remplie effectivement par celui qui en était le titulaire. Plus tard, le même titre fut donné à plusieurs boyards, dont un seul remplissait effectivement la fonction que désignait ce titre. Pour augmenter leurs revenus, les princes phanariotes généralisèrent ce système, et quiconque voulait obtenir — moyennant finance — un rang dans la boyarie (qu'il fût roumain ou grec) recevait un titre, le plus souvent honorifique, c'est-à-dire n'impliquant l'exercice d'aucune fonction, mais qui faisait entrer celui qui en était revêtu dans l'une des classes de la boyarie. Ces collations de titres avaient ordinairement lieu avec un certain appareil :

« Dans les anciens temps — dit Michel Cogalniceano
« dans son *Histoire de la Valachie*, la nomination des nobles
« avait lieu le jour de Pâques et au nouvel an ; mais sous
« les princes phanariotes, qui ne savaient qu'amasser des
« richesses, elle avait lieu tous les dimanches et quelque-
« fois même pendant les jours de la semaine, parce que
« chaque nomination augmentait le trésor de l'hospodar.
« Le prince, entouré de toute sa cour, prenait place sur le
« trône ; le grand postelnic introduisait dans la salle le
« boyard qui devait recevoir un nouveau titre ou une nou-
« velle charge et le présentait au voévode, Le grand vis-
« tiaire s'approchait et le revêtait d'un caftan brodé en
« or, tandis que le prince lui adressait la parole en lui

« disant qu'à cause de ses services, il le récompensait en lui
« conférant telle ou telle charge, tel ou tel titre. Le boyard
« s'approchait alors du trône et baisait la main du voévode
« qui lui donnait un bâton d'argent en signe de sa dignité.
« Les *tschaouschs* (1) postés à la porte de la salle répétaient
« à haute voix le nom du titre qui lui avait été donné et
« l'accompagnaient en cérémonie jusqu'à la salle de la
« *postelnicié* (2), où tous les courtisans venaient le féliciter et
« où on lui offrait des confitures, du café et une longue
« pipe. Le boyard quittait alors le palais; accompagné d'un
« grand nombre d'officiers de grade inférieur, il retournait
« à la maison, où la musique du prince venait lui souhaiter
« toutes sortes de prospérités, pour l'accomplissement des-
« quelles le nouveau dignitaire devait vider ses poches et
« en verser le contenu dans la bourse des musiciens(3) ».

Les maisons des boyards, qu'elles eussent un ou deux étages, étaient ordinairement commodes, spacieuses et entourées de vastes dépendances, où grouillait toute une population d'intendants, de gens de service et de tziganes esclaves, qui formaient l'innombrable domesticité de tout grand boyard roumain. Cuisiniers, marmitons, boulangers, cochers, palefreniers, tailleurs, blanchisseuses, tous habillés et nourris par le maître, étaient pour ainsi dire parqués dans l'immense cour attenante à l'habitation seigneuriale. On peut se figurer les désordres et les abus auxquels se livrait cette multitude de gens de basse extraction, dont la conduite échappait le plus souvent à tout contrôle. Il

(1) Huissiers.

(2) Chancellerie du ministère des affaires étrangères.

(3) Pages 448-449.

n'était pas rare de voir les jeunes enfants des boyards associer à leurs jeux, quelquefois même à leurs études, les fils de leurs domestiques, et grandir avec eux dans la plus déplorable promiscuité (1).

Les documents ne manquent pas pour nous aider à reconstituer l'intérieur d'une maison de boyards au XVIII^e siècle, ainsi que le genre de vie qu'on y menait : écoutons d'abord le prince de Ligne qui paraît avoir emporté d'agréables souvenirs de son séjour en Roumanie, et dont les habitudes de grand seigneur devaient se trouver comme dans leur élément au milieu du luxe déployé par les boyards de Moldavie (ce qu'il dit de la société de Iassi peut s'appliquer également à celle de Bucarest).

« Je suis logé (à Iassi) dans un de ces superbes palais
« que les boyards bâtissent dans un goût oriental, et dont
« plus de cent cinquante s'élèvent au-dessus des autres édi-
« fices de la capitale de la Moldavie....

« Des femmes charmantes, presque toutes de Constanti-
« nople, et d'anciennes familles grecques, sont assises né-
« gligemment sur leurs divans, la tête tout à fait en arrière
« ou soutenue par un bras d'albâtre. Les hommes qui leur
« font des visites sont presque couchés à côté d'elles. Une
« jupe extrêmement légère, courte et serrée, couvre légè-
« rement leurs charmantes formes, et une gaze dessine à
« merveille les jolis contours de leur sein. Elles portent
« sur leur tête une étoffe noire ou couleur de feu, éclatante
« par les diamans qui ornent cette espèce de turban ou de
« bonnet. Les perles du plus beau blanc parent leur cou

(1) Voy. Salaberry, *Études sur la Valachie et la Moldavie*, p. 34. Cf. Laurençon, *Nouvelles observations sur la Valachie*, p. 29.

« et leurs bras ; elles les entourent aussi quelquefois avec
« des réseaux de gaze, garnis de sequins ou de demi-ducats :
« j'en ai vu jusqu'à trois mille sur le même habit. Le reste
« de leur vêtement oriental est d'étoffes brodées ou tra-
« vaillées en or et en argent, et bordé de pelisses précieuses,
« ainsi que l'habit des boyards, qui ne diffère de celui des
« Turcs que par le bonnet qu'ils mettent au-dessus de
« leur calotte rouge, et qui ne ressemble pas à un turban.

« Les femmes des boyards ont sans cesse à la main,
« ainsi que les sultanes, une espèce de chapelet de diamants,
« de perles, de corail, de lapis — lazuli, d'agate ou d'un
« bois rare, qui leur sert de maintien, comme l'éventail
« pour nos femmes. Elles jouent avec cela, entretiennent
« l'agilité de leurs doigts, dont les ongles sont peints en
« carmin, comptent les grains, et s'en sont fait, à ce qu'on
« dit, un langage pour leurs amants. J'ai cru même sur-
« prendre quelques regards de maris, curieux de savoir
« peut-être si je ne connaissais pas déjà un peu ce joli al-
« phabet de galanterie. Les heures d'un rendez-vous s'ap-
« prennent ainsi fort aisément. Mais comment peut-il y
« en avoir ? Sept ou huit serviteurs des boyards, et autant
« de jeunes filles qui servent les femmes, les uns et les
« autres jeunes et d'une figure charmante, sont toujours
« dans les appartements ; leur costume ne diffère qu'en
« richesse de l'habillement des maîtres de la maison. Cha-
« cun et chacune a son appartement : l'un d'eux apporte,
« dès qu'on entre pour faire une visite, une et jusqu'à
« quatre pipes ; l'une d'elles apporte une soucoupe et une
« petite cuiller avec des confitures de rose ; un autre brûle
« des parfums ou verse des essences qui embaument le

« salon; l'un d'eux apporte une tasse de café, l'une d'elles
 « un verre d'eau : et cela se répète chez vingt boyards le
 « même jour, si l'on va les voir. Ce serait une grande
 « malhonnêteté de se refuser à ces politesses (1) ».

Le prince de Ligne, en décrivant ailleurs (2) l'intérieur des maisons de Iassi, avec leurs larges divans, couverts de superbes étoffes turques, leurs treillages dorés, leurs tapis, leurs coussins d'or et d'argent, etc... a passé sous silence la grande quantité de coffres en fer ou en bois qu'on voyait dans les salles de réception, et dans lesquels étaient entassés, en vue d'un départ précipité, à la moindre alerte, à la première menace d'invasion, l'argent, les bijoux, les vêtements de prix. Carra avait fait cette remarque pour le palais des princes phanariotes qui, eux aussi, vivaient dans une perpétuelle incertitude du lendemain. « Ce qu'il y a de singulier chez ces despotes de Valachie et de Moldavie, c'est que toutes leurs richesses, argent, bijoux, hardes et ameublements, sont toujours dans des malles ou coffres de voyage, comme s'ils devaient partir à chaque instant... » (3).

Pendant tout le XVIII^e siècle, les hommes portèrent le vêtement oriental : large pantalon à la turque, longue robe de brocart serrée à la taille et entourée d'une ceinture de cachemire de soie, manteau de fourrure, doublé et bordé de zibeline. Sur la tête, un bonnet également en fourrure appelé *kalpak*, ayant la forme d'un ballon ou d'une poire,

(1) *Œuvres choisies du prince de Ligne*. Avec une notice par M. de Lescure. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1890, in-18. pp. 231-233.

(2) Dans ses *Essais sur l'art de la décoration des jardins*.

(3) Pages 184-185 de l'édition de 1781.

et débordé par une banderolle rouge qui indiquait la classe à laquelle appartenait le boyard (1).

« La circonférence ordinaire de ces kalpaks, dit Zallony, « est de soixante à soixante-cinq pouces » (d'après Wilkinson, ils avaient environ trois pieds de circonférence dans leur plus grande largeur avec une hauteur proportionnée) (2). « Ce qui paraîtra extraordinaire aux hommes raisonnables « — ajoute Zallony — c'est que les habitants jugent de la « hauteur du rang et du mérite d'un boyard sur le plus « ou moins d'ampleur de son bonnet » (3).

Généralement, les boyards ont la tête rasée; ils portent la barbe longue, et c'est sur la barbe qu'ils s'embrassent, quand ils sont du même rang. Ceux de seconde classe baisent la main, et ceux de troisième le pan de la robe des boyards de première classe. Les distances hiérarchiques sont si bien observées qu'un boyard de rang inférieur n'ose pas s'asseoir devant un boyard d'une classe plus élevée, et ne peut l'aborder qu'avec l'attitude d'un profond respect.

Quelles étaient les occupations, quels étaient les passe-temps de ces hommes ainsi revêtus de costumes d'apparat qu'on eût dit faits exprès pour favoriser l'indolence, et pour ôter au corps, en même temps que la liberté de ses mouvements, toute souplesse et toute grâce; quelle vie pouvaient mener ces hommes dont les étrangers qui ont visité, à cette époque, la Roumanie ont tous remarqué la mollesse et la

(1) Les portraits que nous reproduisons de quelques-uns des membres de la famille Golesco donnent une idée exacte de ce costume.

(2) *Voyage dans la Valachie et la Moldavie* (éd. de 1831, Paris, Boucher) pp. 121-122.

(3) *Op. cit.*, p. 49.

nonchalance et décrit à l'envi les vêtements flottants et voporeux (1) ?

Possesseurs d'immenses terres dont ils laissaient la libre administration à des intendants, le plus souvent grecs, qui s'enrichissaient à leur service, les boyards vivaient dans l'oisiveté. Leurs ancêtres répandaient leur sang sur les champs de bataille ; eux, étendus sur des divans, aspiraient avec délices la fumée de leurs chibouques, dont les gros bouts en ambre étaient garnis de diamants et de pierres précieuses, et se faisaient servir des confitures ou du café à la turque par des gens spécialement chargés de cet office, tandis que des bandes de lautars attachés à leurs maisons (2) leur chantaient d'une voix traînante et éraillée des airs vieillots et des couplets égrillards.

Ils mènent grand train, tiennent table ouverte, pratiquent largement l'hospitalité et dépensent sans compter d'énormes fortunes dans lesquelles la passion du jeu, très répandue chez les hommes comme chez les femmes, l'amour de la chicane (les Roumains sont volontiers d'humeur processive), le goût immodéré des bijoux, des fourrures, des équipages et des chevaux de luxe ouvrent des brèches sans

(1) D'Hanterive renchérit à cet égard sur le prince de Ligne et insiste sur le peu de décence du costume féminin : « Le vêtement dit-il, ne cache pour ainsi dire que la couleur du corps dont-il rend les formes dans toute leur mollesse et toute leur altération. Jamais assises, rarement debout, leur corps à demi-couché s'amollit et perd en s'appuyant du matin au soir sur les coussins du sofa l'habitude de se soutenir » (*Op. cit.*, p. 9).

(2) Dans son *Histoire de Bucarest*, M. Jonnesco-Gion parle des lautars des GoleSCO, qui, vers 1790, jouissaient d'une grande réputation à Bucarest (page 537).

cesse renouvelées. Leurs terres, leurs maisons gémissent sous le poids des hypothèques ; ils ne paraissent pas s'en soucier, et continuent à vivre somptueusement dans une apparente opulence.

Un très petit nombre d'entre eux songent à s'occuper de l'administration de leur fortune, de la direction de leur maison, de l'éducation de leurs enfants. Sauf les heures des repas et le temps de la sieste, qu'ils font régulièrement chaque après-midi, ils sont rarement chez eux, et c'est plutôt dehors qu'on peut suivre, sous ses divers aspects, leur vie aussi vide qu'agitée. Le matin, ils se rendent à la Cour et « tiennent conversation en cercle dans quelque « salle du palais. Cette manie — dit un auteur du temps « — s'est communiquée aux négociants, et celui qui ne va « pas perdre ainsi son temps dans quelque réduit passe « pour un homme de néant » (1).

Une fois la sieste faite (et il faut lire dans Zallony comment l'heure de la sieste des princes phanariotes était annoncée à toute la ville par des cris que les gens de service poussaient à tue-tête d'une fenêtre du palais) (2), les boyards faisaient atteler et se rendaient en grand équipage à la promenade, puis commençait la tournée des visites, au cours desquelles s'engageait presque toujours quelque

(1) *Voyage en Valachie et en Moldavie* par Lejeune. Paris, 1822, p. 95. Il serait difficile de préciser à quel moment l'habitude de ces réunions se répandit parmi les boyards. L'ouvrage de Lejeune, étant traduit des *Osservazioni intorno la Vallachia e Moldavia*, de Raicevich, parues à Naples en 1788, c'est antérieurement à cette date qu'il faut faire remonter cet usage.

(2) Pages 46-47.

grosse partie de cartes qui se prolongeait jusqu'au souper. En hiver, la promenade en voiture avait lieu dans la seule voie carrossable de la capitale, qu'on parcourait dans tous les sens, tantôt au pas, tantôt au trot, tantôt au triple galop des chevaux; des gens à pied, portant des torches de résine enflammées, encombraient la rue, phanchéiée, dont les madriers, fort mal entretenus et souvent pourris, causaient des cahots et des heurts formidables (1). La file des équipages s'étendait à perte de vue jusqu'aux barrières de la ville. Dans la belle saison, ils dépassaient ces barrières et se dirigeaient, au milieu des champs, vers quelque endroit plus désert, où l'on s'arrêtait pour prendre le frais et où se donnaient aussi des rendez-vous « de noble compagnie ». Puis, l'on rentrait en ville, et après le repas du soir, on recommençait la promenade en voiture; après quoi, on dansait, on jouait et, s'il faut en croire les mauvaises langues, on buvait jusqu'au matin. On voit que les boyards valaques n'oubliaient pas qu'en roumain Bucarest signifie : *ville de la joie*.

Bien que menant une vie plus sédentaire, les femmes avaient leur part dans ces plaisirs et les recherchaient avec presque autant d'avidité que leurs maris. Elles non plus ne songeaient pas à diriger leur maison, à

- « Former aux bonnes mœurs l'esprit de *leurs* enfants,
- « Faire aller *leur* ménage, avoir l'œil sur *leurs* gens,
- « Et régler la dépense avec économie... (2) ».

parce que les soins du ménage étaient abandonnés à des

(1) Salaberry, *op. cit.*, p. 37.

(2) Molière, *Les Femmes savantes*, II, VII.

intendants et à des subalternes, et que c'eût été déroger que d'y veiller elles-mêmes. Les distractions intellectuelles leur manquaient également ; on ne leur en offrait pas, et elles n'avaient pas encore l'esprit assez cultivé pour s'en créer. Mais il ne faut pas croire que, nonchalantes comme des femmes de harem, et indolemment étendues sur leurs divans et sur leurs coussins, dans le costume vapoureux qui avait scandalisé le comte d'Hauterive (1), elles faisaient fi de la vie mondaine, du bruit et de l'agitation des fêtes. Elles aimaient la promenade, le jeu, le bal ; elles dansaient volontiers la *hora* (2) dont le prince de Ligne avait saisi si bien le caractère et qu'il décrit si joliment — dans ce passage d'une de ses lettres : « On se tient par la main pour
« ne plus se quitter ; on fait quelques pas en rond, mais
« vis-à-vis l'un de l'autre ; on se fait des mines, on se sépare
« presque, on se retient, on s'approche, je ne sais comment,
« on se regarde, on s'entend, on se devine ; on a l'air de
« s'aimer... Cette danse-là me paraît fort raisonnable ! » (3)
Plus tard, nos grands'mères dansèrent la mazurka avec les Russes, la valse avec les Autrichiens, et surent faire la conquête de ceux qui étaient venus, en conquérants, dicter la loi dans leur pays. Elles renoncèrent, plus vite que les hommes, aux costumes et aux modes de l'ancien temps. Dès le commencement du XIX^e siècle, le goût français — c'est-à-dire le bon goût — pénétrait en Roumanie et amenait une révolution complète dans la toilette féminine. En 1822, Laurençon parle avec une admiration naïve « des

(1) Voyez ci-dessus la note de la page 46.

(2) Danse nationale roumaine.

(3) Ed. de Lescure, p. 236.

« diamants et des robes de vrai cachemire qui sont la parure
« ordinaire des dames valaques. Les modes de Paris sont
« suivies par elle à la rigueur, et les couturières étrangères
« ne manquent pas d'occupation... » (1).

Elégantes et coquettes, est-il vrai qu'elles furent légères, inconséquentes, volages? Carra se montre très sévère pour elles (2); Laurençon, plus galant, dit que c'était là « médiosance toute pure » (3). Nous ne nous prononcerons pas dans une question aussi délicate. Il est incontestable qu'une certaine licence régnait alors dans les mœurs et que, grâce au divorce qui s'obtenait avec une extrême facilité, les liens de famille s'étaient relâchés. L'oisiveté dans laquelle vivaient les femmes ainsi que l'indifférence que leur témoignaient trop souvent leurs maris, ont pu en détourner quelques-unes de leurs devoirs, mais on verra au cours de cette étude, et précisément à propos de la famille Golesco, qu'il y avait, à cette époque, en Roumanie, beaucoup de femmes au-dessus de tout soupçon, épouses, mères, jeunes filles, dont la conduite irréprochable et l'ardent patriotisme imposaient tous les respects.

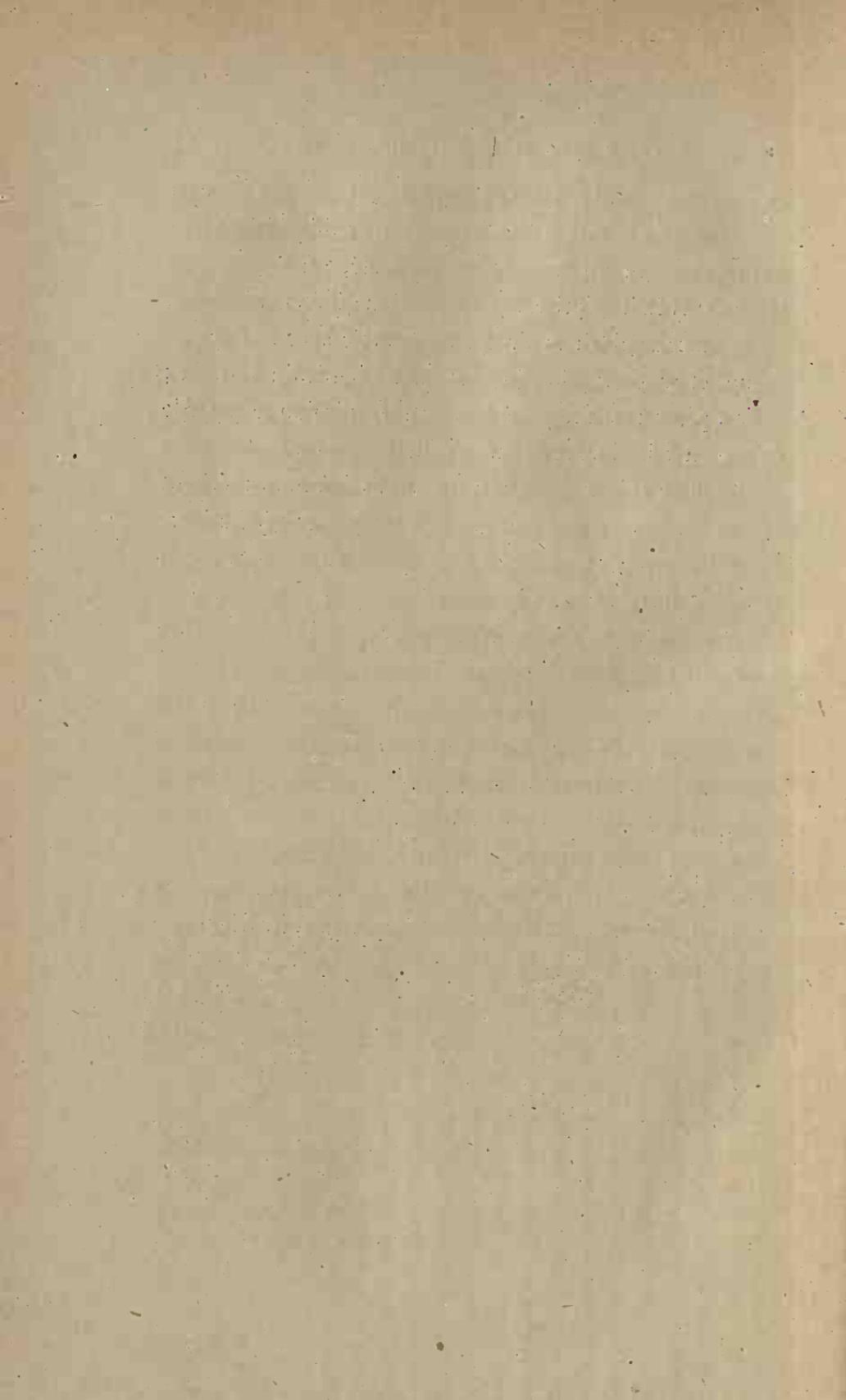
Si l'on songe que le grand ban Radou Golesco et ses fils vivaient à ces heures sombres de l'histoire roumaine où le sentiment national était battu en brèche par la prédominance de l'élément étranger, dans ces jours de triste mémoire où la langue roumaine, chassée du palais du prince, de la maison du boyard, de l'école, n'était plus parlée que par le paysan dans sa cabane; dans ces temps

(1) *Nouvelles observations sur la Valachie, etc.*, pp. 30-31.

(2) Voyez p. 193 de l'édition de 1781.

(3) Page 30.

néfastes où les gouvernants ne se souciaient que de s'enrichir aux dépens de la nation, où les gouvernés dilapidaient leur fortune au sein du luxe et de l'oisiveté, où tout travail intellectuel était méprisé, toute aspiration généreuse étouffée, où Byzance semblait avoir été transportée avec son despotisme et sa corruption jusque sur les bords du Danube ; si l'on pense à tout ce passé lamentable, et qu'on se rappelle ce qu'ont fait alors et ce qu'ont fait depuis les Golesco, on s'expliquera mieux pourquoi de pareils hommes méritent la reconnaissance que leur gardent les jeunes générations. Ils ont compris et pratiqué l'existence d'une autre façon que la plupart de leurs contemporains ; ils ont vécu avec prévoyance, avec sagesse, avec dignité ; ils se sont attachés à réveiller au fond des cœurs l'amour assoupi, mais non pas effacé, de la race et du nom roumains ; ils ont contribué par leur autorité, par leur influence, par leur exemple, à remettre en honneur la langue de leurs ancêtres ; enfin ils ont travaillé, lutté et souffert pour le relèvement de leur patrie — à laquelle ils ont sacrifié noblement leur fortune, — ainsi que pour le triomphe des idées de liberté et de justice dont ils ont été, dans leur pays, les apôtres et les défenseurs passionnés.





Marcella Torrici Ghenghe Gellici di patria de Arvise Pulicenne

CHAPITRE III

LE GRAND VORNIC GEORGES GOLESCO

§ I. — *La Vie.*

Le grand ban Radou GoleSCO, mort en 1818, laissait quatre enfants, trois fils et une fille, qu'il avait eus de son mariage avec Zoé (1) fille du *cloutcher* Constantin Floresco. Deux de ces fils, Georges, plus connu sous le nom de *Iordaké* (2), et Constantin, ont joué un rôle important dans l'histoire de la Valachie, et ont bien mérité de la patrie et des lettres roumaines.

S'il fallait s'en rapporter à l'inscription gravée dans l'église de Golesti, sur la tombe de Georges GoleSCO, et où il est dit qu'il mourut en 1848, à l'âge de quatre-vingts ans, il faudrait faire remonter sa naissance à l'année 1768. Mais ainsi que l'a remarqué M. Nerva Hodosh, cette date ne doit pas être tout à fait exacte, car on sait qu'il n'y avait qu'une petite différence d'âge entre Georges GoleSCO et son frère cadet, Constantin, né en 1777.

En l'absence de tout acte de l'état-civil et de tout autre document conservé dans les archives de la famille, nous nous rangerions volontiers à l'avis de M. Hodosh, d'autant

(1) Morte en 1804.

(2) Diminutif de Georges.

plus que Georges Golesco n'entra dans la vie publique que vers 1803, et qu'à l'âge de trente-cinq ans, il aurait dû occuper, étant donnée surtout la haute situation de son père, une dignité plus élevée que celle de *stolnic* (sénéchal), à laquelle il était alors parvenu. C'est à cette même époque que se place son mariage avec Euphrosine Mano, fille du postelnic Démètre Mano. La jeune femme quitta son mari, presque au lendemain des noces, et l'on peut lire dans les *Documents du xvi^e au xix^e siècle sur la famille Mano*, réunis et publiés par M. Georges Mano, ancien ministre de Roumanie à Constantinople, la sentence du métropolitain Dosithée, qui prononça le divorce entre les époux (1). Euphrosine Mano se remaria bientôt après avec le logothète Radoucan Rosetti, d'une grande famille de Moldavie, tandis que Georges Golesco convolait en secondes noces avec Marie, fille du logothète Constantin Balaceano, issue d'une vieille famille de boyards valaques dont on peut suivre l'origine jusqu'au xiv^e siècle (2). Les Balaceano reçurent plus tard de l'Autriche, en récompense du dévouement dont plusieurs d'entre eux avaient fait preuve envers la Maison de Habsbourg-Lorraine, le titre de comtes du Saint-Empire (3).

(1) *Bucarest*, 1907, in-4^o (pp. 316-317). — Ce même acte, daté du 14 décembre 1804, nous apprend qu'à ce moment, Georges Golesco, avait le rang de *aaminar*, titre de noblesse supérieur à celui de *stolnic*.

(2) Voyez l'*Etymologicum magnum Romaniae, Bucarest, Soccc*, III, 2981 et sq... D'après M. Étienne D. Greceano (*op. cit.*, p. 222), le mariage de Georges Golesco avec Marie Balaceano aurait eu lieu vers 1806.

(3) C'est à cette vieille et illustre famille des Balaceano qu'appartenait M. Jean Balaceano, l'éminent diplomate qui a joué un rôle important

Il est vraisemblable que jusqu'aux environs de la trentième année — en admettant que la naissance de Georges Golesco ait été postérieure à 1768 — le fils aîné du grand ban Radou Golesco se consacra surtout à l'étude, et qu'il n'aborda les fonctions publiques qu'après avoir amassé un fond de connaissances solides qui devaient l'aider à écrire les importants ouvrages de philologie et de lexicographie dont il est l'auteur.

Il avait suivi, dans sa première jeunesse, les cours de l'école grecque de Bucarest et travaillé chez lui avec des maîtres particuliers venus en Valachie des diverses contrées de l'Orient; ils lui apprirent le grec, le latin, l'italien et le français. On peut citer, parmi ces professeurs, Lambrou Photiadi, de Constantinople, directeur de l'Académie princière de Bucarest de 1792 à 1805; Constantin Vardala, qui succéda à Lambrou Photiadi en qualité de directeur de la même Académie, enfin Étienne Comita, dont l'enseignement eut beaucoup de succès à Bucarest, à partir de 1800. Il semble qu'à un certain moment, Georges Golesco se soit adonné avec passion à l'étude des sciences, et le planisphère qu'il publia, en 1800, à Vienne, est une œuvre intéressante dont nous aurons l'occasion de reparler.

Esprit sérieux, réfléchi, naturellement porté vers la médi-

dans les événements antérieurs et postérieurs à l'élection du prince Charles de Hohenzollern au trône de Roumanie, et qui, tour à tour, ministre des affaires étrangères, ministre plénipotentiaire à Vienne, Paris, Rome, Constantinople, Londres, Délégué de Roumanie à la Commission européenne du Danube, a laissé, dans tous les postes qu'il a brillamment occupés, le souvenir d'un diplomate de valeur, d'un grand patriote, et, ce qui ne gâte rien, d'un homme d'infiniment d'esprit.

tation et l'étude, il eut certainement une jeunesse austère, et c'est ce fond même de gravité dont il devait rarement se départir qui explique que son premier mariage avec une femme plus avide que lui de plaisirs mondains ait si mal réussi; l'union qu'il contracta avec Marie Balaceano fut en revanche des plus heureuses; il en eut vingt-trois enfants (1) et partagea sa vie entre leur éducation, ses travaux littéraires et ses devoirs d'homme public.

Il s'était fait de bonne heure une réputation méritée de savant, et, après avoir été élevé en 1816 au rang de logothète, il fut appelé, en 1817, à siéger dans la commission nommée par le prince Caradja pour réorganiser les écoles de Valachie — commission qui avait pour président son beau-père, Constantin Balaceano. C'est grâce au patriotisme de Balaceano et de Golesco, auxquels il faut ajouter les noms du métropolitain Dyonisié Loupou et du logothète Stéfan Nestor qu'un Roumain de Transylvanie, Georges Lazar, qui, n'ayant pu se faire pourvoir d'un siège épiscopal dans le Banat, avait dû renoncer à la carrière ecclésiastique et était venu en 1816, en qualité de précepteur, à Bucarest, obtint l'autorisation d'ouvrir, dans les locaux du collège de Saint-Sava, une école d'arpentage (Lazar avait fait aussi des études d'ingénieur) et d'y donner l'enseignement en langue roumaine. Lazar était un patriote au cœur chaud et débordant d'aspirations généreuses: il ne tarda pas à transformer sa chaire en une tribune du haut de laquelle il se fit l'apôtre du roumanisme, passant en revue tous les hauts faits, tous les glorieux

(1) D'après une tradition verbale conservée dans la famille.

souvenirs de l'histoire nationale, et exaltant la mémoire de savants tels que Vacaresco, Shincăi, Pierre Maïor, qui, en Valachie comme en Transylvanie, avaient entrepris de ressusciter la langue et les traditions des ancêtres. Il s'était adjoint quelques collaborateurs dévoués, Erdély pour le latin, Éphrosyn Potéca pour la religion et la géographie, et, à partir du mois de mars 1818, date de l'ouverture de son école, jusqu'aux événements qui, en 1821, vinrent l'obliger de la fermer, il professa devant un auditoire de plus en plus nombreux et de plus en plus enthousiaste : « L'effet de l'enseignement de Lazar — dit Ubcini — fut « prodigieux. Il ne se contentait pas de parler à ses audi- « teurs dans cet idiome roumain oublié depuis longtemps ;... « en leur rappelant leur origine, en leur retraçant l'histoire « et les hauts faits de leurs ancêtres, il les enflammait « d'une noble ardeur pour la patrie et pour l'étude, et « mérita le glorieux surnom de régénérateur de la natio- « nalité roumaine (1)..... ».

Le nom de Georges Golesco restera lié, dans l'histoire des lettres roumaines, à celui de Georges Lazar, dont il a encouragé la tentative, soutenu l'effort et assuré le succès.

En 1818, Georges Golesco perdit son père, qui lui laissait une grosse fortune foncière, partagée par le ban Radou entre ses trois fils, dans un testament dont M. Nerva Hodorh a reproduit les clauses principales. Georges recevait pour sa part, quatre terres dont celle de Léourdéni, dans le

(1) *Provinces d'origine roumaine dans l'Univers, Paris, Didot, 1856, p. 120.*

district de Muscel, le ban Golesco (1), ainsi que plusieurs maisons et terrains sis à Bucarest. Il dut prendre en main l'administration de ces biens et, grâce à ses habitudes d'ordre et de prévoyance, il en augmenta rapidement la valeur ; ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre les travaux littéraires et philosophiques dont il s'occupait depuis sa jeunesse, de continuer à faire partie du Comité chargé de la surveillance des écoles, enfin de remplir diverses fonctions, telles que celle de *vornic* des travaux publics, dans laquelle il ne fit que passer et où il rendit de grands services à l'édilité, encore mal organisée, de la capitale.

Lorsqu'éclata en 1821 le mouvement insurrectionnel provoqué par le soulèvement d'Alexandre Hyspanti en faveur des Grecs, et que le prince de Valachie, Alexandre Soutzo, qui ne voulait pas se compromettre vis-à-vis de la Turquie en faisant cause commune avec *les hêtairistes*, périt victime de son attitude équivoque envers les Grecs, les boyards valaques furent pris de peur. La situation était d'autant plus grave, qu'un autre mouvement — national celui-là — à la tête duquel s'était placé un homme du peuple, entreprenant et résolu, Toudor Vladimiresco — venait de se manifester du côté de l'Olténie (Petite-Valachie). Ce soulèvement était dirigé à la fois contre les Phanariotes et contre les boyards, « oppresseurs du peuple » ; toutefois, Vladimiresco ne refusait pas le concours de ceux d'entre eux qui étaient disposés à se rallier à sa cause, si bien que,

(1) Le *ban* était une vaste hôtellerie, avec magasins, où descendaient les voyageurs de commerce. Les Golesco ont habité, dès le xviii^e siècle, le *ban* portant leur nom (voyez l'*Histoire de Bucarest*, par Ionesco-Gion, page 491).

comme le dit M. Xénopol « la révolution valaque, tout en
« partant des masses profondes du peuple et se dressant
« contre les boyards, comptait des partisans dans la classe
« même contre laquelle elle avait éclaté (1) ».

On sait comment, à la suite de l'entrevue que le chef de l'*hétairie* grecque et celui du mouvement national roumain eurent à Bucarest, et au cours de laquelle Vladimiresco déclara, dit-on, à Hypsilanti que « la Grèce appartenait aux Grecs et la Roumanie aux Roumains », Toudor paya de sa vie sa téméraire et généreuse entreprise. Georges GoleSCO a laissé une *Relation* (manuscrite comme presque tous ses ouvrages) *des troubles qui éclatèrent en Valachie, en 1821, au lendemain de la mort d'Alexandre Soutzo*. Ses sympathies ne vont pas aux Grecs ; il était trop patriote (comme on pouvait l'être, et autant qu'on pouvait l'être alors) pour pacifier avec l'*hétairie* ; d'un autre côté, il ne paraît pas avoir eu grande confiance dans le succès de la tentative de Toudor Vladimiresco. La terreur semée par les *pandours* que celui-ci avait entraînés à sa suite et qui se livraient aux pires excès ; l'échec des pourparlers engagés entre les boyards et Toudor Vladimiresco en vue de s'unir contre l'ennemi commun, les Phanariotes, décidèrent une grande partie des boyards de Valachie à suivre l'exemple que leur avaient donné ceux de Moldavie, et à chercher un refuge dans les montagnes de la Haute-Valachie ou dans les pays avoisinants. Tandis qu'avec une chevaleresque loyauté Constantin GoleSCO, après avoir laissé les siens à Golesti, accom-

(1) *Histoire des Roumains de la Dacie trajane* (édition française, t. II, p. 293).

pagne jusqu'à Brashov (Cronstadt) la famille du prince défunt, Georges Golesco, à la première nouvelle de l'approche des Turcs, qui s'étaient enfin décidés à intervenir pour rétablir l'ordre, prend à son tour le chemin de Golesti, où il croyait retrouver sa femme et ses enfants. Il y arrive, non sans avoir couru en route de grands dangers ; on lui dit que sa famille, menacée de tomber aux mains des bandes d'Ypsilanti, a dû chercher un refuge à Câmpulung. Dans sa hâte de la rejoindre, il s'expose à de nouveaux périls, est obligé de financer avec les pandours de Vladimiresco, lesquels, tenant la campagne autour de Golesti même, le dépouillent de ses vêtements, de ses bijoux, de sa montre, ainsi que de reliques et d'images saintes appartenant à sa femme, et finit par obtenir une escorte chargée de l'accompagner d'étape en étape jusqu'à Câmpulung, d'où il se dirige sur Cronstadt avec sa femme, ses enfants et avec la famille de son frère Constantin.

C'est à la suite de ces événements de l'année 1821, et de la défaite d'Ypsilanti par les Turcs dans les plaines de Dragashani (1) que la Porte résolut d'enlever aux Phanariotes le gouvernement des Principautés et de le confier à des princes indigènes. Voici ce que raconte au sujet de leur rétablissement Georges Golesco, dans la *Relation* dont il a été question plus haut. « Un ordre du pacha vint signifier aux boyards, conformément aux instructions transmises par le grand vizir, d'avoir à se rendre à Constantinople, afin que l'un d'entre eux y fût choisi comme prince et que le pays fut gouverné désormais par des

(1) Dans le district de Vâlcea.

« hospodars indigènes, au lieu de princes phanariotes. C'est
 « ainsi que le ban Charles Vacaresco, le ban Grégoire Ghica,
 « le vornic Nicolas Golesco (1), etc., partirent pour Cons-
 « tantinople, où la Porte ayant proposé de garder en otage
 « celui des boyards qui serait appelé au trône, son choix
 « se fixa sur Grégoire Ghica (le ban Vacaresco n'ayant pas
 « d'enfants) ; en même temps, elle oblige les boyards
 « valaques à demander des troupes turques pour défendre
 « la Principauté contre les entreprises des séditeux et des
 « apostats grecs qu'on appelait *hétairistes*... » (2).

S'il faut en croire une tradition de famille rapportée par M. A. Lambrior, dans un article des *Convorbiri literare* (Entretiens littéraires) sur un manuscrit de Georges Golesco, aujourd'hui en la possession de l'Académie roumaine, Golesco, précisément à l'époque qui nous occupe serait entré en correspondance avec le poète grec Rigas, en vue de l'établissement d'une confédération des États chrétiens sur les ruines de la Turquie : « Les documents relatifs à ce projet — ajoute M. Lambrior — se trouvaient chez Georges Golesco ; malheureusement pour l'histoire des Grecs et pour la nôtre, ces documents, qui devaient contenir, dans leurs arcanes, de nouvelles révélations sur le mouvement de 1821, furent jetés au feu par

(1) Frère aîné de Georges et de Constantin, beaucoup moins connu qu'eux, mais ayant rempli, lui aussi, de grandes charges en Valachie (il parvint jusqu'à la dignité de *grand-vornic*). — Mort en 1829.

(2) Cette citation est empruntée à l'excellente notice que M. Banesco a placée en tête de son volume intitulé : *La Vie et les œuvres du grand vornic Georges Golesco* (Valenii, 1910, in-18), notice qui nous a fourni de précieux renseignements pour notre travail.

« Golesco lui-même, dans une heure d'affolement » (1).

Cette idée du poète grec Rigas et du boyard roumain Georges Golesco a fait, depuis, son chemin dans le monde ; et les récentes discussions soulevées, à ce même propos, dans les chancelleries et dans la presse sont encore présentes à toutes les mémoires. Si les résultats de la guerre entreprise en 1912 par les souverains des États balkaniques, sous le prétexte d'affranchir les populations chrétiennes du joug ottoman, mais en réalité dans le but de satisfaire leurs propres appétits, n'ont pas été des plus encourageants pour la formation d'une confédération balkanique, les hommes d'État et les publicistes partisans de cette confédération, dans laquelle ils voient la meilleure garantie de l'indépendance et de la vitalité des États des Balkans, salueront avec plaisir dans le vieux boyard valaque Georges Golesco l'un de leurs premiers et de leurs plus dignes précurseurs.

Le nouveau prince de Valachie, Grégoire Ghica, bien qu'il eût été jadis le collègue de Georges Golesco dans le comité chargé de la direction des écoles, ne passait pas pour un esprit très ouvert ni capable de donner au relèvement de l'instruction publique en Valachie l'impulsion vigoureuse qui lui était nécessaire. Il n'en fit pas moins rentrer dans ce comité ses anciens collaborateurs, Balaceano et Golesco. Celui-ci ne s'était pas obstiné, comme beaucoup d'autres boyards valaques, dans un exil volontaire en Transylvanie ; il était rentré dans son pays dès qu'il (2)

(1) *Convorbiri literare*, livraison du 1^{er} mai 1874, page 66.

(2) Une grande partie des boyards émigrés à la suite des événements de 1821 ne regagnèrent leur pays qu'après le traité d'Ackerman,

avait vu l'ordre rétabli, et avait paru disposé à prêter au nouveau gouvernement le concours de ses lumières et de son patriotisme. Ce concours était d'autant plus nécessaire, en ce qui concernait la question scolaire, que l'on allait se trouver, dès le début, aux prises avec de grosses difficultés financières. Voici comment dans son *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, M. Pompiliu Éliade expose à ce point de vue la situation d'alors :

« Grégoire Ghica savait quelques mots de français, un
 « peu d'italien, tant bien que mal la langue turque (et
 « ç'aurait été là la principale cause de son élévation), enfin
 « le grec, langue dans laquelle il gronde quelquefois ses
 « boyards. Si peu instruit qu'il soit, il se conduit néanmoins
 « comme s'il ne l'était pas du tout. Il n'existe pas dans tout
 « son palais un seul volume ni une seule carte géogra-
 « phique.... On lui doit, à ce que l'on dit, la création des
 « écoles nationales...., quelques écoles élémentaires dans la
 « capitale, et l'école secondaire de Bucarest, fondée d'ail-
 « leurs par le maître Georges Lazar.... D'autres disent que
 « cette création des écoles n'est nullement l'œuvre du
 « prince et qu'il n'y aurait accédé qu'à son corps défendant.
 « A peine — nous dit un rapport consulaire — si à la
 « suite des vives représentations d'un étranger, on a con-
 « senti à réserver trois ou quatre mille piastres, sur les cent
 « dix mille piastres, revenu total des écoles, pour payer un
 « maître valaque. Quelques boyards et même Son Altesse
 « furent d'avis — en octobre 1823 — d'employer, du

en 1826, alors que tout danger de guerre entre la Turquie et la Russie semblait avoir disparu.

der le secret de leur civilisation et de leur prospérité. C'est ainsi que le nom des deux frères Constantin et Georges Golesco brille d'un pur éclat, à l'aurore, si pleine de promesses, de la renaissance roumaine.

Tant que dure le règne du prince Grégoire Ghica, on voit Georges Golesco se multiplier pour remplir les nombreuses charges qu'il a volontairement assumées, car ce grand boyard, qui aurait pu, à l'exemple de la plupart de ses compatriotes, mener une vie oisive et inutile, croyait, comme le Semeur du poète, « à la fuite utile des jours » (1) et voulait laisser derrière lui une moisson aussi abondante que fructueuse.

Indépendamment de ses ouvrages dont il poursuivait l'achèvement, et de la part active qu'il prenait à la direction du comité des écoles, il avait la haute main dans l'administration de divers établissements de bienfaisance — asiles d'orphelins, hôpitaux, etc., — sans compter plusieurs tutelles dont il avait accepté la charge (entre autres, celle de la sœur du prince régnant, Pulchérie Ghica) et le contrôle de différents travaux édilitaires, où ses qualités d'excellent administrateur trouvaient naturellement leur emploi. Peu de vies ont été aussi remplies que la sienne, et nous allons le voir rendre encore à son pays, dans les plus hautes charges de la magistrature, et pendant l'élaboration des *Règlements organiques* mis en vigueur sous le gouvernement provisoire du comte Kisseleff, de nombreux et signalés services. (2)

(1) Victor Hugo. *Les chansons des rues et des bois, Saison des semailles, le soir.*

(2) En septembre 1827, le prince de Moldavie Jean Stourdza s'étant adressé au prince de Valachie Grégoire Ghica pour lui exposer les con-

Le règne des princes indigènes ne fut pas de longue durée. Ils n'avaient été appelés au pouvoir que pour une période de sept années, et bien que la façon dont devait se faire leur élection eût été modifiée par l'acte séparé du traité d'Ackerman, en date du 25 septembre (7 octobre) 1826, la guerre turco-russe de 1828 vint renverser l'ordre de choses établi en 1822. Le 7 mai 1828, l'armée russe entre en Moldavie, et tandis qu'on y arrêtait le prince Stourdza, le prince de Valachie, Grégoire Ghica se réfugiait à Cronstadt, en Transylvanie. Il n'est plus question ni de septennat, ni de princes élus directement par les Assemblées de chaque Principauté: le comte Pahlen, bientôt remplacé par le général Zaltouchin, est nommé par la Russie plenipotentiaire des Divans moldo-valaques. Ce fut, jusqu'au traité d'Andrinople, l'une des époques les plus désastreuses de l'histoire roumaine: les campagnes dévastées, les villes livrées au pillage, la population décimée par la famine, le choléra et la peste: « Jamais, dit Saint-Marc Girardin dans « ses *Souvenirs de voyages et d'études* (1), il n'y avait eu une « plus épouvantable destruction de créatures humaines; « jamais le désordre et la négligence n'ont entassé tant de « fléaux. »

testations qui s'étaient élevées entre les habitants des districts de Focs-hani et de Ramnic au sujet du droit qu'avaient les paysans moldaves de venir acheter des céréales en Valachie, quand leur récolte était insuffisante, une commission moldo-valaque, nommée par les deux princes, fut chargée d'aller faire un enquête sur les lieux. Le grand vornic Iordaké GoleSCO était à la tête de la commission valaque. (Archives de la famille GoleSCO).

(1) Tome 1, p, 276 de l'édition publiée en Belgique (Ixelles, s. d.)

Comme beaucoup de Roumains de son temps, Georges Golesco n'était pas systématiquement hostile à la Russie et il croyait — cela était encore permis à cette époque — que c'était du côté du grand empire voisin que les Roumains devaient tourner leurs regards et leurs espérances. Aussi, le voit-on, dès le début de l'occupation russe, accepter les fonctions de membre de la commission instituée pour subvenir aux besoins de l'armée impériale (1828). Un *Divan exécutif* ayant été créé en 1829, dans le but de faciliter la tâche de cette commission et de mettre en harmonie avec le nouvel ordre de choses les lois et les règlements du pays, Golesco fut appelé à y siéger, en même temps que Vacaresco, Balaceano, le vornic Bibesco, et quelques autres boyards qui n'avaient pas cru devoir refuser leur concours à la Russie. « Golesco, dit M. Banesco, s'acquitta « de sa tâche avec son zèle accoutumé. Le dossier de la « correspondance, conservé aux archives de l'État, en fait « foi. Presque toutes les apostilles sont de sa main. Cette « même année, il fit partie de la commission de la vérifi- « cation des quittances pour le ravitaillement de l'armée, « et le 6 mars 1830, de celle de l'examen des requêtes. En « octobre 1830, quelques jours après la mort de son frère « Constantin, Georges Golesco fut élevé à la dignité de « grand logothète de Valachie, charge précédemment « occupée par son frère défunt » (1).

On sait qu'à la fin de l'année 1829, et après la signature du traité d'Andrinople, aux termes duquel l'hospodorat, de septennal, devenait viager, le général Paul Kisse-

(1) *Op. cit.*, p. 38.

leff fut appelé au commandement de l'armée d'occupation ainsi qu'au gouvernement provisoire des deux principautés, avec le titre de *Président plénipotentiaire*; la nomination de nouveaux hospodars était ajournée jusqu'à l'acquittement de l'indemnité de guerre que la Porte avait pris l'engagement de payer à la Russie, et jusqu'à l'entière évacuation des deux pays occupés. L'administration provisoire du général Kisseleff se prolongea pendant cinq années.

Il avait trouvé la Moldo-Valachie dans un état lamentable: « La guerre, la peste, la famine — lit-on dans une « brochure publiée en 1841, à Paris — une épidémie « épizootique, qui avait enlevé au labourage près d'un « million de bestiaux, en un mot, tous les fléaux sem- « blaient s'être conjurés pour désoler ces malheureuses « provinces..... » (1) Le comte de Kisseleff sut se montrer à la hauteur de l'importante mission qui lui avait été confiée. Il s'efforça de conjurer avec une rapidité et une sûreté de coup d'œil qui font le plus grand honneur à ses brillantes qualités d'administrateur une partie des maux déchaînés sur la Moldo-Valachie; puis, après avoir écarté les périls les plus imminents, il se consacra tout entier à l'achèvement et à la mise en vigueur des *Règlements organiques* prévus par la Convention d'Ackerman, et que la Porte s'était engagée à confirmer par l'acte séparé du traité d'Andrinople relatif aux Principautés de Valachie et de Moldavie.

Il n'est pas de notre sujet de rappeler ici ce que furent

(1) *Paul Kisseleff et les Principautés de Valachie et de Moldavie. Par un habitant de la Valachie* (M. N. Piccolos); Paris, Didot, in 8°, p. 15

ces *Règlements organiques* ni de rechercher jusqu'à quel point sont fondées les critiques qu'on leur a adressées « de ne pas correspondre aux idées de liberté et d'égalité qui s'étaient introduites dans les constitutions des États occidentaux » (1)

On ne pouvait pas demander à des boyards moldo-valaques, à peine affranchis de la domination phanariote, imbus de principes autoritaires et de préjugés aristocratiques, recevant, par surcroît, le mot d'ordre de la Russie, d'apporter dans leur travail la largeur d'idées et la hardiesse de réformation des Constituants français de 1789; mais il n'en est pas moins vrai que ces *Règlements*, tout en sortant du vote d'assemblées qui n'étaient pas la libre expression de la volonté du peuple, avaient cependant un caractère moins rétrograde qu'on l'a prétendu. Saint-Marc Girardin leur trouvait quelques analogies avec la Constitution républicaine française de 1848.

Georges Golesco prit une part active à leur confection. Il avait, en sa qualité de logothète, donné lecture, le 10/23 mars 1831, du discours par lequel le comte Kisseleff ouvrit l'Assemblée extraordinaire réunie pour voter le *Règlement organique* de Valachie, et avait été élu membre de la commission chargée de la réponse à ce message. Elevé peu après à la dignité de *grand logothète de Valachie* (mai 1831), il attira, par un rapport qui a été imprimé à la fin du volume de M. Banesco, l'attention de l'Assemblée extraordinaire sur quelques lacunes du *Règlement*, relatives

(1) *Histoire de la Roumanie contemporaine* par Frédéric Damé, Paris, Alcan, 1900, in 8°, p. 16.

à l'organisation de la justice, et lui soumit diverses propositions destinées à donner plus d'ampleur et plus de cohésion à cette partie de la nouvelle réforme. Nous devons à l'obligeance de notre cher parent et regretté ami, Démètre-A. Golesco, tombé glorieusement au champ d'honneur, pendant la dernière guerre; à Cocargea, la communication de deux lettres inédites adressées en 1831 au logothète Georges Golesco par le Président plénipotentiaire. Nous les reproduisons, presque sans en rien retrancher — malgré leur style bureaucratique et l'aridité de certaines questions d'ordre purement administratif — parce qu'elles nous montrent le comte Kisseleff préoccupé des moindres détails de l'œuvre qu'il voulait mener à bonne fin, et le logothète Georges Golesco investi de toute la confiance du président, et plus spécialement chargé de réunir et de coordonner les matériaux du vaste édifice qu'il s'agissait de construire.

Bucarest, le 4 janvier 1831.

Confidentielle

« MONSIEUR,

« L'approche de l'époque où devra nécessairement avoir
« lieu la mise à exécution définitive du Règlement organique
« destiné à améliorer le régime intérieur de la Principauté,
« et la nécessité de ne plus différer la réforme, au moins
« partielle, de l'ordre judiciaire, si hautement réclamée par
« l'état actuel des choses, m'engagent à vous transmettre,
« ci-joint, le VIII^e chapitre du Règlement précité, concer-
« nant l'organisation des tribunaux.

« En prenant connaissance des dispositions contenues
« dans ce chapitre et en en faisant l'objet de votre attention
« particulière, vous êtes invité à me présenter, dans le plus
« bref délai :

« 1°) Un plan de formation, conséquemment aux prin-
« cipes posés par le Règlement, pour les classes des tribunaux
« dont l'organisation amènerait le moins de difficultés
« pour le moment et serait comme un acheminement à
« l'établissement définitif de l'ordre de choses projeté. Tels
« seraient, à mon avis, les tribunaux de districts et de
« police correctionnelle sous la juridiction de l'Aga.

« 2°) En maintenant tous les autres tribunaux actuelle-
« ment existant en Valachie, vous vous attacherez à indiquer
« dans votre projet le mode de formation pour ceux non
« mentionnés et vous puiserez dans le projet organique qui
« vous est communiqué les règles nécessaires que les nou-
« veaux magistrats devront suivre durant le cours de la
« procédure.

« 3°) Une indication de personnes aptes à remplir les
« sièges de juges dans les différents tribunaux de première
« instance ci-dessus indiqués. En m'adressant cette liste,
« vous aurez, Monsieur, particulièrement soin d'arrêter
« votre choix sur des personnes qui ont pu donner dans
« le cours de leur vie privée et publique des preuves de
« moralité.

« Recevez, etc.

« (S). LE GÉNÉRAL DE KISSELEFF ».

A. Monsieur le Grand Logothète de Valachie

Bucarest, le 2 avril 1831.

« MONSIEUR,

« Le chapitre de l'ordre judiciaire ayant été révisé par
« l'Assemblée générale extraordinaire, sa mise à exécution
« définitive, ainsi que je vous l'ai fait savoir par mon office
« en date du 4 janvier, devra avoir lieu dès le 1^{er} mai pro-
« chain.

« Je vous invite en conséquence à me présenter dans le
« plus bref délai des projets :

« 1^o Pour le personnel des tribunaux de première ins-
« tance et de *l'adgie* (1).....

« 2^o Pour le personnel des employés en sous-ordre atta-
« chés au Divan suprême aux sections civile et criminelle
« du Divan judiciaire, ainsi qu'aux tribunaux de commerce
« de Bucarest et de Craïova,

« 3^o Pour des publications à faire par l'autorité supérieure
« concernant l'installation des tribunaux d'après la nouvelle
« organisation ainsi que relativement au nouveau mode de
« procédure à suivre à dater du 1^{er} mai prochain.

« 4^o Vous aurez, de plus, à rédiger les instructions dont
« les présidents et procureurs des tribunaux devront être
« munis pour tout ce qui est relatif à l'exercice de leurs
« fonctions respectives. Les procureurs seront particulière-
« ment chargés de la confection de la partie matérielle des
« tribunaux, car ils seront auprès des différentes cours de

(1) Préfecture de police.

« justice comme autant de délégués du grand logothète
 « qui, sans être appelé à remplir dorénavant des fonctions
 « judiciaires, est le premier moteur des affaires judiciaires et
 « le régulateur de la procédure.

.....
 « 7° Ayant à votre disposition un directeur de la justice
 « qui devra vous assister dans la confection du travail qui
 « vous est confié, j'aime à me persuader que vous terminerez
 « ce travail avec toute l'activité dont vous êtes capable et le
 « présenterez à l'examen du Conseil administratif dont
 « vous êtes appelé à faire partie et sur la tenue (sic) du quel
 « le vornic Stirbey (1) est chargé de vous instruire préalable-
 « ment.

« Recevez, etc.

« (S). LE GÉNÉRAL KISSELEFF »,

Pendant les dernières années de sa vie, Golesco, qui avait reçu, en 1840, sous le règne d'Alexandre Ghica, le titre de grand-vornic, la plus haute dignité du pays après celle de *grand ban*, se consacra tout entier à ses fonctions judiciaires. Il avait été appelé, en 1838, à diriger le *Conseil Consultatif*, créé en 1836 pour juger en dernière instance les affaires litigieuses, et qui était présidé par le prince, et, à son défaut, par le ministre de la justice (2). Le 21 septembre 1844, il est nommé membre du *Haut Divan*, mais à la suite d'un arrêt rendu par la Chambre dont il faisait

(1) Le futur prince de Valachie. — Barbo Stirbey fut le rapporteur du *Règlement organique* de Valachie, et son rapport est considéré comme une œuvre du plus grand mérite.

(2) Documents Hurmazaki, X. 478.

partie, arrêt que le prince régnant Georges Bibesco annula, parce qu'il s'agissait d'une affaire dans laquelle étaient en cause des mineurs, tous les conseillers de cette chambre du Haut Divan durent abandonner leur siège et se virent remplacés par de nouveaux juges. Golesco sentit vivement la rigueur de la mesure qui le frappait; il avait, comme on le verra plus loin, l'esprit enclin à la satire, et, selon l'expression de Boileau,

..... propre à relever les sottises du temps (1).

Pour apaiser son ressentiment, il écrivit une comédie, ou plutôt un pamphlet, dans lequel il mettait en scène les principaux personnages dont le nom s'était trouvé mêlé au procès du Haut-Diván. Cette œuvre, qui n'avait d'autre objet que d'adoucir l'amertume de sa disgrâce — car pas plus que ses autres comédies politiques, elle n'a été représentée ni imprimée — semble être le dernier écrit sorti de sa plume. Il avait fait paraître, en 1840, ses *Observations sur les règles de la grammaire*, le seul de ses ouvrages publié de son vivant et dont il sera parlé plus loin avec détail.

Toutefois l'intégrité de Georges Golesco était trop au-dessus du soupçon pour qu'on ne cherchât pas à réparer l'injustice dont il avait été victime; aussi le 1^{er} avril 1847 Golesco fut-il nommé membre de la Haute Cour de justice instituée par la loi du 28 février 1847.

Ce fut son dernier poste, car de graves événements étaient à la veille de s'accomplir en Valachie. Le prince Georges

(1) *Épîtres VIII.*

Bibesco, que ses incontestables qualités d'orateur et d'homme d'État avaient élevé en 1842 sur le trône de la Principauté, ne se sentait plus maître de la situation depuis qu'un vent de révolution soufflait sur toute l'Europe, et qu'un groupe de jeunes gens revenus de France avec des idées réformatrices qu'ils avaient puisées au contact et dans l'entourage de Lamartine, de Michelet, de Quinet, de Ledru-Rollin, brûlaient d'en faire l'application à leur pays. Parmi ces jeunes gens, figuraient, à côté de Balcesco, de C. A. Rosetti, d'Ion Ghica, des frères Bratiano, les fils et les neveux du vornic Georges GoleSCO. Celui-ci connut tous les agissements, et fut témoin de la plupart des conciliabules (dont quelques-uns eurent lieu dans sa propre maison), qui précédèrent la révolution valaque de 1848. Les approuva-t-il? Partageait-il les espérances que ses fils et leurs amis avaient mises dans le succès de leur entreprise? Il est permis d'en douter. Ce n'est pas qu'il eût à se louer des procédés du prince Bibesco à son égard, car, malgré la réparation tardive qui lui avait été accordée, il ne pouvait oublier l'affront qu'il avait subi, en 1844, lors de son éloignement du Haut Divan; mais à l'âge où il était parvenu, tout changement politique devait lui paraître inopportun et dangereux, et il est probable que lorsqu'après l'abdication du prince Bibesco et la proclamation de la nouvelle Constitution valaque dans le Champ de la Liberté, à Bucarest, il quitta cette capitale pour se rendre à l'étranger, ce fut moins pour aller soigner sa santé chancelante que pour se mettre à l'abri des agitations auxquelles il craignait de voir son pays bientôt exposé.

A peine avait-il passé la frontière, qu'il mourut à Orsova,

au mois d'août 1848, en exprimant le désir que son prénom fût donné à l'enfant que venait de mettre au monde sa fille de prédilection, Hélène, récemment mariée à M. Grégoire Bengesco. L'auteur de ce volume a bénéficié ainsi de ce parrainage *in extremis*, et il ne saurait mieux acquitter sa dette de reconnaissance envers la mémoire de son aïeul que par ce rapide aperçu de l'histoire de sa vie et de quelques-uns de ses ouvrages. En réunissant à son nom celui de son illustre frère Constantin, ceux de Démètre et d'Alexandre, ses fils ; ceux de ses neveux, les quatre frères Golesco, dont le désintéressement et le patriotisme sont demeurés légendaires dans l'histoire de la Roumanie ; en montrant aussi ce que furent quelques-unes des femmes de cette noble famille, il espère offrir à ses amis de France un volume digne d'éveiller leur intérêt et leur sympathie.

Le grand vornic Georges Golesco avait été enterré au cimetière d'Orsova. Lorsqu'en 1860, Marie Balaceano, sa femme, mourut aux eaux de Spa, en Belgique, les ossements du grand vornic furent exhumés de la terre étrangère, et transportés avec la dépouille mortelle de sa femme dans l'église de Golesti.

L'un de nos amis, qui assista, en 1860, à l'exhumation des restes de Georges Golesco, nous a souvent raconté combien il avait été saisi par le caractère impressionnant de cette lugubre cérémonie. Dans le cercueil, où la mort avait fait ses ravages, on distinguait la longue barbe blanche du boyard, se déployant encore au milieu de débris d'étoffes et de fourrures, tandis que le bonnet de zibeline qui surmontait son crâne était demeuré presque intact et domi-

nait de toute sa hauteur les ossements épars de celui qui avait été le grand vornic Georges Golesco. Cette scène se passait le soir à la lueur de torches fumantes, sous un ciel parsemé d'étoiles, tandis que résonnait au loin la flûte d'un berger valaque qui faisait paître son troupeau dans un champ voisin du cimetière.

Nous avons dit (1) que de son mariage avec Marie Balaceano, Georges Golesco avait eu vingt-trois enfants, dont six seulement lui survécurent : quatre fils, Démètre, Rodolphe, Georges et Alexandre, et deux filles, Hélène, mariée à Grégoire Bengesco, et Catherine, qui épousa en France Alphonse Veïssier Descombes.

§ II. — *Les Œuvres*

On se ferait une fausse idée de l'activité littéraire de Georges Golesco, si l'on jugeait son œuvre par le peu qui en a paru de son vivant ; il n'a publié, en effet, outre le planisphère dont il a été question plus haut (2) que ses *Observations sur les règles de la grammaire*, qui l'ont classé parmi les bons lexicographes roumains. Et cependant ce n'est là qu'une faible partie de l'immense labeur d'un homme qui, tout en prenant une part importante aux affaires publiques de son pays, tout en s'occupant de l'éducation de ses enfants, de l'administration de sa fortune, de quantité d'œuvres philanthropiques, a trouvé le moyen et le temps d'entreprendre des travaux de longue haleine,

(1) Voyez ci-dessus, page 56.

(2) Voyez ci-dessus, page 55.

fruits de patientes recherches, tels qu'un recueil de proverbes, qui a conservé aujourd'hui encore tout son intérêt et toute sa valeur philologiques, un Dictionnaire de la langue roumaine, un Dictionnaire grec-roumain, des comédies satiriques, des Dialogues, dans le genre de ceux des philosophes anciens, enfin quelques traductions du grec et même du français, langue que peu de boyards de son temps possédaient assez à fond pour la faire passer dans la leur.

Nous parlerons d'abord de celles des œuvres de Golescó qui ont été imprimées de son vivant, et qui, malgré l'importance de sa *Grammaire*, ne sont peut-être point parmi les plus considérables qu'il ait écrites ; puis, passant en revue ses ouvrages inédits, nous nous étendrons plus longuement sur celui qui est le plus digne de fixer l'attention, son *Recueil de proverbes et d'adages*, dont le manuscrit original fait aujourd'hui partie des collections de l'Académie roumaine.

Il faut remonter jusqu'aux dernières années du XVIII^e siècle pour rencontrer les premiers éléments de grammaire roumaine (écrits en latin), et imprimés à Sibiu (Hermanstadt), en 1780 (1). Ils ont pour auteurs Clain et Shincăi, deux prêtres d'origine roumaine, convertis au catholicisme, et qui étaient allés étudier dans les séminaires de Vienne et de Rome les langues anciennes et modernes. A un moment où l'idiome roumain était menacé de sombrer sous le flot envahissant de l'hellénisme, ces savants, ces

(1) *Elementa lingue daco-romanae sive valachicae composita ab Samuele Klein, locupletata vero et in hunc ordinem reducta a Georgio Gabriele Shincăi*; in-folio de 5 ff. et 94 pp. — Trois ans plus tard, en 1783, Shincăi publiait à Blaj ses « Premiers principes de grammaire latine à l'usage des écoles nationales de Valachie » (pet. in-8^o de 184 pages ; en latin).

érudits, les premiers qu'ait comptés la science roumaine, entreprirent de prouver en même temps que la continuité de l'élément latin en Dacie, l'étroite parenté qui existait entre le roumain et le latin, autrement dit *la latinité* de la langue roumaine. « Pour justifier cette manière de voir — « dit M. Octave Densusianu dans son *Histoire de la langue roumaine* (1) il fallait montrer que le roumain avait conservé avec fidélité son ancien fonds latin, que tous les « idiomes étrangers avec lesquels il était venu en contact « au cours des siècles n'avaient nullement altéré sa constitution interne, et que, si l'on y trouve quelques mots « slaves, grecs, etc., ils sont en nombre insignifiants et « pourraient à la rigueur être éliminés et remplacés par « d'autres, d'origine latine. Les écrivains latins n'épar- « gnèrent rien pour prouver le bien fondé de leur thèse... »

Ces préoccupations philologiques, où entre une part de vérité, ne se retrouvent ni dans la grammaire du vornic Georges GoleSCO, ni dans celle du grand *visiatare* Iénaké Vacaresco, l'auteur de la première grammaire écrite en langue roumaine, et publiée à Rimnic, en Valachie, en 1787 (2).

Les deux grammairiens formés, il est vrai, à l'école des maîtres grecs, mais l'un et l'autre ardents patriotes, voulaient surtout ne pas laisser périlcliter la langue parlée par leurs ancêtres, celle qu'avaient écrite les vieux chroniqueurs moldo-valaques et qui sortait, pure de tout alliage, de la bouche du paysan roumain. Aussi étaient-ils moins sou-

(1) Paris, Leroux, 1901, I, xvi.

(2) In-4° de 1 f. et 151 pages.

cieux d'en rechercher l'origine que d'en établir les règles, afin d'en mieux assurer la perpétuité. Cependant Vacaresco constate, dans sa *Préface*, que si les idiomes dace, serbe, bulgare, n'étaient pas venus se mêler à celui que parlaient les colons latins et italiens envoyés par Trajan pour s'établir en Dacie, et qu'on eût pu, dès l'origine, fixer, dans une bonne grammaire, les lois du langage, « ses contemporains « et lui-même auraient parlé la langue latine ou italienne, « qui était celle des premiers conquérants du pays. Et cette « vérité — ajoute-t-il — ressort plus particulièrement de « deux faits : le premier, du changement et de l'altération « de la langue, en l'absence de toute grammaire, le second, « du manque, en roumain, des termes scientifiques ainsi « que des mots empruntés par les Italiens aux Latins, et « par les Latins à la meilleure de toutes les sources, à la « langue grecque ».

Le vornic GoleSCO, qui publie ses *Observations grammaticales* plus d'un demi-siècle après celles de Vacaresco, alors que plusieurs grammaires roumaines, écrites en latin ou en roumain, avaient déjà vu le jour (1) et que l'idiome national recommençait à fleurir de toute part « dans sa « fraîche nouveauté », ne remonte pas si loin dans le passé; avec moins d'érudition, mais avec plus de simplicité, plus de bonhomie, plus de naïveté peut-être que son prédécesseur, il se borne à insister sur la nécessité de fixer, dans une grammaire, les règles du langage :

(1) Parmi ces *grammaires* il faut citer celles de Tempé (*Hermanstadt*, 1797); — de Paul Iorgovici (*Buda*, 1799); — de Skincai (*Buda*, 1805; en latin); — de Loga (1822); — de Climens (1823); — d'Alexi (1826); — d'Héliade (1827-1828); — de Saulesco (1833), etc., etc...

« Toutes les langues cultivées — dit-il dans sa *Préface* —
« toutes les langues soumises à des lois grammaticales ne
« sont pas nées, pour ainsi dire, dans l'état de perfection
« où nous les voyons aujourd'hui, pas plus que toutes leurs
« règles n'ont été établies à la fois par un seul auteur, car
« on n'a jamais entendu dire qu'il fallait déterminer d'abord
« les lois grammaticales d'après lesquelles on doit parler et
« écrire une langue, puis commencer à la parler et à l'écrire,
« conformément à ces lois. Une langue se crée sans règles,
« sans principes, sans la moindre science de la grammaire
« (et c'est pour cela qu'on trouve dans toutes les langues
« tant de mots irréguliers); puis elle se façonne et se cons-
« titue, dans sa formation, d'après les mots en usage,
« d'après les nouveaux mots créés, et devient un instru-
« ment destiné à apprendre à ceux qui s'en servent com-
« ment ils doivent la parler et l'écrire avec le plus d'élé-
« gance et de perfection. Cet instrument s'appelle *la Gram-
« maire*.

« J'ai remarqué que l'une des causes qui se sont oppo-
« sées au progrès de la langue roumaine est le fait que cette
« langue, étant en usage en Valachie, en Moldavie, en
« Bessarabie, en Bukowine, dans beaucoup de régions de la
« Transylvanie, dans le Banat, ne se parle point partout de
« la même manière, mais avec des différences.... qu'on
« retrouve dans la façon dont elle s'écrit, les uns se servant
« des vieux caractères roumains, les autres des latins, quel-
« ques-uns des cyrilliques, et la plupart employant un
« mélange de ces diverses écritures..., Si l'on pouvait
« parvenir à rédiger, pour un peuple qui compte tant de
« millions d'âmes, une grammaire uniforme, imprimée

« avec des caractères identiques, et dans laquelle tout le
 « monde apprendrait à parler et à écrire; et que d'autre
 « part, ceux qui président aux destinées des pays où sont
 « répandus des Roumains eussent la bonne idée de pres-
 « crire l'usage d'un pareil livre aux chancelleries des admi-
 « nistrations et des assemblées publiques, avec quelle
 « rapidité n'obtiendrait-on pas, dans l'intérêt général, le
 « résultat souhaité » !

Ce vœu si patriotique et si sensé du vieux boyard Georges Golesco ne devait pas tarder à se réaliser. Il ne lui avait pas été donné de faire imprimer sa *Grammaire* avec les caractères latins, qui allaient bientôt devenir d'un usage courant dans toute la Roumanie (un seul livre avait été publié, avec ces caractères, en 1838, à Iassi — un *Catéchisme*, de Scriban (1)); mais l'écriture latine était employée en Transylvanie, depuis 1780, et elle devint obligatoire en Valachie, à partir de 1860.

Georges Golesco avait longtemps travaillé à sa *Grammaire*, qui était très avancée, sinon terminée, en 1828, date à laquelle Héliade en parle, dans la *Préface* de sa *Grammaire* roumaine (2). En 1832, l'auteur s'adressa au comité chargé de la direction des écoles pour lui demander de prendre à sa charge l'impression du livre, mais les ressources dont disposait alors ce comité ne lui permirent pas d'accueillir

(1) Voyez *Introduction à l'histoire de la langue et de la littérature roumaines*, par A. Philippide (Iassi, 1888, in-18; p. 57; en roumain).

(2) « Le grand-vornic Georges Golesco prépare une grammaire et un dictionnaire roumain dont l'impression fera faire à notre langue de nouveaux pas vers la perfection (p. xxxiii). La *Grammaire* d'Héliade, imprimée en 1827, à Sibiu (xxxiv-136 pages) n'a été publiée qu'en 1828.

la requête de Golesco. Plus tard, celui-ci revint à la charge auprès du comte de Kisseleff, et, dans l'espoir que le Président plénipotentiaire réussirait là où lui-même avait échoué, il lui dédia sa *Grammaire*. Cette dédicace ne se trouve pas dans l'édition imprimée de 1840, mais on peut la lire en tête du manuscrit de l'ouvrage (1). L'intervention de Kisseleff ne paraît pas avoir eu plus d'effet que la démarche personnelle faite en 1832 par l'auteur, car, en 1840, le livre parut sous ce titre : *Observations sur les règles de la grammaire, par M. le vornic Georges Golesco, fils du feu ban Radou Golesco*, et avec cette mention : *Imprimé aux frais de l'auteur, sous le règne de S. A. S. le prince Alexandre Ghika, voévode* (2).

Nous n'entrerons pas dans l'examen du système grammatical de Georges Golesco ; nos lecteurs français n'y trouveraient que peu d'intérêt, et cette étude nous entraînerait dans des développements trop techniques pour avoir leur place dans ce rapide examen de la vie et des œuvres du boyard roumain. Ayant d'ailleurs à parler d'un écrivain qui nous touche de si près, nous préférons substituer à notre jugement, dont on pourrait contester la valeur, le témoignage de quelques littérateurs roumains de mérite, moins sur l'œuvre en elle-même, que sur l'étendue du savoir et des connaissances linguistiques de l'auteur :

« Cet in-4° de 253 pages — dit M. Lazar Shainéanu
« dans son *Histoire de la philologie roumaine* — est plein
« d'informations précieuses, et bien qu'il mette souvent à

(1) N. Banesco, *Op. cit.*, 89-93.

(2) In-4° de 1 f. de titre et 253 pages.

« une rude épreuve la patience du lecteur, il lui réserve
 « plus d'une surprise. Il est naturel d'ailleurs qu'on
 « apprenne beaucoup de ce parfait connaisseur du caractère
 « et de l'idiome roumains, de l'infatigable collectionneur
 « des proverbes et des anecdotes populaires ». Puis, après
 avoir loué « l'abondance de ses renseignements qu'il em-
 « prunte à la langue elle-même, les nombreux matériaux
 « accumulés à la suite d'observations personnelles » (1),
 M. Shainéanu ajoute : « Infatigable investigateur de l'es-
 « prit populaire, GoleSCO s'efforce de découvrir dans le lan-
 « gage même les traits caractéristiques de la race et de
 « l'idiome roumains (2). Il sait les apprécier à leur véritable
 « valeur, dans un temps où tout semblait conjuré contre
 « leur génie... L'ouvrage du vieux boyard GoleSCO forme
 « comme un rempart à l'abri duquel la langue non encore
 « entamée du peuple a trouvé un refuge, jusqu'à ce qu'il
 « lui soit donné de renaître dans les productions impéris-
 « sables du génie national » (3).

(1) L'auteur nous apprend lui-même, à la fin de sa *Préface*, qu'il a divisé sa *Grammaire* en sept parties; l'une contient les règles grammaticales d'après lesquelles il faut décliner les noms, conjuguer les verbes, etc.; la deuxième, des observations sur ces règles; la troisième traite de la prononciation; la quatrième, de l'orthographe; la cinquième, de la syntaxe; la sixième, de la composition, et la septième, de la poésie.

(2) C'est aussi l'avis de M. A. Lambrior : « Nous nous bornerons à dire de sa *Grammaire* qu'elle procède du génie même de la langue et qu'elle n'est pas copiée sur des grammaires françaises ou italiennes, comme beaucoup de celles que l'on nous donne aujourd'hui » (*Op. cit.*, p. 66).

(3) PP. 126, 140, 141,

De son côté, M. N. Iorga, le savant historien roumain, tout en faisant des réserves sur la façon dont se présente le livre ainsi que sur sa forme démodée et « qui nous reporte « vers d'autres temps », reconnaît qu'on y trouve « beau-
« coup d'observations puisées dans la langue elle-même
« par un scrutateur expérimenté et passionné de l'idome
« national, par un écrivain qui recueillait précieusement,
« avec la manie d'un collectionneur, des mots pour son
« grand dictionnaire roumain grec, et réunissait le matériel
« philologique de ses *Proverbes et adages*, le premier essai
« tenté pour rassembler les trésors épars de l'âme des
« grandes foules : Héliade, qui imprima, en 1840, l'ouvrage
« de ce grand boyard, dont il louait dès 1828 les travaux
« littéraires, lui dédia sa *Grammaire*, et s'il n'eut rien à lui
« envier, il ne fut certainement pas sans y trouver son
« profit (1) ».

La seconde œuvre de Georges GoleSCO parue de son vivant est une carte improprement appelée *Atlas*, mais qui n'en dénote pas moins chez son auteur des connaissances géographiques et astronomiques très développées. Publiée à Vienne, en 1800, aux frais du grand ban Radou GoleSCO, gravée par Ch. Schindelmayer, sous la direction d'Antime A. Gazi, de Mélos, cette carte (2) est ornée du portrait du

(1) *Histoire de la littérature roumaine au XIX^e siècle*. Bucarest, 1907, I, 76 (en roumain).

(2) En voici le titre exact : *Atlas ou carte comprenant des tableaux géographiques complets de la sphère des terres et des eaux, droite, parallèle et oblique, la description générale en forme de parallélogramme ainsi qu'en demi-cercle de cette même sphère, avec les anciennes dénominations des localités d'après Denys Périégète, et une carte partielle de la Valachie ; on y a*

prince Alexandre Mourouzi, et agrémentée d'un titre en vers (autre que celui que nous reproduisons en note), dû à la plume d'Étienne Comita (1). M. Banesco a donné, à la fin de son volume sur Georges GoleSCO, un fac-similé de la carte de Valachie (2), dont la nomenclature, comme d'ailleurs celle de tout le planisphère, est rédigée en grec. Aux esprits sceptiques ou superficiels qui objecteraient que ce n'était là qu'un bon travail d'écolier, revu et corrigé par des maîtres complaisants, nous nous bornerons à répondre qu'ils étaient rares, en l'année 1800, les grands boyards moldo-valaques qui occupaient ainsi leurs loisirs et qui avaient déjà l'ambition de faire apprécier à l'étranger la science et le nom roumains.

Les ouvrages non imprimés du vornic Georges GoleSCO sont nombreux et attestent presque tous la persistance d'un long effort pour remettre en honneur la langue nationale et faire revivre, dans un précieux recueil de *Proverbes et d'adages*, le bon sens pratique, l'esprit d'observation, la finesse narquoise, enfin la sagesse pleine de bonhomie et de simplicité du peuple roumain.

Son *Dictionnaire de la langue roumaine*, qu'il a intitulé : *Registre (ou Code) de la langue roumaine*, forme sept volumes

joint les systèmes et les sphères planétaires ainsi que d'autres données propres à apprendre la géographie et l'astronomie. Dressé pour ceux qui aiment l'étude par Georges, fils de l'illustre grand vornic Radou GoleSCO, aux frais duquel s'est faite l'impression — 0 m. 95 X 1,22 (Bibliothèque de l'Académie roumaine). Voyez la Bibliographie roumaine ancienne de MM. I. Bianu et Nerva-Hodosch, Bucarest, Soccc., II, 420-421.

(1) Voyez ci-dessus, p. 55 et le chapitre suivant.

(2) Page 309.

manuscrits in-folio (1). Le premier volume contient une dédicace au prince Alexandre Ghica — monté sur le trône de Valachie en 1834 — et une *Préface*, dans laquelle l'auteur nous apprend qu'après avoir composé sa *Grammaire*, il a achevé un lexique qu'il a intitulé *Registre de la langue roumaine*, « du nom de ces cahiers où l'on note régulièrement les faits dont on veut se souvenir ». L'auteur ajoute qu'il a aussi entrepris de traduire ce dictionnaire en grec, pour faciliter la tâche de ceux qui voudraient faire passer les ouvrages grecs en roumain. Il rappelle les progrès rapides d'un peuple « que naguère encore l'on considérait comme mort, et qui est revenu à la vie, qui s'était perdu dans les ténèbres de l'ignorance et qui a été rendu à la lumière. Qui pourrait croire, ajoute le vornic GoleSCO, qu'en si peu de temps le pays se soit rempli d'écoles, de professeurs, et que la science s'y soit répandue, alors que peu de temps auparavant le mot *d'école* subsistait à peine, et que celui de *professeur* ne se comprenait plus? Cette rapide extension de la science, répandue à profusion, est due au zèle ardent des bons citoyens qui aiment leur patrie ». C'est à eux que GoleSCO s'adresse ; il les invite à suivre son exemple et à se donner beaucoup de mal pour essayer de faire mieux que lui « car rien déclare-t-il en terminant sa *Préface*, n'est plus instructif que l'exemple ; c'est le meilleur des maîtres et il faut obéir à ses enseignements. »

On peut voir, par ces différents extraits, que tout ce qui sort de la plume du vornic Georges GoleSCO glorifie le tra-

(1) Bibliothèque de l'Académie roumaine. Mss 844-850.

vail, et qu'il est guidé, dans toutes ses œuvres, par l'idée constante du relèvement de son pays. Certes, il ne faut pas demander à son *Dictionnaire*, pas plus qu'à sa *Grammaire*, une science philologique qui était à peine soupçonnée de son temps — mais, ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire ailleurs, « si pour se prononcer sur des ouvrages « écrits il y a près d'un siècle, on doit tenir compte et de « ce qu'il faut oublier et de ce qu'il faut se rappeler; s'il « faut examiner non ce qu'un auteur aurait pu ou aurait « dû entreprendre, mais s'il a bien exécuté ce qu'il a entre- « pris (1) », on doit reconnaître que les travaux linguistiques de Georges Golesto se distinguent par de solides qualités d'érudition et que, comme l'a fort bien remarqué M. Banesco « tous ceux qui s'occupent d'études analogues « en Roumanie pourraient y trouver aujourd'hui encore « une abondance et une richesse de matériaux des plus « profitables (2). » Aussi faut-il regretter avec M. Shaïnéanu que le *Dictionnaire* de Georges Golesto, auquel l'auteur avait consacré trente années de sa vie, n'ait pu encore voir le jour; il s'agit du *Dictionnaire roumain*, car le *Dictionnaire grec-roumain*, qui se compose de 9 volumes in-folio (3) n'est que la reproduction du premier, avec l'indication des termes grecs équivalents.

Si la *Grammaire* et le *Dictionnaire* de Georges Golesto lui assurent une place des plus honorables parmi les savants

(1) *La Tragédie selon Voltaire dans Les Comédiennes de Voltaire*, (Paris, Perrin), 1912, p. 192.

(2) *Op. cit.*, p. 95.

(3) Bibliothèque de l'Académie roumaine. Mss., 852-860.

roumains, son manuscrit des *Proverbes et adages*, le met, par ordre d'ancienneté comme par ordre de mérite, au premier rang des écrivains qui, recueillant précieusement les restes d'un passé plusieurs fois séculaire, se sont efforcés de rechercher dans les proverbes nationaux le reflet et comme l'image parlante des idées, des sentiments, du tour d'esprit de leur race.

Les quelques compilations de ce genre parues en Roumanie avant 1845 — date à laquelle il semble que Georges Golesco ait terminé son travail — et qui sont presque toutes intitulées : *Maximes philosophiques* (1), ne contenaient que des sentences philosophiques extraites en grande partie de l'Ancien et du Nouveau Testament, ou des classiques grecs et latins.

Georges Golesco fut le premier qui se rendit compte de l'intérêt que pouvait offrir, pour l'étude de la langue et des traditions de la race roumaine, un recueil de proverbes populaires, et il entreprit d'en dresser une nomenclature aussi complète que possible, dans le double but de récréer et d'instruire ses lecteurs. Ce recueil est intitulé : *Proverbes, adages, maximes, récits, réunis par M. le vornic Georges Golesco, fils du ban Radou Golesco* (2). On lit au verso de l'un des feuillets liminaires ces épigraphes :

« Recherche comme l'abeille ce que chaque chose offre
« de meilleur, et, comme elle, tu rempliras de miel toute

(1) Voyez la *Bibliographie roumaine ancienne* de MM. Bianu et Hodosh, II, 165, 166, 460, 461, 590, 591, etc., etc.

(2) Bibliothèque de l'Académie roumaine. Mss. 213. In-folio de 2 ff. et 854 pages.

« ta maison. — Pour bien juger un livre, ne le quitte pas
« avant de l'avoir lu jusqu'au bout. »

Le manuscrit est précédé d'un *Avis à ceux qui aiment l'étude*, dont voici le début : « Des paroles sans plaisanterie
« ressemblent à des mets sans sel. Les proverbes sont sou-
« vent plaisants, et en même temps instructifs ; aussi,
« convaincu de leur grande utilité, en avons-nous recueilli
« partout où nous en avons trouvé et les avons-nous
« consignés ici, à titre de passe-temps..... Je n'ai fait que
« transcrire ce que d'autres ont dit ; c'est au lecteur à faire
« son choix, à prendre ce qui lui convient, à laisser ce qui
« lui déplaît, car celui-là justement n'aura pas lieu d'être
« satisfait qui se reconnaîtra dans les travers signalés.... »

Le recueil est divisé en dix parties, dont chacune a un titre différent. Il contient des proverbes, avec leur explication, des conseils pour la direction de la vie, des maximes, des anecdotes, jusqu'à des devinettes, le tout écrit dans une langue exempte de tout alliage étranger, et scrupuleusement respectueuse de la forme et de l'expression recueillies par l'auteur dans les vieux textes, ou de la bouche des gens du peuple et des paysans chez lesquels aucun élément d'origine suspecte n'était venu altérer la pureté de l'idiome national. C'est là, d'après M. Lambrior, le grand mérite de cette œuvre de Georges GoleSCO.

« En l'écrivant — dit-il — l'auteur a poursuivi un double but : il a voulu récréer et instruire ses lecteurs par
« des proverbes plaisants et sérieux, et à cet effet, il en a
« réuni de tous les côtés, sans y rien changer et les a rap-
« portés tels qu'il les avait entendus, chacun pouvant y
« faire un choix à sa convenance. De nos jours, peu de

« recueils de littérature populaire ont un caractère d'absolue
 « authenticité. Car ou bien il s'y glisse des mots nouveaux,
 « estropiés à dessein pour qu'ils paraissent anciens, ou
 « bien les idées qui s'agitent autour de nous, en politique
 « comme en littérature, pénètrent à la dérobée dans les
 « récits, dans les chants, dans les contes populaires. C'est
 « pourquoi, si nous voulons posséder des données histo-
 « riques, linguistiques et littéraires, précises et exactes,
 « sur notre race, nous devons d'abord réunir les chants,
 « les récits, les proverbes, les contes, tels qu'on les trouve
 « chez le peuple, avec leurs variantes infinies. Et c'est
 « lorsqu'on aura ainsi recueilli la littérature populaire de
 « toutes les parties de la Dacie qu'on arrivera à résoudre des
 « questions comme celles-ci : quelles ont été les idées et les
 « croyances qui ont présidé dans la nuit des temps, à la
 « formation de la race roumaine, et quels sont, en littéra-
 « ture, l'esprit et les tendances de notre peuple? Lorsqu'on
 « commença à s'occuper de ces recherches, lorsqu'on étu-
 « diera notre littérature et notre langue pour elles-mêmes,
 « et non pas pour essayer de prouver certaines idées précon-
 « çues, le recueil du vornic Georges GoleSCO offrira aux
 « Roumains la ressource d'une collection toute prête, à
 « laquelle il restera peu de chose à ajouter pour en faire une
 « œuvre définitive, car étant exempte de toute influence
 « pernicieuse pour la littérature populaire, elle aura toute la
 « valeur d'un travail fondamental » (1).

Il est donc regrettable à tous les points de vue — et ces regrets ont été exprimés avant nous par M. Shai-

(1) Pp. 67-68.

néanu (1), — qu'on n'ait pas songé encore à publier cet important manuscrit. En 1883, un Roumain, M. V. Stroesco avait offert à l'Académie roumaine de l'éditer à ses frais, en proposant toutefois de le réduire de moitié. On chargea un littérateur, qui avait écrit lui-même des contes populaires fort appréciés, M. Ispiresco, de procéder à un travail de revision; l'Académie lui alloua à cet effet une somme de deux mille francs; mais la chose resta à l'état de projet, et l'édition attendue n'a jamais vu le jour (2) Quelques années plus tard, M. J. A. Zanné a reproduit dans son grand ouvrage sur les *Proverbes des Roumains* une partie assez considérable du manuscrit conservé à l'Académie de Bucarest. (3) Nous donnons ci-dessous la traduction de quelques proverbes de la collection du grand vornic Golesco; nos lecteurs pourront ainsi se faire une idée de cette partie, encore peu connue en France, de la littérature folkloriste roumaine, et mieux apprécier le service que Golesco a rendu à son pays. Nous empruntons nos citations à l'étude de M. A. Lambrior, dont il a été parlé plus haut, et nous en faisons suivre la traduction du sens que le vornic Golesco a donné lui-même dans son manuscrit à chaque proverbe:

(1) *Histoire de la philologie roumaine* (en roumain) page 363.

(2) *Annales de l'Académie roumaine*, série II, t. VI, pages 6 et 122.

(3) *Les Proverbes des Roumains de Roumanie, de Bessarabie, de Bukowine, etc., etc.*, Bucarest, Socec, 1895 et années suivantes gr. in-8° (t. VIII). — Le tome 1^{er} est orné d'un beau portrait du grand vornic Georges Golesco.

I Tu as trouvé un village sans chiens, et tu marches les poings sur la hanche (Se dit de ceux qui, ne rencontrant pas d'obstacles devant eux, font leurs embarras).

II Tu as donné de la cendre pour de la cendre (Tu n'as rien donné et tu n'as rien pris).

III L'abeille a dans la bouche le miel le plus doux, et dans la queue le dard le plus empoisonné (Montre le défaut des hypocrites)

IV L'eau coule, les pierres restent. (Les étrangers fuient au moment du péril, ceux qui sont nés sur le sol de la patrie demeurent).

V Rien ne trompe comme l'eau qui dort (Se dit des humbles et des silencieux).

VI Il lui a pris l'eau de son moulin (Il lui a coupé l'herbe sous le pied).

VII Le potier place l'anse où il veut (Quand on est le maître, on fait tout à sa fantaisie).

VIII Chaque village a ses coutumes (Chacun vit avec sa chance).

IX L'ombre ne meurt jamais (Les conséquences de nos actions subsistent toujours).

X L'un aime le prêtre, l'autre la femme du prêtre, un troisième s'accommode de la fille du prêtre (Montre la diversité des goûts).

XI Là où manque le paon, le corbeau semble le plus

beau des oiseaux (Où manquent les hommes de mérite, les sots sont en bonne place).

XII Le jour où il faut se mettre au travail, on est atteint de maladie (Se dit des fainéants et des paresseux).

XIII La terre seule ferme la bouche de l'homme (L'homme ne cesse de médire qu'après sa mort).

XIV Avec un mensonge de boyard, on va jusqu'en Hongrie (Démontre la toute puissance des boyards, à qui tout était permis)

XV Quand l'arbre est à terre, qui ne s'assied sur son tronc, qui ne coupe ses branches? (Se dit des grands, lorsqu'ils tombent en disgrâce et qu'ils deviennent la risée des petits).

XVI Comment vont tes petits, corbeau? Ils deviennent de plus en plus noirs, à mesure qu'ils grandissent. (Montre la méchanceté naturelle et toujours grandissante de quelques hommes).

XVII Le lys jeté dans la boue se dessèche rapidement (Se dit des honnêtes gens mêlés à la racaille).

XVIII Le paon a de belles plumes, mais de vilains pieds (Se dit des gens qui ont une belle apparence, mais qui ont aussi des tares.)

XIX Par derrière, on dirait un bon prêtre; vu de face, c'est un âne (Se dit de ceux dont l'apparence est trompeuse).

XX Quand le ruisseau se jette dans une grande rivière,

il perd son nom (Les petits sont mangés par les grands).

XXI Sous la feuille la plus commune on trouve de bons fruits (On trouve d'honnêtes gens même parmi les plus humbles).

XXII Toutes les eaux se jettent dans la mer, sans jamais la combler (Se dit des gens insatiables).

XXIII Heureux celui qui a une grande taille, car il peut donner des baisers par dessus la haie (Se dit des grands qui voient s'accomplir facilement tous leurs désirs).

XXIV C'est dans les ronces qu'on trouve les plus belles primevères (Les plus belles choses sont mêlées aux plus communes).

XXV L'année n'apporte pas ce qu'apporte une heure (Montre les caprices du temps).

XXVI Le village le sait, et le mari l'ignore (Les étrangers en savent plus long sur une femme que son mari).

XXVII Celui qui a plusieurs filles introduit dans sa famille beaucoup d'ânes (S'il prend pour gendres les premiers venus).

XXVIII Lorsqu'on a demandé au corbeau quel était le plus bel oiseau, il a montré ses petits (Chacun prône les siens)

XXIX Les dents de sagesse poussent à la femme après sa mort (C'est alors seulement qu'elle devient raisonnable).

XXX Le sac de l'avare n'a pas d'ouverture et celui du prodigue n'a pas de fond (L'un tient toujours sa bourse

fermée, et ne peut rien en retirer ; l'autre a le fond de sa bourse grand ouvert et ne sait où garder son argent).

XXXI Tant que tu ne t'attelles pas avec quelqu'un à la charrue, tu ignores ses défauts (Tant que nous ne travaillons pas avec quelqu'un, nous ignorons ses défauts).

XXXII Si tu tiens ton chat par la queue, fais le tourner de façon à ce qu'il ne t'égratigne pas (Quand tu tiens ton ennemi, ne perds de vue aucun de ses mouvements).

XXXIII Veux-tu faire entrer tout le monde dans la danse ? charge une femme de la conduire (Pour montrer que les femmes peuvent faire faire n'importe quoi à n'importe qui, et qu'il faut avoir recours à elles dans les circonstances difficiles).

XXXIV Pour parler aux chiens. Il faut aboyer avec eux (On doit parler selon les gens auxquels on s'adresse).

XXXV Quand tu parles et qu'on ne t'écoute pas, figure-toi que tu es dans un moulin (où l'on ne peut pas écouter, à cause du bruit des roues).

XXXVI Signe la paix avec le manche de ton couteau, et défends-la avec la pointe (Garde une paix armée).

XXXVII-Le paon doit se taire, s'il veut plaire (Celui qui ne sait point parler doit garder le silence).

XXXVIII Ne dis pas d'un jour qu'il est beau, avant que le soir soit venu (Ne dis pas d'un homme qu'il est heureux, avant de voir comment il finit).

XXXIX Une pluie violente ne doit pas faire peur. (S'ap-

plique aux gens emportés, dont la colère passe comme une averse).

XL Si ta maison est vide, plantes-y des ronces (Plutôt que de la louer au premier venu).

Ces traductions ne peuvent malheureusement pas donner une idée de ce qui fait le principal mérite du recueil de Georges GoleSCO : la langue, parfois archaïque, mais essentiellement, purement roumaine des dictons populaires qu'il a recueillis. D'autres sont venus après lui, qui ont publié de fort estimables collections de proverbes : il nous suffira de citer Anton Pan; Ispiresco, G. Dém. Théodoresco, Zanné ; on a fait certainement de plus amples moissons que la sienne, on n'en a point fait d'aussi intéressantes ni d'aussi profitables au point de vue de la langue roumaine. Aussi tous ses continuateurs lui ont-ils rendu loyalement justice et se sont-ils inclinés avec respect devant l'importance de son œuvre et l'autorité de son nom.

Il nous reste à passer en revue la série des autres manuscrits de Georges GoleSCO : un cahier de mélanges de morale et de philosophie, écrits en grec et en roumain, et qu'il avait réunis sous le titre de : *Manuel de quelques réflexions que m'a suggérées mon esprit* ; — des traductions en grec et en roumain ; enfin quelques comédies, du genre satirique, où, sous couleur de faire le récit d'événements contemporains, il attaque, avec une liberté de langage tout aristophanesque, ceux des boyards de son temps dont il ne partageait pas les idées politiques, ou qui s'étaient inféodés à un autre parti que le sien. Son petit *Manuel* de morale dénote

une connaissance approfondie des écrivains de l'antiquité grecque, qui paraissent avoir été dans sa jeunesse une de ses lectures de prédilection, mais on y retrouve aussi quelques idées empruntées aux philosophes français du XVIII^e siècle, à Rousseau, à Montesquieu, à Voltaire, dont les œuvres avaient commencé à se répandre en Moldo-Valachie à l'époque de la Révolution française (1). Et c'est ce mélange d'inspirations antiques et de réminiscences modernes qui donne un intérêt tout particulier aux quatre Dialogues et récits dont se compose le cahier manuscrit de Georges Golesco, que M. Banesco a publié pour la première fois dans le volume qu'il lui a consacré (2). Il y a là, sur la conscience, que l'auteur propose de substituer à la crainte et à l'espérance pour nous servir de règle dans la conduite de notre vie morale ; — sur la notion du bien et du mal ; — sur les devoirs des princes envers ceux qui ont été les conseillers de leurs prédécesseurs ainsi que sur l'obligation qu'ils ont eux-mêmes de se marier et de fonder une famille ; enfin sur le sentiment de la pudeur, variable selon les latitudes et selon les temps (3), des pages pleines de bon sens, d'une logique serrée, d'une observation pénétrante et personnelle, qui méritaient d'échapper à l'oubli et que M. Banesco a bien fait de mettre au jour. Malheureusement, ces opuscules du grand vornic Golesco parais-

(1) Voyez notre *Bibliographie franco-roumaine du XIX^e siècle*, 2^e édition, Paris, Leroux, 1907, p. XIII.

(2) PP. 220-263.

(3) Cf. Voltaire : « Quand tout le monde est nu, personne n'a honte de l'être » (*La Bible enfin expliquée etc.*, t. XXX de l'édition Moland, p. 9).

sent avoir été écrits d'abord en grec — qui était la langue savante du temps — puis traduits par l'auteur en roumain ; de là, dans la traduction, quelques hellénismes et un style parfois plus embarrassé que celui qu'on rencontre ordinairement sous la plume de Georges Golesco. Il s'était essayé, dès sa jeunesse, à écrire en grec, et l'on conserve, parmi ses manuscrits, quelques exercices du genre épistolaire, rédigés dans cette langue, et qui avaient été revus par l'un de ses maîtres, Lambrou Photiadès, de Janina.

C'est également en grec qu'il a traduit *Paul et Virginie*, et, de Montesquieu, *le Temple de Gnide*, *Céphise et l'Amour*, *Arsace et Isménie*, enfin les *Lettres Persanes*. Quant à ses traductions en roumain, elles se bornent à une partie du 1^{er} chant de l'*Illiade* (en vers), et à l'*Amulette d'or*, un ouvrage grec moderne, dont un professeur roumain, ancien élève de Lazar, Gr. Pleshoïanu, devait donner en 1833 une traduction roumaine plus complète que celle de Georges Golesco.

Nous n'insisterons pas longtemps sur les comédies politiques du grand vornic, auxquelles M. Banesco a cru devoir accorder une place trop importante dans la publication qu'il a entreprise de quelques-uns de ses manuscrits, et qui pourraient, si on les prenait trop au sérieux, nuire au prestige et à la sérénité de cette belle figure de travailleur et de savant. C'est d'ailleurs la partie la plus faible de ses œuvres, et la moins digne de passer à la postérité. Elle n'offre même pas l'intérêt historique que voudrait y trouver M. Banesco ; car l'impartialité est le premier devoir de l'historien, et Georges Golesco, dans ses comédies écrit trop souvent l'histoire en homme de parti :

Dans une série de pamphlets dialogués, il a voulu présenter un tableau de l'état de la Valachie sous les Phanariotes et sous les princes indigènes ; mettre en scène, sans le moindre ménagement, l'un des plus grands boyards de son temps, dont il était l'adversaire politique, enfin retracer les divers incidents de l'affaire civile qu'il avait eu à juger, comme membre du Haut Divan, et qui lui avait valu, en 1844, une mise à la retraite passagère.

Aucune de ces œuvres ne méritait d'être retirée des cartons poudreux où elles dormaient ensevelies ; elles n'étaient d'ailleurs pas destinées au théâtre, qui n'existait même pas en Valachie à l'époque où elles furent composées ; ce sont des satires écrites à l'emporte-pièce et dans lesquelles le noble boyard répandait, pour un cercle d'amis auxquels il en donnait lecture, son indignation contre les mœurs et les hommes politiques du temps. Certes, ces mœurs étaient détestables ; les exactions du prince Caradja — auxquelles fait allusion la première en date des comédies de Georges Golesco — ont défrayé les chroniques de tous les historiens étrangers et nationaux (1) ; d'autre part, la nomination de princes indigènes, en 1822, n'avait fait qu'accroître les rivalités qui divisèrent de tout temps les boyards roumains, et dont les rapports du consul de Prusse, M. de Kreuchely, nous offrent à mainte reprise, à partir de 1823, le saisissant tableau (2) ; mais il n'en est pas moins vrai que Georges Golesco, qui en réalité ne fit jamais ce que l'on appelle

(1) Voyez le *Voyage dans la Valachie et la Moldavie*, de Wilkinson, Paris, Boucher, 1831, p. 110.

(2) Voyez le tome X des *Documents Hurmuzaki*, p. 211 (il y est question du vornic Georges Golesco), p. 229, et *passim*.

aujourd'hui « de la politique militante », et qui évita de tomber dans les exagérations des partis extrêmes, qu'il s'agit de déclarer ouvertement la guerre au prince régnant, ou de devenir, avec une servilité qui n'était pas dans sa nature, l'instrument de l'étranger, aurait pu battre en brèche les institutions de son temps, sans s'attaquer directement aux personnes. C'est pourquoi nous contestons à cette partie de son œuvre la valeur historique qu'y attache M. Banesco. On ne juge pas Euripide et Cléon d'après les portraits qu'en a tracés Aristophane, et l'on n'a jamais eu l'idée d'aller chercher dans l'*Envieux* ou dans l'*Écossaise* de Voltaire, des armes contre Desfontaines et Fréron. D'ailleurs, comme l'a fort bien remarqué un de nos plus savants maîtres, « il faut que la comédie politique reste comédie, « c'est-à-dire crée une action et des caractères, adapte les « faits réels à des situations comiques, et transforme, selon « les lois de la comédie, les personnages vivants qu'elle met « en scène » (1). Les comédies politiques de Georges GoleSCO ne répondent à aucune de ces conditions de la véritable comédie aristophanesque. Le mieux est de n'y attacher qu'une importance très relative, et de réserver toute notre estime, toute notre admiration pour ces autres œuvres si utiles et si fécondes qui s'appellent la *Grammaire*, le *Dictionnaire roumain*, le *Recueil de proverbes*, autant de travaux d'une érudition solide et d'une incontestable valeur, dont s'honore à juste titre la science philologique roumaine.

(1) Ad. Haztfeld, *Introduction aux Nouveaux extraits d'Aristophane* (Paris, Delagrave, 1870, in-18, p. X).

CHAPITRE IV

LE GRAND LOGOTHÈTE CONSTANTIN GOLESCO

§ I. — *La Vie.*

Plus jeune de quelques années que son frère Georges (on lit au revers de son portrait, conservé à Golesti, qu'il naquit le 7/19 février 1777), Constantin Golesco a été l'un des Roumains de sa génération qui ont le plus contribué à répandre dans sa patrie le goût des idées et de la civilisation européennes.

Doué d'un grand esprit d'observation, plus épris que son frère aîné des choses extérieures, avec des allures plus indépendantes et des goûts moins casaniers, Constantin Golesco que M. Pompiliu Éliade appelle *le premier Roumain moderne* (1), voyagea beaucoup, compara l'état prospère des pays étrangers avec le spectacle affligeant qu'offrait alors la Valachie, et conçut de bonne heure la noble ambition de la régénérer. Son idée fixe, celle qui le poursuit partout où le mène son désir de voir et de s'instruire, celle qui perce à chaque instant dans ses paroles, dans ses écrits, dans ses actions, c'est de tirer son pays de l'état arriéré dans lequel l'avaient si longtemps maintenu la barbarie de ses oppresseurs, l'égoïsme et la cupidité de ses princes.

(1) *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, p. 171.

étrangers, et, il faut bien le dire aussi, la coupable indifférence des Roumains, et il n'a rien épargné, pendant une existence aussi courte que bien remplie, pour atteindre ce but suprême de ses efforts patriotiques.

Il reçut la même éducation que ses frères, fréquenta les mêmes écoles (1), profita de l'enseignement des mêmes maîtres grecs, les Lambrou Photiadès, les Vardala, les Comita, dont les leçons étaient fort recherchées à la fin du XVIII^e siècle en Valachie, enfin, il remplit, comme tous les fils des grands boyards, les diverses fonctions publiques dont il fallait suivre la filière pour arriver aux premières charges de l'État. On lit, dans l'article consacré par M. A. Lambrior au *Recueil de proverbes* de Georges Golesco que Constantin Golesco « fut l'un des boyards « qui allèrent demander à Napoléon I^{er} sa protection en « faveur des principautés » (2). Présentée sous cette forme, l'assertion de M. Lambrior n'est pas tout à fait exacte. Les historiens roumains ne sont guère plus précis, soit qu'ils passent complètement sous silence cette démarche des Roumains auprès du gouvernement français, soit qu'ils la placent dans un autre temps que celui où elle eut réellement lieu. Nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'en 1801 ou vers le commencement de 1802, Constantin Golesco, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, fut envoyé en France pour tâcher de pénétrer les intentions

(1) M. Jorga, dans son *Histoire de la littérature roumaine au XVIII^e siècle*, nous apprend qu'il suivit aussi les cours de l'école de *Domnitza Balasha*, à Bucarest.

(2) *Loc. cit.*, p. 66. — Cf. *les Proverbes des Roumains*, p. J. A. Zanné, Bucarest, 1895, I. XXI.

du premier Consul à l'égard des principautés et aussi pour retrouver la trace d'un autre boyard valaque, le logothète Nicolas DouDESCO, précédemment chargé d'une mission analogue à Paris, et dont on n'avait plus reçu depuis longtemps des nouvelles à Bucarest. Il n'est pas inutile de rappeler dans quelles circonstances les Roumains furent amenés à invoquer ainsi l'appui du premier Consul, dont l'expédition d'Égypte venait de rendre le nom populaire dans tout l'Orient.

De fréquents changements de règne, dus à l'avidité de la Porte, à ses incessants besoins d'argent, et aussi à son désir de contenter la Russie, qui voulait avoir sur le trône de chaque principauté un homme à sa dévotion; les ravages exercés depuis plusieurs années sur les bords du Danube par les bandes de Passavan-Oglou, le pacha de Widdin, révolté contre l'autorité du sultan, et qui, après avoir envahi la petite Valachie, semant partout la terreur, détruisant les villes, désolant les campagnes, forçait les hospodars à pressurer le peuple pour avoir de quoi entretenir ses troupes indisciplinées; la peste, ce fléau alors inséparable de toute guerre en Orient; enfin la panique naturelle chez des gens sans défense, et qui n'espéraient du secours de nulle part, tous ces malheurs tant de fois essuyés, sans cesse renaissants, avaient affolé les plus sages et découragé les plus résolus d'entre les Roumains. Fidèles à leur vieille habitude de chercher à l'étranger un refuge contre les périls du dehors et les vexations du dedans, les boyards (suivis cette fois d'une grande partie de la population des villes voisines du Danube) s'étaient enfuis en Transylvanie, d'où nous les voyons, vers le

milieu de 1802, s'adresser tantôt à l'Autriche et tantôt à la Russie pour implorer leur protection et les apitoyer sur la triste situation de leur pays (1). C'était le moment où le tribun Félix Beaujour, devant le célèbre mémoire que Talleyrand devait écrire en 1805 sur la question d'Orient, conseillait au premier Consul de donner aux Autrichiens toute la vallée du Danube, qu'il n'était point « de l'intérêt de la France de conserver à la Turquie » (2). — Mais — et nous la laissons ici la parole à un diplomate roumain des plus distingués, auquel les événements contemporains ont fait une flatteuse notoriété, M. le prince D. J. Ghika, actuellement ministre de Roumanie en France — « tandis qu'à Paris « l'annexion du pays roumain à l'Autriche était considérée « comme le meilleur parti à suivre dans les principautés, « les boyards s'étaient emparés de la seconde idée, celle « de l'affranchissement de leur pays, et prenaient résolument la tête du mouvement politique. Nous avons vu « comment les nobles se tournaient surtout vers les Russes, « et espéraient dans leur intervention ; mais il s'était produit très vite une scission parmi les boyards et la formation « de deux partis : un parti russe, et un parti qui n'avait « pas de titre, mais que l'on peut appeler *parti national*, « parce qu'il veut assurer l'affranchissement des principautés de la domination phanariote d'abord, et, secrètement « aussi, de la domination turque..... Ce parti chercha en

(1) Voyez les *Documents Hurzumaki*, Supplément, I, iv, 293-297. — Parmi les signataires d'une supplique adressée par les boyards émigrés valaques au consul de Russie à Cronstadt figure le grand ban Radou Golesco (p. 297).

(2) *Documents Hurmuzaki*, Supplément, I, II, 249-251, 10 juin 1802.

« Europe la puissance assez désintéressée pour garantir
 « l'existence nationale : la France seule, par son éloigne-
 « ment même, offrait les garanties désirables...

« Après une grande réunion dans le palais du grand
 « ban Démètre Ghika, les boyards avaient décidé par
 « acclamation qu'un des leurs serait envoyé à Paris pour
 « agiter l'opinion et créer un courant favorable à leur
 « cause : un noble, Nicolas Doudesco, avait été désigné,
 « et, réalisant toute sa fortune, était parti pour la France...

« Pendant de longs mois, Doudesco ne donna plus
 « signe de vie, et les boyards qui regardaient anxieuse-
 « ment du côté de la France ne voyaient rien venir.....

« Une nouvelle tentative fut cependant faite : un jeune
 « homme, nommé Golesco, fut envoyé à son tour pour
 « tâcher de retrouver Doudesco et de savoir les intentions
 « du gouvernement français. Il était porteur d'une adresse
 « collective au premier Consul, dans laquelle les boyards
 « demandaient avec instance l'appui de la France pour cons-
 « tituer leur pays en république (1). Cette fois le succès
 « couronna l'entreprise, et les lettres de Golesco vinrent
 « relever l'espoir des boyards : Doudesco, une fois arrivé
 « à Paris, avait cherché à attirer l'attention par son luxe
 « et son train, voire par des extravagances ; il dépensait sa
 « fortune en donnant des fêtes et des bals aux personnes
 « les plus marquantes et les plus influentes de l'entourage
 « du premier Consul ; il cherchait à gagner la bienveillante
 « amitié des femmes célèbres, Madame de Staël, avant la
 « brouille avec Bonaparte, Madame Récamier, ne man-

(1) Cf. *La Romanie*, par J. A. Vaillant. Paris, Arthur Bertrand, 1845, II, 274.

« qu'aient jamais de trouver à la table de Doudesco quelque
 « bijou rare délicatement caché sous leur couvert ; à côté
 « des sourires, il sut récolter des promesses positives ; le
 « général Poniatowski s'engagea à faire son possible pour
 « amener Bonaparte à passer par les Principautés si, comme
 « tout le faisait prévoir, la France allait porter la guerre en
 « Russie ; en attendant qu'un prince indigène pût être
 « nommé dans les Principautés, Poniatowski avait informé
 « les envoyés roumains que Bonaparte avait donné des
 « instructions à son ambassadeur à Constantinople pour
 « qu'Alexandre Soutzo, prince de Moldavie, fût nommé
 « également à Bucarest... A peine ces nouvelles étaient
 « parvenues à Bucarest qu'à la date du 29 juin 1802 et sur
 « les instances de l'ambassadeur de France, le prince
 « Soutzo était nommé en Valachie.... » (1).

Cette politique ne pouvait convenir à la Russie, et sa brusque intervention ne tarda pas à ruiner toutes les espérances que les Roumains avaient fondées sur l'appui de la France : à peine le prince Soutzo était-il monté sur le trône de Valachie que la Russie le faisait remplacer par Coustantin Ypsilanti, qui lui était tout dévoué. Bonaparte avait d'ailleurs signé la paix avec la Turquie, et la Russie obtenait de la Porte que les hospodars de Moldavie et de Valachie, nommés désormais pour sept ans, ne seraient plus déposés sans l'assentiment préalable de l'envoyé russe à Constantinople (2) ; c'était la mise en tutelle des

(1) *La France et les Principautés danubiennes de 1789 à 1811*, Paris, Chevalier-Maresq et Cie, 1896, in-8°, pp. 28-31.

(2) Voyez dans les *Documents Hurmuzaki* le texte du traité signé entre la Porte et la Russie au sujet des Principautés (*Supplément I, II, 257*).

Principautés sous la protection toute puissante de la Russie, qui devait avoir désormais la haute main dans leur gouvernement.

L'échec de la mission roumaine à Paris ramena Constantin Golesco vraisemblablement à Cronstadt, où se trouvaient encore les boyards émigrés qui ne se décidèrent que difficilement, sur les instances réitérées de la Russie, à regagner leurs foyers. Quant à Doudesco, il continua le cours de ses folles prodigalités, et le comte de Lagarde, qui l'eut pour compagnon de route, dans un voyage de Bucarest à Pesth — en 1813 — nous le montre « vivant encore « sur son crédit, et voyageant comme un satrape escorté de « douze Arnauts à cheval, avec autant de pompe que s'il « allait prendre possession de la Transylvanie... » (1).

Ce premier contact de Constantin Golesco avec l'Occident ne semble pas avoir produit une très vive impression sur son esprit, pourtant si observateur et si avide de nouveauté; il n'y fait aucune allusion dans la relation du voyage qu'il entreprit, de 1824 à 1826, pour aller confier à des maîtres allemands et suisses l'éducation de ses fils — et, chose non moins curieuse, aucun de ses récents biographes, ni M. Pompiliu Éliade, ni M. Iorga, ni M. Nerva Hodosh ne parlent de la négociation qu'il avait été chargé de poursuivre à Paris, et dont la réalité

(1) *Voyage de Moscou à Vienne, par Kiew, Odessa, Bucarest et Her-
manstadt, Paris, Trenttel et Wurtz, 1824, in-8° pp. 349-350.* —
Lagarde raconte encore que le boyard Doudesco invité, en 1812, à un
dîner offert par le prince Kohary, gouverneur de Pesth, était revêtu
« d'une robe du Thibet brochée d'or et avait sur la tête et en ceinture
« deux des plus riches châles de l'Orient », qu'il offrit à ses voisins de
table (pp. 432-433).

ne saurait être mise en doute. Golesco n'avait d'ailleurs pas tenu rigueur à la Russie de son opposition aux plans qu'il était allé soumettre, au nom d'un certain nombre de boyards roumains, à l'approbation du premier Consul; il ne haïssait pas les Russes dont il rechercha toujours l'amitié, et ses sentiments de bon roumain se concilièrent aisément avec la sympathie qu'il semble avoir professée de tout temps pour une puissance dont, avec les idées d'alors, il jugeait la protection indispensable aux progrès et à l'émancipation future de son pays (1).

La vie publique de Constantin Golesco ayant moins d'importance que son œuvre, nous ne le suivrons pas, comme nous avons fait pour son frère, dans les diverses charges qu'il remplit en Valachie jusqu'à son élévation au rang de grand-logothète de la Principauté; ce n'est pas en effet comme fonctionnaire, comme haut dignitaire de l'État, mais comme patriote, comme philanthrope, comme inspirateur de tout un système de réformes destinées à régénérer son pays qu'il s'est imposé à l'attention des historiens, et qu'il mérite surtout de fixer la nôtre. Il a aussi un autre titre à la reconnaissance des Roumains; il est le père des quatre frères Golesco, ces grands citoyens, ces patriotes éprouvés, dont les vertus civiques furent toujours à la hauteur des importants événements politiques auxquels ils se trouvèrent mêlés.

(1) En 1826, Constantin Golesco fut du nombre des boyards qui adressèrent de Cronstadt une lettre de condoléances au comte de Nesselrode, à l'occasion de la mort de l'empereur Alexandre. Voyez la réponse du comte de Nesselrode, datée du 29 juillet 1826, dans les *Documents Hurmuzaki*, X, 559.

Leur mère, Zoé Golesco, née Farfara, issue d'une famille grecque établie en Roumanie, et que Constantin Golesco avait épousée pour sa beauté et la distinction de son esprit, a laissé également, dans l'histoire roumaine, le souvenir d'une femme d'élite, d'une Cornélie moderne, qui sut élever virilement ses enfants, leur enseigna l'amour de leur pays jusqu'à l'abnégation et au sacrifice, les assista dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, partagea leur exil, et eut la douleur de survivre à trois de ses fils, morts dans un âge avancé, et dont aucun n'avait voulu se marier pour ne pas avoir à se séparer de cette mère incomparable à laquelle ils tenaient à payer, par une affection sans partage, la dette de reconnaissance qu'ils avaient contractée envers elle.

C'est vers l'époque de son mariage que Constantin Golesco acheta, dans la principale rue de Bucarest, la maison qui, reconstruite d'abord par lui-même, puis agrandie et transformée par ses propriétaires successifs, était destinée à devenir le palais royal actuel.

Elle avait appartenu jadis à un boyard nommé Colfesco, dont les historiens ont conservé le nom à cause d'une aventure tragique à laquelle il se trouva mêlé. Le métropolitain Anthim ayant pris part, en 1716, au soulèvement des boyards contre le prince Nicolas Maurocordato (1), avait été relégué pour le reste de ses jours au monastère du mont Sinaï, où il avait repris, sous son ancien nom d'André, l'habit monacal. Mais peu de temps après, Maurocordato, décidé à se débarrasser de lui, le remettait entre

(1) Voyez ci-dessus, page 20.

les mains de Colfesco, avec ordre de le conduire sur les bords du Danube et de le faire disparaître dans les eaux du fleuve. La légende raconte que Colfesco, maudit par l'ancien prélat, perdit ses enfants, sa fortune et mourut bientôt accablé de remords (1). Ses héritiers, dit M. G. I. Ionnesco-Gion, vendirent sa maison au baron Sakélarié (2), l'un des grands banquiers bucarestois de la fin du XVIII^e siècle, et celui-ci la céda à son tour à Constantin Golesco, qui en fit une des plus belles demeures de la capitale, avec des pièces et un salon de dimensions si vastes (ce salon est aujourd'hui la bibliothèque de S. M. le roi Ferdinand I^{er}) que le ban Radou Golesco, en y entrant pour la première fois, dit à son fils: « Superbe salon, mon cher enfant! mais avec quoi vas-tu l'éclairer? »

C'est à tort que M. Berindei, dans son article cité ci-dessous, sur *Bucarest*, affirme que C. Golesco et ses enfants ne purent jamais habiter cette maison. Le grand logothète l'occupa jusqu'à sa mort survenue en 1830. Il possédait aussi, aux portes de Bucarest, une maison de plaisance appelée le *Belvédère* (3), qui est demeurée, jusque dans ces dernières années, la propriété de ses arrière-

(1) Voyez dans la *Revista romana* (Bucarest, 1861, t. I. p. 613) un article sur *Bucarest*, par D. Berindei.

(2) *Histoire de Bucarest*, p. 419. — D'après M. Berindei (*loc. cit.*), le baron Sakélarié fut le successeur, et non par le prédécesseur, de C. Golesco, comme propriétaire de l'ancienne maison Colfesco.

(3) Les troupes de Toudor Vladimiresco, commandées par un de ses lieutenants, nommé Siméon, y campèrent en 1821, et c'est aussi au Belvédère que furent enfermés le métropolitain Dionisié Loupou et les boyards valaques arrêtés en même temps que lui (voyez les *Documents Hurmuzaki*, X, 36 et 603).

petits enfants, et, à la mort de son père, il reçut de lui, par testament, la terre et la maison de Golesti, où la famille passait la belle saison et une grande partie de l'automne jusqu'après les vendanges, les vignes plantées sur les collines avoisinant Golesti ayant toujours fourni d'abondantes récoltes, et produisant aujourd'hui encore un vin fort estimé.

Ceux des hommes de ma génération à qui il a été donné de voir la vénérable aïeule Zoé Golesco et ses quatre fils, entourés des enfants et des petits enfants de la sœur des frères Golesco, Anna Racovitza, réunis dans cette maison patriarcale de Golesti, et y menant la vie simple et heureuse d'une famille dont les membres étaient unis par les liens d'une vive et touchante affection, ont pu se faire une idée du genre de vie qu'on y menait du temps de Constantin Golesco, ainsi que de la façon très large dont s'y exerçait l'hospitalité.

Mais ce ne sont pas seulement ses devoirs de propriétaire et de châtelain qui retenaient le grand logothète à Golesti pendant une partie de l'année ; il avait fondé dans le village une école de garçons, dont l'idée première était due à son père, le grand ban Radou Golesco, et à la prospérité de laquelle il s'intéressait beaucoup ; des professeurs roumains, choisis parmi les plus capables, y donnaient l'enseignement aux enfants des paysans ainsi qu'à ceux de quelques petits propriétaires et fermiers des environs ; Constantin Golesco écrivit lui-même, à l'usage de leurs jeunes auditeurs, plusieurs manuels scolaires, et c'est ainsi que devait se former, autour de la maison de campagne des boyards de Golesti, comme un foyer de culture intellec-

tuelle dont ceux-ci avaient à cœur d'entretenir soigneusement la flamme. Bien que l'école ait disparu depuis longtemps (celle qui fonctionne aujourd'hui est une simple école primaire), l'amour de tout ce qui touche à l'enseignement public est demeuré de tradition à Golesti.

Malheureusement, à cette époque troublée de l'histoire de la Valachie, on jouissait rarement de la quiétude du présent, à cause de la perpétuelle insécurité du lendemain ; la fragilité du trône, les occupations par les armées étrangères, des soulèvements intérieurs, les dissensions entre les boyards, tout contribuait à entretenir chez les Roumains un état constant de troubles et de soucis qui ne leur permettrait de goûter en paix ni le charme reposant de la campagne, ni les bienfaits de l'étude, ni les joies du foyer domestique. Constantin Golesco raconte dans ses *Souvenirs de voyage* qu'en l'espace de vingt-quatre ans il fut obligé de quitter quatre fois sa maison et d'abandonner ses biens pour se réfugier à l'étranger, « et, ajoute-t-il avec « tristesse, au retour, nous retrouvions tout complètement « bouleversé (1) ». Ce sont ces fréquents voyages qui en le mettant en relation avec l'élite de la société des pays voisins, et en lui révélant la civilisation européenne, lui donnèrent l'idée d'en faire bénéficier ses fils, qu'il alla lui-même placer en pension à Munich et à Genève.

Les événements de 1821 avaient jeté une grande perturbation en Valachie, et l'insurrection d'Ypsilanti, aggravée par le soulèvement de Toudor Vladimiresco, força les boyards de reprendre encore une fois la route de l'exil.

(1) Edition Nerva Hodosh, p. 135.

Nous avons vu Constantin Golesco accompagner jusqu'à Cronstadt la famille du défunt prince Alexandre Soutzo (1); c'est seulement après avoir rempli loyalement ce devoir qu'il songe à faire passer la frontière aux siens, pour les soustraire aux dangers dont ils étaient menacés même dans les montagnes de Câmpulung, où ils avaient cherché un refuge. Le quartier général de Toudor Vladimiresco avait été établi à Golesti, et c'est du haut d'une tour qui se dressait alors au-dessus de la principale porte d'entrée, et qui servait de poste d'observation en cas d'alerte, que le chef de la révolution valaque suivait le mouvement de ses troupes dans les campagnes environnantes. On montre aussi dans le parc un arbre au pied duquel la légende veut que Toudor ait été arrêté (2).

Le séjour de Constantin Golesco en Transylvanie paraît s'être prolongé pendant plusieurs années. En 1823, il passe en Russie(3), puis entreprend, en 1824, le voyage au cours duquel il conduira ses fils en Allemagne et en Suisse. Il suivait en cela l'exemple de plusieurs de ses compatriotes qui, dès les premières années du XIX^e siècle, avaient envoyé leurs enfants faire leurs études à l'étranger.

Pour ne parler que de la France, qui attira de tout temps la jeunesse roumaine, nous voyons en 1803, Georges Bogdan « noble moldave » (4) étudier le droit à Paris. En

(1) Voyez ci-dessus, page 60.

(2) Sur cette arrestation de Toudor Vladimiresco à Golesti voyez Ubicini, *Provinces d'origine roumaine* (Paris, Didot, 1856), p. 128. Cf. Iorga, *Histoire de la littérature roumaine au XIX^e siècle*, I, p. 102.

(3) Voyez les *Documents Hurmuzaki*, X, 211.

(4) *Idem*, supplément I, II, 255.

1818, Pierre Manéga passe à la Sorbonne son baccalauréat ès-lettres (c'est le premier bachelier roumain reçu en France), et obtient, en 1820, à la Faculté de droit, son diplôme de licencié (1). En même temps que lui, on trouve inscrits, parmi les jeunes gens Roumains fréquentant l'École de droit, Georges Bibesco et Barbo Stirbey, qui devaient l'un et l'autre régner plus tard en Valachie; puis viendra le tour des boursiers envoyés, en octobre 1823, de Pise à Paris, par le gouvernement du prince Grégoire Ghika (2); eux-mêmes seront suivis, à quelques années de distance, par les fils du grand vornic Georges Golesco, ainsi que par un nombre de plus en plus considérable de leurs compatriotes, formant comme l'avant-garde de cette brillante armée d'hommes d'État, de diplomates, de jurisconsultes, de littérateurs, d'historiens roumains qui, depuis près d'un siècle, ont puisé le meilleur de leurs connaissances aux sources de la science et de l'érudition françaises. Constantin Golesco a eu le double mérite de comprendre l'un des premiers quels avantages ses compatriotes pourraient retirer de l'enseignement qu'ils recevraient à l'étranger, puis d'y faire lui-même un long séjour, afin de se rendre plus exactement compte du chemin que sa patrie avait à parcourir pour se rapprocher des nations civilisées avec lesquelles elle allait entrer en contact. Jusqu'alors peu de Roumains étaient sortis de leur pays, très peu surtout avaient couru le monde, dans l'unique

(1) Voyez notre *Bibliographie franco-roumaine du XIXe siècle* (éd. de 1907, Paris, Leroux, page 175). — Cf. Pompiliu Éliade, *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, Paris, 1905, pp. 253 et suiv.

(2) Voyez ci-dessus, pages 65.

but de s'instruire et de faire profiter leurs concitoyens de l'expérience acquise au cours de leurs voyages : « D'autres boyards roumains — dit à ce propos M. Iorga, « dans son *Histoire de la littérature roumaine au XIX^e siècle* — « avaient visité l'Occident... Ce qui frappait les uns, ce « qui les remplissait d'une admiration sans bornes, c'était « la nouveauté du genre de vie, plus large, plus varié, « plus raffiné, plus magnifique que menaient en Europe « les gens qui ne songeaient qu'au plaisir. C'est ainsi qu'un « boyard de la Petite-Valachie, Barbo Stirbey, qui se rendit « en 1796-1797 aux eaux de Carlsbad pour y soigner sa « santé, ne parle, dans les lettres adressées à sa famille et à « ses amis que « de cavaliers et de dames », de « promenades dans les jardins où l'on faisait de la musique », des « ducs et des duchesses qu'il a connus, des « princes, « comtes, barons, chevaliers; des ambassadeurs au cercle « desquels il a été admis », de bals : « J'ai bu, j'ai soupé et « j'ai joué jusqu'à ce que le jeu ait pris fin... » (1). C'est « sous ce même aspect que le prodigue Doudesco avait dû « entrevoir l'Occident (2). Il faudra qu'il se trouve un « pauvre prêtre de Transylvanie pour admirer à Saint- « Pétersbourg non seulement les grandes parades militaires « et les cérémonies de la Cour impériale, mais encore le « spectacle instructif des jardins et des musées..... ou bien, « c'est encore, vers la même époque, un moine moldave, « Bartholomé Mazaréanou, de Solca (3) qui, dans ce même

(1) *Un boyard de l'Olténie à Carlsbad...* Par N. Iorga. Bucarest, 1906, in-4° (Extrait des *Annales de l'Académie roumaine*, série II, t. XXIX).

(2) Voyez ci-dessus, page 107.

(3) *Les Voyages en Russie du père Michel Popovici, prêtre du Banat.* 1770-1771. Par N. Iorga. Arad, 1901, pp. 12-13.

« ordre d'idées, reste en admiration à Pétersbourg devant
 « la couronne impériale, le sceptre... « les murs et les
 « portes revêtus de glaces, les poëles recouverts de dorures,
 « les personnages brodés sur les tapisseries, les animaux
 « marins... les tables à surprise sur lesquelles les plats se
 « dressent d'eux-mêmes, et quantité d'autres curiosités du
 « même genre » (1).

« Avec Golesco, nous avons affaire à une autre sorte de
 « voyageur, incontestablement supérieur aux précédents;
 « il n'est ni surpris, ni fasciné par la splendeur des mer-
 « veilles de l'Occident; il ne les considère pas comme des
 « miracles dus à un heureux hasard, ou bien à la protection
 « de quelque saint tutélaire; mais il cherche à découvrir
 « dans chaque manifestation de la vie européenne le travail
 « persévérant, la pensée intelligente, le sentiment du beau
 « dont elle est l'expression. Une fois qu'il les a trouvés, il
 « gourmande ses compatriotes, et les engage, soit par des
 « reproches sévères, soit par des conseils paternels, pleins
 « de bienveillance, à laisser là les rancunes qui les divisent,
 « et à vivre en bonne intelligence les uns avec les autres,
 « afin que, n'ayant plus en vue que le bien général et
 « affranchis des préjugés qui les aveuglent, ils assurent à
 « leur patrie et à leur race ce que les autres nations ont su
 « acquérir par ce miracle simple, et à la portée de tous,
 « qui s'appelle *le travail*... » (2).

• Aux Roumains qui ont visité l'Europe à la fin du

(1) Sur ce personnage, voyez le mémoire de M. V. A. Urechia dans les *Annales de l'Académie roumaine (Mémoires historiques, série II, t. X)*.

(2) T. I, pp. 88-89.

xviii^e siècle, en nous laissant la relation de leurs voyages (1), il faut ajouter un boyard nommé *Romani*, qui, longtemps avant le grand logothète Constantin Golesco — en 1770 — parcourut l'Italie, le Portugal, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, pour y étudier plus spécialement l'état de l'agriculture. Le récit de ses pérégrinations forme quatre volumes, dont on ne connaît que la traduction allemande, publiée à Nuremberg, en 1775, par Mayer, pasteur de Kupferzell. M. Grégoire Lahovary, ancien président de la Cour de cassation de Roumanie, a parlé de cet ouvrage, dans une conférence qu'il a faite en 1898, à la Société de géographie de Bucarest (2), d'après la traduction du pasteur Mayer, car il n'avait pu retrouver aucun exemplaire de l'original écrit en roumain, et, ajoute-t-il, imprimé en Roumanie (3). Cette traduction est intitulée : *Voyage agricole du boyard roumain Romani à travers différentes contrées de l'Europe, traduit par Mayer, pasteur à Kupferzell, etc.* (4).

C'est, en effet, de questions relatives à l'agriculture, à la sylviculture, à la médecine vétérinaire que s'occupe surtout le boyard *Romani*, ce qui ne l'empêche pas d'aborder

(1) Le stolnic Constantin Cantacuzène, qui vivait au xviii^e siècle, a laissé une relation manuscrite du voyage qu'il fit en 1667, à Constantinople, dans les îles de l'Archipel, le sud de la Morée, et en Italie, principalement à Venise et à Padoue (voyez Iorga, *Un boyard de l'Olténie à Carlsbad*, p. 1).

(2) *Le Voyage d'un boyard roumain en Europe, en 1770, Bucarest. 1898, in-8°.*

(3) Page 25.

(4) Nuremberg, Johann Eberhard Zeh, 1775, 4 volumes.

aussi d'autres sujets et de nous donner son avis sur la philosophie, la religion, le gouvernement des peuples dont il parcourt les pays « avec mille détails curieux — nous dit « M. Gr. Lahovary — avec des sermons qu'il a entendus « dans les églises, des pièces de théâtre qu'il a vu repré- « senter dans des collèges, enfin avec des entretiens variés « sur différentes questions sociales et scientifiques... » (1).

On ne connaît presque pas en Roumanie ce devancier de Golesco qui, parcourant l'étranger plus d'un demi siècle avant lui, observe, compare, juge, et qui, sans avoir le prestige de l'autorité dont jouira plus tard le grand-logothète de Valachie, relate pour ses compatriotes, dans quatre volumes remplis d'aperçus souvent fort judicieux, tout ce qu'il a vu d'intéressant au cours de ses voyages.

Il va sans dire qu'il y a chez Golesco un souffle plus généreux de patriotisme; les vues sont plus larges, les conceptions plus hautes, les problèmes sociaux envisagés à un point de vue plus général et plus élevé; on sent, en lisant, combien il souffre de l'état d'abaissement où se trouve réduit son pays et avec quelle impatience jalouse il voudrait le voir prendre rang parmi les nations civilisées, et c'est ce qui explique le ton tantôt véhément, tantôt plein d'une douce persuasion sur lequel il s'adresse à ses compatriotes, dans des pages qui, jaillies du cœur, s'élèveront souvent jusqu'à la véritable éloquence.

Nous donnerons, dans la partie consacrée à ses ouvrages, une analyse détaillée de son livre; il nous reste à montrer ici Constantin Golesco s'efforçant, une fois rentré dans son

(1) Page 28.

pays, d'y réaliser quelques-unes des réformes préconisées dans son volume, et dont il avait mûri le plan pendant son séjour à l'étranger.

Avant même de se mettre en route, Golesco s'était déjà concerté avec quelques-uns des boyards émigrés à Cronstadt sur une nouvelle direction à donner aux institutions et à l'esprit public, en Valachie. Une société secrète avait été formée, dont on connaît mal les statuts, et qui avait projeté de travailler au relèvement de la langue nationale par des traductions d'auteurs étrangers et par la publication d'une grammaire et d'un dictionnaire roumains. Ce programme ne pourra être exécuté que dix ans plus tard, et nous avons vu le vornic Georges Golesco contribuer pour une part importante à sa réalisation partielle, mais lors de ce séjour de Constantin Golesco à Cronstadt, la plupart des boyards émigrés ayant fait leur paix avec l'hospodar et regagné leur patrie, la société qu'on voulait fonder dut se dissoudre, sans pouvoir entreprendre les réformes qu'elle s'était proposé d'accomplir. Golesco les remit à l'étude, dès son retour de l'étranger. Il s'adjoignit comme principal collaborateur Héliade Radoulesco, un ancien élève de Lazar, lequel venait d'écrire une grammaire roumaine, qu'il lui tardait de voir paraître, et avec le concours de Jean Campinéano, l'un des plus grands patriotes qu'ait eus la Valachie, il jeta les bases d'une « Société littéraire » à laquelle un

(1) D'autres boyards émigrés ne songeaient à rien moins qu'à renverser le prince Ghika, dont ils ne voulaient pas; ils étaient encouragés dans leur attitude par le consul russe Pini, réfugié, lui aussi, à Cronstadt. Enfin plusieurs d'entre eux avaient arrêté les bases d'une société destinée à favoriser le commerce et l'agriculture.

grand nombre de boyards, les frères du prince régnant en tête, donnèrent leur adhésion.

Cette Société avait inscrit dans son programme :

L'établissement de collèges nationaux à Bucarest et à Craïova ;

L'établissement d'écoles normales dans chaque chef-lieu de district et d'écoles primaires dans chaque village ;

La fondation de journaux écrits dans la langue nationale ;

La création d'un théâtre national ;

Les moyens pratiques d'encourager la jeunesse à traduire les principales œuvres des littératures étrangères et à écrire des œuvres originales en roumain, etc., etc., etc.

« Les réunions de la Société — dit M. Xénopol dans son « *Histoire contemporaine du peuple roumain* — avaient lieu chez « Constantin Golesco, et les premières lectures qu'on y « entendit furent celles de la *Grammaire* d'Héliade, imprimée « en 1828 (1827) à Hermanstadt, et dédiée aux membres de « la Société, et de celle de Georges Golesco, publiée plus « tard en 1840. On y lisait aussi des traductions de Lamar- « tine (fort belles, dues à Héliade) : *le Désespoir, la Provi- « dence à l'homme, le Lac, la Prière...* Ces lectures ravi- « saient les membres de la Société, qui voyaient avec joie « que la langue roumaine était capable d'exprimer les « pensées les plus élevées... » (1).

Malgré les excellents rapports que Golesto entretenait personnellement avec le représentant de la Russie à Bucarest celui-ci n'avait pas vu sans ombrage se former la Société littéraire, et il chercha à y apporter des entraves qui for-

(1) Page 244 (en roumain, *Iassi*, 1893).

cèrent Golesco d'ajourner l'exécution des principaux points de son programme. D'ailleurs la guerre de 1828 et la mort de Golesco, survenue en 1830, amenèrent bientôt la dissolution de la *Société*, qui, reconstituée, en 1833, sous le nom de *Société philharmonique*, devait contribuer puissamment à régénérer les lettres et la société roumaines.

Si le grand logothète Constantin Golesco ne vécut pas assez longtemps pour voir l'essor rapide pris par la civilisation moldo-valaque après le retour des premiers Roumains élevés à l'étranger et l'adoption de quelques-unes des réformes qu'il avait rêvé d'introduire dans l'enseignement public de sa patrie, il eut du moins la joie de voir paraître, sous son patronage, le premier journal publié en langue roumaine, à Bucarest. Il s'était rendu compte, dans ses voyages, de la toute puissance de la presse, et, dès 1828, il avait encouragé l'un de ses compatriotes qui étudiait en Allemagne, J.-M.-C. Rosetti, à faire paraître à Leipzig un journal roumain intitulé *La Renommée de Leipzig (Fama Lipscai)*. La publication de cette feuille dont aucun exemplaire ne nous est parvenu fut arrêtée par la mort de Rosetti. En 1829, sous l'occupation russe, Golesco obtint pour son protégé Héliade l'autorisation de fonder un périodique, *Le Courrier roumain*, dont le premier numéro est daté du 8 avril 1829. Moins de deux mois après, le 1^{er} juin, paraissait à Iassi, sous la direction d'Assaki, *L'Abeille roumaine, gazette politique et littéraire*. Ce furent les deux premiers journaux imprimés dans les Principautés. Leur publication était non seulement tolérée, mais encouragée par le gouvernement provisoire russe, qui avait intérêt à voir le public tenu au courant des succès remportés par les armées impé-

riales sur les Turcs. Le journal valaque et le journal moldave, nés pour ainsi dire le même jour, eurent une existence d'une durée à peu près égale, *le Courrier roumain* ayant paru jusqu'au 13 décembre 1859 et *l'Abeille roumaine* jusqu'au 24 novembre 1858.

Mais ce qui caractérise mieux encore le goût éclairé de Golesco pour tout ce qui touchait à l'enseignement, ce qui achève de faire du grand logothète de Valachie une figure vraiment digne d'admiration et de respect, c'est le développement qu'il parvint à donner, sur son domaine de Golesti, dans une commune qui de nos jours ne compte pas plus de huit cents habitants, à l'école qu'y avait fondée pour les enfants du village le grand ban Radou Golesco. Il y recevait, logeait et faisait instruire gratuitement des fils de paysans, de fermiers, de petits propriétaires du district de Muscel (dans lequel est situé Golesti) ainsi que des districts voisins, et voici comment dans un *Avis aux familles*, publié pour la première fois par M. Nerva Hodosh (1), Constantin Golesco exposait lui-même la façon dont fonctionnait cette école et l'enseignement qui y était donné :

« J'ai résolu d'instituer sur ma terre de Golesti une école
 « publique libre — où pourront être admis les enfants des
 « nobles, ceux du peuple, les serfs mêmes, indigènes ou
 « étrangers, pour y apprendre le roumain, l'allemand, le
 « grec, le latin et l'italien..... Tout père de famille, à
 « quelque classe qu'il appartienne, commerçant, boyard ou

(1) Voyez le volume intitulé : *Les publications périodiques roumaines*, par Nerva Hodosh et Al. Sadi Ionesco, avec une introduction par J. Bianu. Bucarest, 1913, gr. in-8, pp. 17-22 et 174-177.

« simple contribuable, serf même, peut y envoyer ses enfants,
 « sans avoir rien à payer, à partir du 1^{er} mai 1826. Ceux
 « des parents qui désireront que leurs enfants habitent avec
 « le surveillant sauront que toutes les chambres qui ont été
 « bâties devant l'église, ainsi que la grande maison entourée
 « de murs, et plusieurs autres pièces situées dans la cour,
 « sont à leur disposition. Le jardin tout entier avec son
 « verger servira de lieu de promenade pour le maître et pour
 « les élèves, et tout ce qu'il renferme sera également à leur
 « usage. L'enseignement sera gratuit... (1) ».

Il y avait donc à Golesti un véritable internat, auquel le grand Logothète avait affecté presque toutes les dépendances de sa maison. Faut-il croire, avec les auteurs du *Grand Dictionnaire géographique de la Roumanie*, que Lazar et Héliade y ont professé (2)? Il est permis d'en douter.

En 1826, date de l'ouverture de l'école de Golesti, Lazar était mort depuis plusieurs années, et Héliade ne pouvait guère quitter Bucarest, où le retenaient ses travaux littéraires et la part active qu'il prenait à l'organisation de la Société fondée sous les auspices de Constantin Golesco. Ce fut Aaron Florian, un Roumain de Transylvanie, que le grand logothète avait eu l'occasion de connaître à Cronstadt, qui fut chargé de la direction de l'école de Golesti : peut-être Héliade y donna-t-il accidentellement quelques leçons ou bien y fit-il passer des examens. « A la fin de la
 « première année d'études, dit M. Pompiliu Éliade, en parlant des élèves d'Aaron Florian, ces jeunes gens jouaient

(1) Pages xli-xliiii.

(2) Au mot : *Golesti*, III, 592.

« en guise d'examen la tragédie morale de *Régulus*, traduite
 « de l'allemand par le poète Jean Vacaresco..... Et voilà
 « comment un petit théâtre national fit son apparition par
 « les soins de Golesco..... Un orchestre de douze tziganes
 « était attaché à cet internat pour égayer l'esprit des
 « jeunes paysans..... Aux jours de grandes fêtes, cet or-
 « chestre était engagé au palais princier (1) ».

Quelques mois avant de mourir, Constantin Golesco, encouragé par le succès de l'école de Golesti, avait projeté de créer un internat — également gratuit — de jeunes filles dans sa maison de campagne de Belvédère :

« M. Golesco — lit-on à ce sujet dans le *Courrier roumain*
 « du 7 août 1830 — a résolu de fonder dans sa propriété
 « de Belvédère, qui est aux portes de Bucarest, un institut
 « pour l'éducation des jeunes filles. On y enseignera le
 « roumain, le français, l'italien et l'allemand; le catéchisme,
 « l'histoire sainte, l'arithmétique, la grammaire, la rhéto-
 « rique, la géographie, l'histoire universelle, la mythologie,
 « la morale, l'économie domestique, la couture, la coupe,
 « la peinture, la musique et la danse. Quant à l'école de
 « garçons de Golesti, ceux qui ont assisté aux derniers exa-
 « mens ont pu juger de l'heureux résultat des peines qu'il
 « s'est données ».

Deux mois après, le grand logothète Constantin Golesco mourait, emporté, dit M. Pompiliu Éliade, par le choléra qu'avaient amené avec elles les armées russes (2). Héliade prononça devant son cercueil un discours qui se terminait ainsi :

(1) *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, pp. 216-217.

(2) *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, p. 219.

« Tu disparais, tes écrits te survivront, et ton nom de-
meurera cher à la science ainsi qu'à ceux qui s'abreuvent
« à tes sources ! »

Ainsi que nous l'avons dit au cours de cette trop courte notice biographique, Constantin Golesco avait eu de son mariage avec Zoé Farfara quatre fils : Étienne, Nicolas, Rodolphe et Alexandre, et une fille, Anna, mariée à Alexandre Racovitza et qui a laissé elle-même une nombreuse postérité.

§ II. — *Les Œuvres.*

C'est en 1826 que parurent à Bude les souvenirs de voyage de Constantin Golesco. L'ouvrage était intitulé : *Relation du voyage que j'ai fait en 1824, 1825 et 1826. Par Constantin Radovici, de Golesti.*

En se déguisant sous ce pseudonyme, presque transparent, Golesco voulait simplement rappeler qu'il était le fils du grand ban Radou Golesco. Ami des Russes, partisan de leur politique, ayant voyagé dans leur pays, il avait adopté, pour signer son livre, la coutume russe d'indiquer la filiation par la terminaison *vitch* : *Constantin Radovici*, c'est-à-dire Constantin, fils de Radou.

A son départ de Cronstadt — d'où il s'était mis en route

(1) De l'Imprimerie royale de l'Université hongroise, in-8. Réimprimé par M. Nerva Hodosh, Bucarest. *Typographie coopérative*, 1910, in-8.

pour entreprendre son premier voyage — il avait commencé à écrire son journal en roumain, « mais, nous dit-il, au bout de peu de temps, j'ai dû employer la langue grecque, « car très souvent, je voyais des choses pour lesquelles il « n'existe pas de mot roumain (il cite *jet d'eau, cascade, « statue, etc.*), et c'est ainsi que j'ai dû abandonner le roumain pour le grec (1) ». Si la langue de Golesco, déjà archaïque par elle-même, nous semble parfois un peu lourde et embarrassée, il faut en chercher la cause dans cette nécessité de faire passer constamment ses idées d'un idiome dans l'autre. La difficulté qu'il avait à écrire couramment le roumain provenait de l'éducation grecque qu'il avait reçue; plus d'un de ses compatriotes, de ses descendants peut-être, envoyé très jeune en France ou en Allemagne pour y faire ses études et y ayant séjourné pendant de longues années, éprouvera plus tard le même embarras à se servir, en rentrant chez lui, de sa langue maternelle, parce qu'il aura appris, dès son enfance, à penser et à écrire en français ou en allemand

Dès la première page de son livre, Constantin Golesco explique, dans un *Avis au lecteur* l'idée première qui le lui a inspiré et l'objet qu'il s'est proposé en l'écrivant :

« S'il est, nous dit-il, permis à celui qui a visité la maison d'autrui d'observer ce qui l'environne, et de penser à sa propre demeure — j'ai pu, de mon côté, au cours des voyages dont la relation est consignée dans ce petit livre, « penser non pas à ma maison, mais à ma patrie.

(1) P. 66 de l'édition Nerva Nodosh. C'est à cette édition que se réfèrent tous nos renvois de pagination.

« Et puisque chez tout homme existe le désir inné d'avoir
 « les bonnes choses qu'il voit chez les autres, et que, sans
 « chercher à les en priver, il s'efforce de se les procurer,
 « si elles lui manquent, de les améliorer, s'il les possède en
 « mauvais état, personne en bonne justice ne saurait me
 « blâmer d'avoir, à chaque pas que j'ai fait à l'étranger,
 « reporté ma pensée et mes yeux vers mon pays.

« J'ai donc cru que je pourrais imprimer et faire con-
 « naître à mes chers compatriotes les choses qui ont frappé
 « ma vue, ainsi que les réflexions qu'elles m'ont suggérées,
 « et j'avoue que ce qui m'y a surtout poussé, c'est un
 « sentiment de honte, car, dans toutes les bibliothèques que
 « j'ai visitées, il existe des monceaux de relations de
 « voyages entrepris par des Européens aux Indes, en Chine,
 « dans des îles et des pays encore plus éloignés et moins
 « connus, et aussi dans des contrées plus rapprochées des
 « nôtres ; mais un livre de ce genre n'a jamais été publié
 « chez nous, pas même par ceux qui savent plus ou moins
 « bien écrire » (1)...

C'est ce livre que Golesco a voulu donner à ses compa-
 triotes. Ce qui en constitue l'originalité et la valeur, ce qui
 doit le rendre cher à tous les Roumains, c'est cette cons-
 tante évocation de l'image de la patrie, cette sollicitude
 sans bornes pour un pays alors si malheureux, si opprimé,
 si étranger encore à toute idée de progrès, et pour le relève-
 ment duquel Constantin Golesco s'emploiera avec tant
 d'intelligence et de dévouement. La régénération de la
 patrie — voilà la note dominante, le *leit-motiv* de ces cent

(1) P. 1-2.

cinquante pages, dont la lecture intéresse souvent, reconforte et émeut presque toujours. Certes, il a pu se glisser, dans le cours du récit, sous la plume d'un écrivain qui n'était pas un auteur de profession, quelque observation empreinte d'un étonnement naïf, quelque réflexion dont l'ingénuité fait sourire ; mais le large souffle de patriotisme qui circule dans tout le livre rejette à l'arrière plan ces imperfections de détail, sur lesquelles M. Pompiliu Éliade s'étend avec une complaisance trop marquée dans son *Histoire de l'esprit public en Roumanie*. Nos lecteurs français, après avoir pris connaissance, par l'analyse exacte et scrupuleuse que nous donnons ci-dessous, de l'ouvrage du grand logothète Constantin Golesto, jugeront peut-être à l'encontre de M. Éliade qu'on ne doit avoir pour cette œuvre d'une si haute portée sociale au point de vue roumain qu'un sentiment de déférente admiration.

Au départ de Cronstadt, le noble voyageur tient à rappeler que cette ville de 20,000 habitants (1) — où lui et les siens avaient trouvé si souvent asile — est régie par ses lois et usages particuliers, sous l'autorité suprême de l'Autriche. Et il ajoute que le plaideur, mécontent d'une décision judiciaire rendue à son détriment, peut en appeler aux tribunaux d'Hermanstadt, puis de Klausenbourg, et enfin de Vienne. Ce sont là choses qui aujourd'hui nous paraissent toutes simples, toutes naturelles ; mais on comprend que cette triple garantie accordée aux justiciables ait frappé dès l'abord ce boyard, habitué aux caprices et aux prévarications de l'administration phanariote. Il loue la

(1) Elle en a aujourd'hui 41,000.

façon bien entendue dont sont construites, agencées, installées, meublées les maisons des habitants de la ville de Cronstadt, ainsi que le confort et la propreté qui règnent partout chez eux ; il dit combien les gens de la campagne sont actifs, laborieux, avec quel soin ils élèvent leurs enfants et les envoient à l'école et à l'église, où ils reçoivent des conseils destinés à leur apprendre leurs devoirs envers Dieu, envers leurs parents et envers leur prochain.

Les Hongrois lui semblent moins intéressants. Les magnats aiment les étrangers, les accueillent avec empressement et pratiquent d'une façon très large l'hospitalité, mais le peuple n'a pas l'air heureux. Il est ignorant, mal vêtu, mal logé, très pauvre. En revanche. Pesth, avec son musée, ses écoles, ses universités, sa bibliothèque, ses vastes places, ses palais, ses casernes, son établissement de bains publics (dont Golesco décrit minutieusement la distribution et le luxe intérieurs) a le don d'exciter au plus haut point son intérêt. Et ici, une première comparaison, tout à l'avantage de la Hongrie, entre le gros budget de l'enseignement public hongrois et les maigres crédits affectés en Valachie à l'entretien des écoles dont on a constamment essayé de diminuer le nombre, et dont les fonds ont été ou réduits, ou bien affectés à d'autres destinations.

A Presbourg, Golesco assiste le 25 septembre 1825 au couronnement de l'empereur François II (1), spectacle grandiose qui l'éblouit moins qu'il ne le touche, surtout lorsqu'il entend les acclamations dont est salué sur, son

(1) Il serait plus exact de dire : au couronnement de la quatrième femme de François II, Charlotte de Bavière.

passage, le couple impérial : « Tout le monde, dit-il, était
« ému jusqu'aux larmes; mais moi, moi je me rappelais
« que, dans mon pays, à l'occasion de pareilles cérémonies,
« les uns injurient, les autres crachent, les femmes blas-
« phément! — car il n'y a aucune raison de faire, dans
« toute la sincérité de son cœur, des vœux pour nos prin-
« ces; au contraire! C'est en effet bien peu de chose, qui ne
« donne aucune satisfaction morale, qui n'apporte ni profit,
« ni gloire, que de régner sur plusieurs royaumes, en
« exerçant un pouvoir tyrannique et en faisant le malheur
« de ses peuples. Et c'est au contraire, pour un souverain,
« un grand bonheur, un grand sujet de contentement
« intime que de se savoir aimé de la nation, de n'avoir
« rien à craindre d'elle, et de vivre sous l'égide de son
« amour » (1).

Constantin Golesco s'arrête un mois à Vienne. Ce qui l'y frappe, dès l'abord, ce qui le ravit, ce qui rendait jadis si agréable le séjour de la capitale de l'Autriche, c'est l'air de contentement et de gaieté qu'on voit répandu sur tous les visages, la bonne entente et l'harmonie qui semblent régner entre toutes les classes de la population, la douceur et l'affabilité des grands envers les petits. La vie y est heureuse, riante et facile. Et le grand logothète, qui ne perd jamais de vue la question financière, ajoute que les riches comme les pauvres contribuent, dans la mesure de leurs moyens, à payer leurs redevances à l'État. Ce n'est pas comme en Valachie, continue-t-il, où tant de gens, indigènes et étrangers, après avoir longtemps traîné misère,

(1) P. 20-21.

sont arrivés en peu d'années à s'acheter des terres, et à se bâtir des palais, sans rien faire pour leur pays, ni pour leur capitale (1).

Un autre sujet d'étonnement pour notre voyageur c'est que, dans les villages, les maisons sont maçonnées comme dans les villes, et qu'on y trouve aussi des théâtres, des médecins, des chirurgiens, des pharmaciens, des écoles, des prêtres dignes de considération et de respect. Le tout, grâce à l'intervention et à l'assistance de l'État. Le paysan paye 50 ou 100 florins de contributions, tandis que le millionnaire de Vienne ou des autres grandes villes en paye 50.000 ou 100.000. En Valachie, tout le monde vit de l'exploitation du paysan, ce qui l'appauvrit, sans qu'il y trouve le moindre bénéfice (2).

« Oh ! s'écrie-t-il, avec une grande élévation de pensée
 « et parfois avec un rare bonheur d'expression (3), quelle
 « sollicitude toujours en éveil chez les gouvernants des
 « autres pays pour augmenter le bien-être et le bonheur
 « de l'humanité ! Que de secours de toute sorte organisés
 « en faveur des malheureux, et que d'autres moyens ima-
 « ginés pour prévenir le malheur ! Que d'hôpitaux pour
 « toutes les classes de la population ! Que d'écoles pour
 « éclairer le peuple ! Quels immenses progrès a faits l'amour
 « de l'humanité, car c'est cet amour qu'on enseigne d'abord
 « aux enfants de l'aristocratie ! De pareilles leçons n'ont

(1) P. 21.

(2) P. 24.

(3) Sans traduire littéralement le texte roumain, nous en résumons le sens avec une grande fidélité, et en serrant d'aussi près que possible les développements de l'auteur.

« jamais été données chez nous ; jamais la jeunesse n'a
 « appris de la bouche d'un prêtre ou d'un professeur les
 « devoirs d'un souverain envers ses sujets, qu'il est tenu
 « d'aimer avec une tendresse filiale, et dont il doit avoir
 « soin comme un pasteur de son troupeau..... Nous sommes
 « restés en arrière des autres peuples ; jadis, il y a eu chez
 « nous un commencement de réveil national ; on a écrit
 « des œuvres originales ; on a fait des traductions ; on a
 « publié une grammaire ; nous avons eu une imprimerie,
 « des écoles, des hôpitaux. Mais tout cela, au lieu de pros-
 « pérer d'année en année, ou tout au moins de rester sta-
 « tionnaire, a décliné, et, ce qui est le plus triste à dire,
 « on a, dans ces derniers temps, cherché à diminuer le
 « nombre des écoles, sous prétexte de les améliorer. Il en
 « est de même des hôpitaux pour les pestiférés, qu'on a
 « laissé tomber en ruine, et dont les revenus, qui devaient
 « servir à leur entretien, ont été abandonnés aux moines
 « pour leur avantage et leur profit personnels. Et cependant
 « les fondateurs de ces hôpitaux les avaient institués de
 « leurs deniers dans l'intérêt public, et non pas pour que
 « des moines, nonchalamment renversés dans un coin de
 « leur chambre, richement habillés, ayant des châles de
 « prix enroulés autour de leur ceinture, même par les cha-
 « leurs de l'été, et plusieurs fourrures de zibeline jetées sur
 « leurs épaules, pussent-se prélasser dans les plaisirs et la
 « débauche (1). »

La visite des couvents arméniens de Vienne et de Venise augmente son indignation contre les moines fainéants de

(1) Pp. 36-37.

son pays ; il va jusqu'à se reprocher la vie d'oisiveté que lui-même a menée, l'argent qu'il a accepté de l'État pour prix de ses services publics. Il dit avec quel dévouement les religieux en Autriche soignent les malades et il rappelle le souvenir des Méchitaristes arméniens de San-Lazzaro, près de Venise, ces zélés polyglottes, dont la riche bibliothèque orientale a excité son admiration. Il continue en déclarant qu'il faut réformer le clergé roumain, car c'est un spectacle affligeant de voir des prêtres habillés comme les plus pauvres d'entre les paysans stationner dans les cabarets ou conduire des tombereaux de sable, sans avoir la moindre notion de leur dignité, le moindre souci de leurs devoirs. Il faut que les revenus des monastères soient consacrés à entretenir des écoles, à rétribuer les instituteurs, à subventionner les hôpitaux, à payer les médecins et les chirurgiens ; il faut en affecter une partie à faire traduire en roumain les bons ouvrages étrangers, à encourager la littérature nationale, à envoyer dans les différentes Facultés de l'Europe des jeunes gens qui y étudient la médecine et qui puissent, à leur retour dans leur pays, former eux-mêmes des élèves et rendre possible la création d'une école de médecine roumaine. Voilà tout un programme de sages et utiles réformes, inspiré à Constantin Golesco par les institutions si bien organisées qu'il a vu fonctionner en Autriche.

Les environs de Vienne, si frais, si riants, si joliment cachés dans des nids de verdure, les promenades qu'il fait au Volksgarten, au Prater, à Schönbrunn, à Laxenburg, mènent Golesco de ravissement en ravissement. Tout lui plaît, tout l'enchanté, tout lui fait mieux sentir les inap-

préciables avantages d'une civilisation à laquelle la beauté de la nature et l'ingénieuse industrie de l'homme ajoutent de nouveaux charmes. Mêlé à la foule, il est frappé de la simplicité des robes portées par les grandes dames de l'aristocratie et trouve qu'il n'y a pas grande différence, sous le rapport de la toilette, entre les femmes des diverses classes de la société. « Ceux qui verraient — ajoute-t-il — les « Viennoises et nos Roumaines, même celles de petite « condition, penseraient que celles-là sont pauvres et « celles-ci millionnaires. Or, il en va tout autrement. Le « luxe a tout envahi chez nous; le luxe et la politique « n'ont fait que du mal à notre pays... » C'est à propos d'une visite à Schönbrunn que Golesco rapporte cette pensée d'un boyard valaque (lequel pourrait bien n'être autre que lui-même), qu'il vaut mieux être jardinier de l'empereur d'Autriche que grand ban de la principauté de Valachie (1).

Evidemment, c'est là une boutade; elle s'explique par l'état d'esprit dans lequel se trouvait alors Constantin Golesco; à mesure qu'il voit de plus près l'aisance et le bien-être dans lesquels vivent les gens de la campagne, à l'étranger, la condition déplorable du paysan roumain vient hanter avec plus d'obsession sa pensée. Il en veut à tout le monde, il s'en veut à lui-même de le laisser ainsi user ses forces et sa vie dans cet état de misère et d'abjection, et il va jusqu'à prendre en horreur le pays où un pareil état de choses est impunément toléré. Le récit que lui fait un médecin viennois de l'existence enviable que mène un charbonnier établi à Baden, près de Vienne, lequel, après

(1 F. 49.

s'être enrichi dans les affaires, s'est retiré dans ce délicieux petit coin de la banlieue viennoise, où il a bâti une maison (1) confortable et un moulin d'excellent rapport, achève de faire déborder le cœur plein d'amertume de Golesco, et, dans une page admirable, dictée à la fois par l'indignation et par la pitié, il dévoile, dans toute son horreur, la façon barbare et criminelle dont sont traités par les agents du fisc les malheureux paysans de Roumanie :

« Vous voyez — dit-il en s'adressant à ses compatriotes
« — (et ici, nous citons textuellement), vous voyez com-
« bien sont heureux, à l'étranger, les gens de condition
« modeste. Et leur bonheur m'oblige à vous expliquer
« pourquoi le pauvre paysan roumain qui habite une con-
« trée si belle, si fertile, croupit dans une pauvreté et dans
« une misère telles qu'il serait impossible à un étranger d'en
« croire ses yeux. Celui qui ne peut point payer ses impôts
« est soumis à des peines corporelles, et on le torture pour
« lui prendre ce qu'il n'a pas, ce qu'il ne peut pas avoir.
« Oh! un frisson nous secoue quand nous songeons que
« des créatures de Dieu, des hommes comme nous, nos
« frères, ont été étendus à terre, par bandes de dix,
« les yeux aveuglés par le soleil, une grosse poutre jetée
« sur eux, et impuissants à se défendre contre les piqûres
« des mouches et des cousins... D'autres ont été pendus la
« tête en bas, d'autres enfermés dans des étables auxquelles
« on avait mis le feu Ces méfaits sans précédent dans
« aucun pays ont réduit nos malheureux paysans à un tel

(1) Pp. 57-58.

« état de misère que lorsqu'on s'approche de ce que l'on
« nomme leurs *villages*, on ne voit ni église, ni maisons,
« ni haies autour des maisons, ni bétail..... ni terrain cul-
« tivé et destiné à nourrir les habitants, mais seulement des
« huttes souterraines appelées *bordéï*. On ne distingue, en
« y pénétrant, qu'un trou obscur, où le paysan, sa femme
« et ses enfants se tiennent accroupis autour d'un poêle,
« dont le tuyau, fait de baguettes tressées et enduit avec
« des amas de fiente, s'échappe hors de terre. Et, derrière
« le poêle, un autre trou, pour lui permettre de s'enfuir
« en cas d'alerte, à travers champs ; car il sait que la seule
« visite qu'il puisse recevoir est celle de l'agent du fisc. Et
« comme il n'a pas d'argent à lui donner, il sera battu,
« ligoté, vendu pour un ou deux ans, peut-être davantage,
« à un petit boyard, à quelque fermier, ou au premier venu,
« qui le feront travailler pendant tout ce temps, afin qu'avec
« le produit de son travail, il puisse payer sa dette envers
« l'État... Je ne pense pas que le plus cruel tyran, en voyant
« cette créature de Dieu, cet homme, son égal, se sauvant
« ainsi à travers monts et forêts, les jambes nues jusqu'aux
« genoux, les bras noircis et brûlés jusqu'aux coudes, dégue-
« nillé, dépenaillé, ses enfants complètement dévêtus — je
« ne pense pas, dis-je, qu'un tel tyran, quelque inhumain,
« quelque barbare qu'il puisse être, ne sente son cœur
« s'attendrir et ne renonce à l'argent que pourrait lui devoir
« un pareil malheureux (1) ».

M. Pompiliu Éliade dont les lettres roumaines ont eu récemment à déplorer la perte prématurée, et qui, dans

(1) Pp. 58-60.

son *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, a consacré un long chapitre au grand logothète Constantin Golesco et à son ouvrage, s'étonne qu'après « ce sermon enthousiaste » *le boyard Golesco* — M. Éliade n'aimait pas les boyards et le laissait un peu trop voir — n'ait pas proposé « des réformes radicales et immédiates, exigé la division des terres ou bien demandé des droits constitutionnels pour ses paysans (1) ». M. Éliade ne pouvait cependant pas ignorer que ces idées, même si elles avaient été celles du grand logothète Golesco, n'auraient eu aucune chance d'être adoptées à l'époque où celui-ci écrivait son livre. C'est seulement en 1848 que les fils de Constantin Golesco et les autres chefs du mouvement révolutionnaire valaque, en abolissant le servage et le travail obligatoire, et en attribuant au paysan la propriété du fond dont il n'avait eu jusque-là que l'usufruit, commenceront à poser les bases de la grande réforme agraire que l'intervention armée de la Russie les empêcha de mener à bonne fin, et qui devait être accomplie, seize ans plus tard — en 1864 — par le prince Couza et son premier ministre Michel Kogalnicéano, et de nos jours, après la guerre de 1916-1918 — par le gouvernement libéral de M. Jean Brătianu et par celui du général Averesco.

Mais ne n'est pas seulement le paysan dont Golesco rêve d'améliorer le sort ; il a tout un programme de réformes destinées à introduire et à répandre dans son pays quelques-unes des grandes idées d'où doit sortir sa prochaine régénération. Et d'abord, au point de vue moral, il faut

(1) P. 207.

que tous les Roumains, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, s'unissent dans les mêmes sentiments de concorde et d'harmonie pour servir loyalement leur pays. Il faut — et c'est un point sur lequel Golesco revient à plusieurs reprises — traduire en roumain les chefs-d'œuvre des littératures étrangères, augmenter le budget des écoles, créer des séminaires, car c'est au prêtre qu'il appartient de se faire l'éducateur de la jeunesse ; — il faut absolument renoncer au luxe, à la paresse, pratiquer l'économie, encourager le commerce, favoriser l'agriculture, instituer le cadastre qui fixera les limites des terres et servira de base à l'assiette de l'impôt foncier ; et une fois toutes ces améliorations réalisées, il suffira de peu d'années pour que le peuple roumain s'élève au niveau des autres nations européennes. Et si l'on songe que l'homme qui propageait ces idées et essayait de les faire pénétrer dans l'esprit de ses compatriotes, appartenait à cette classe de boyards que nous avons montrés, au début de notre ouvrage, plongés dans l'oisiveté et dans la mollesse, uniquement préoccupés de satisfaire leurs convoitises et d'assouvir leurs appétits, on ne trouvera pas de paroles assez élogieuses pour payer au grand logothète Constantin Golesco le juste tribut de gratitude que lui doit la Roumanie.

* *

Mais il est temps de suivre celui-ci dans ses nouvelles pérégrinations et d'aborder la seconde partie de son volume, plus spécialement consacrée à l'Italie (dont une grande partie était encore à cette époque sous la domination de l'Autriche), à l'Allemagne et à la Suisse.

De Vienne Golesco se rendit à Trieste, en passant par Gratz. C'était, en Styrie, l'époque de la moisson; les campagnes étaient remplies de travailleurs, si bien habillés avec leurs chapeaux enrubannés, leurs justaucorps de drap rouge, leurs culottes noires, leurs guêtres, leurs chaussures à lacets « qu'ils avaient l'air, nous dit-il, d'aller au « bal plutôt qu'aux champs »; et il revoit, par la pensée, le misérable accoutrement du paysan valaque, à moitié nu, loqueteux, décharné, pareil à un animal affamé par un long hiver (1).

C'est en bateau qu'il fait le voyage de Trieste à Venise, et il décrit très exactement le mécanisme de ce mode de locomotion, alors à ses débuts (2). Venise, Padoue, Vicence, Vérone, Milan et Mantoue sont ses principales étapes en Italie. Il remarque, à propos de son séjour à Vicence, que la ville, quoique n'ayant qu'un nombre restreint d'habitants, possède trois théâtres, et que le peuple s'y porte en foule pour y chercher à la fois un plaisir et un enseignement. Ce n'est pas, ajoute-t il, comme chez nous, où il n'y a qu'un théâtre pour toute la Valachie, un seul théâtre, où l'on parvient difficilement à réunir une centaine de spectateurs, parce que toutes les pièces y sont représentées en allemand. Et Golesco rapporte à ce propos une conversation qu'il avait eue à Vienne avec un Anglais revenant de Constantinople, et qui, s'étant arrêté à Bucarest, avait voulu aller au théâtre pour y entendre la langue du pays. Il fut fort surpris de voir qu'on n'y parlait que

(1) PP. 75-76.

(2) C'est en 1807 que Fulton avait lancé pour la première fois sur l'Hudson un bateau servant à la navigation entre New-York et Albany.

l'allemand, et sa surprise augmenta lorsqu'on lui dit qu'à peine la dixième partie des spectateurs comprenait cette langue. « Il n'y a donc pas d'idiome national dans votre pays ? » — lui demanda l'Anglais. Et le grand logothète avoue la gêne que lui fait éprouver cet entretien (1).

L'affluence des promeneurs aux *Jardins publics* de Milan, à une époque où beaucoup d'habitants étaient déjà partis pour la campagne ou pour les eaux, fait faire à Golesco des réflexions fort sensées sur la vie sédentaire et vide d'intérêt que mènent ses compatriotes. « Nous seuls — dit-il, nous naissons et nous végétons en ville, dans l'attente d'un emploi qu'on nous fait attendre cinq ou dix ans jusqu'à ce qu'arrive notre tour, jusqu'à ce que nous ayons atteint l'âge où nous pouvons obtenir ces titres de boyarie que nous sollicitons depuis vingt ans... Et vivant de la sorte, nous renonçons à la vie idéale, à la vie tranquille, reposante, à la vie des champs, qui nous permettrait de réduire nos dépenses tout en ne manquant de rien... Nous respirerions un air pur, et nous nous porterions mieux. Nos pensées aussi seraient meilleures, et passant une partie de notre existence au milieu des paysans, nous nous habituerions à les aimer et à leur être secourables. Et lorsque nous serions appelés à occuper des fonctions publiques, nous saurions mieux élever la voix en leur faveur... » (2).

De Mantoue, Golesco revint en Transylvanie par la Hongrie et le Banat, avant d'entreprendre un nouveau

(1) Pages 89-90.

(2) Page 94.

voyage en Allemagne et en Suisse. A Méhadia (Herkulesbad) il retrouve des compatriotes et des parents ; il demande au gouverneur militaire, qui est un Roumain, de leur donner une escorte, et grande est sa joie, quand il voit arriver, pour veiller à leur sûreté, deux hussards également d'origine roumaine (1). Il vante l'efficacité des eaux thermales hongroises et rappelle qu'il y aussi, dans sa patrie, des sources qui rendraient de grands services aux malades n'ayant pas les moyens de se rendre à l'étranger. Golesco était en cela comme en beaucoup d'autres choses, bon prophète et bon patriote. On sait la notoriété qu'ont acquise dans ces derniers temps, en Roumanie, les sources d'Olanesti, de Govora, de Calimanesti, de Slanic, de Pucioasa, de Balta-Alba, dont les vertus curatives s'affirment chaque jour davantage et attirent, non seulement de toutes les parties du pays, mais même de l'étranger, un nombre de plus en plus considérable de baigneurs.

Reparti en 1826 de Cronstadt pour se rendre à Munich, Golesco admire, à son passage, Linz, l'une des plus belles villes qu'il lui ait été donné de voir — Linz, encaissé entre deux montagnes boisées au pied desquelles coule le Danube, et dont on ne peut s'éloigner qu'à regret (2).

Il est agréablement impressionné, dès son entrée en Bavière, par l'attitude courtoise et bienveillante des autorités ainsi que par l'air content, heureux, digne, sans jactance et sans forfanterie, des habitants. On voit — remarque-t-il — qu'ils sont instruits et bien élevés, car chacun

(1) Page 101.

(2) P. 111.

connaît son devoir et sait comment se conduire envers son prochain. Et il oppose, une fois de plus, la politesse et les bonnes manières de ces gens civilisés à la mauvaise éducation et au manque de savoir-vivre de certains de ses compatriotes. Il vante la bienfaisance du roi Louis et ses efforts pour rendre son peuple heureux. Il nous le montre se promenant en bon bourgeois, dans la rue et les jardins publics, se rendant au théâtre comme un simple particulier, ennemi du faste, de l'apparat, et, pour donner le bon exemple, toujours très simplement vêtu.

Après une longue description du musée de Munich, du palais et du parc de Nymphenbourg, il passe en revue les diverses écoles de la capitale de la Bavière, les académies, les hôpitaux, les théâtres, mais il est obligé d'écourter la relation de son voyage parce que, dit-il « il été constamment malade depuis son séjour à Genève jusqu'à son « retour dans son pays (1) ».

Golesco repassa en effet par Munich, après son voyage en Suisse, probablement pour y voir deux de ses fils, Alexandre et Rodolphe, qu'il avait placés à l'*Institut* de cette ville (2), tandis que les deux aînés, Étienne et Nicolas, devaient suivre les cours de l'*Université* de Genève (3).

Il avait fait ce voyage par Bangen, Retenbach, Lindau et Constance, en traversant, avant d'arriver à Genève, neuf des 22 cantons de la Suisse (4),

(1) P. 122.

(2) P. 121.

(3) P. 138.

(4) La Suisse forme actuellement 25 cantons.

A Alstæten, il avait trouvé dans une auberge des pay-sans qui lisaient des journaux, et l'un d'entre eux connais-sait assez bien sa géographie pour lui dire que Cronstadt était situé en Transylvanie, sur les confins de la Valachie. Il ne cesse de s'extasier sur la beauté des routes, la facilité des communications, le confort et la propreté des hôtels, toutes choses absolument inconnues dans sa patrie. Et il explique fort bien pourquoi de pareils progrès n'ont jamais pu être réalisés en Roumanie, d'abord, à cause du manque de stabilité, et ensuite parce que toutes les fois qu'il s'agissait de faire des plans pour un travail d'utilité publique, il fallait acheter à prix d'or l'assentiment du souverain, alors que c'est lui qui aurait dû s'imposer des sacrifices et accorder toutes sortes de facilités pour faire exécuter ce travail.

Golesco ne tarit point sur les ressources de toute sorte qu'offre Genève au point de vue de l'enseignement. Et après nous avoir dit qu'il avait placé ses deux fils aînés à l'Uni-versité de cette ville, il conseille aux pères de famille rou-mains d'envoyer leurs enfants dans les écoles de l'étranger, non pas à 20 ou 22 ans, mais dès leur première enfance, afin qu'ils y acquièrent une instruction solide, jointe aux avantages d'une bonne éducation. Aujourd'hui, Golesco ne tiendrait plus ce langage, car il y a dans toute la Rou-manie des lycées et des universités où les jeunes gens peu-vent faire d'excellentes études, sans quitter leur pays.

Le retour en Valachie eut lieu par Munich, Passau et Vienne, où Golesco se trouvait le 20 novembre 1826. Et le récit de son voyage se termine par ce souhait patriotique du grand Logothète :

« Et puisque l'espoir n'abandonne jamais l'homme

« tant qu'il lui reste un souffle de vie, je me réjouis de
 « penser qu'il viendra un temps, je n'ose pas dire prochain,
 « où ma patrie ressemblera aux grandes capitales que j'ai
 « visitées, ou du moins fera un premier pas dans la voie
 « qui mène tous les peuples à la prospérité, et qui n'est
 « autre que l'entente et l'union en vue du bien public(1). »

Tel est ce livre, qui fait le plus grand honneur à celui
 qui l'a écrit, et que M. Pompiliu Éliade a jugé avec
 impartialité dans ce passage de son *Histoire de l'esprit public*
en Roumanie :

« L'historien qui lit aujourd'hui le petit in octavo de
 « 237 pages (2) de Constantin GoleSCO va de surprise en
 « surprise. Il croyait y trouver uniquement une description
 « vague, plus ou moins fausse de l'étranger, et il y découvre
 « des renseignements très précis et très circonstanciés sur
 « tous les pays traversés par l'auteur — un tableau fidèle
 « de son propre pays pendant ce voyage — une âme
 « d'élite qui souffre de l'état d'abaissement où se trouvent
 « ses compatriotes — un sage conseiller qui ne se laisse
 « point séduire par son enthousiasme. Mais il est surtout
 « étonné d'y trouver comme le programme intellectuel et
 « politique de tous les efforts ultérieurs du peuple roumain,
 « et alors il se demande en relisant la « Relation du voyage »
 « du logothète GoleSCO s'il se trouve en présence d'un grand
 « prophète ou bien d'un esprit extraordinairement puissant
 « destiné à exercer une incontestable influence sur sa race.

(1) P. 148.

(2) L'édition de M. Nerva Hodosh n'avait pas encore paru lorsque
 fut écrite cette appréciation de l'ouvrage de C. GoleSCO.

« Tout le dix-neuvième siècle est dans ce livre ; lorsqu'on
« parlera bientôt de la régénération du peuple roumain, on
« commencera par regarder d'abord vers les basses classes ;
« lorsqu'un mouvement littéraire naîtra en Roumanie, il
« s'inspirera des grands auteurs des littératures européen-
« nes et débitera par la traduction des œuvres étrangères ;
« de même les grands boyards enverront prochainement
« leurs fils dans les universités de l'Europe pour y former
« leur esprit et leur caractère... » Nous n'ajouterons qu'un
mot à cette appréciation élogieuse de l'ouvrage de
C. Golesco : c'est que si les fils du grand logothète devaient,
par leur patriotisme et leur désintéressement, faire honneur
à la patrie roumaine, cet honneur revient en grande partie
au père éminent qui, par les enseignements contenus dans
son livre, avait su leur apprendre à aimer, à servir et à
régénérer leur pays.

Constantin Golesco a écrit ou traduit divers autres
ouvrages qui n'ont pas l'importance de ses *Souvenirs de
voyage*, mais qu'il convient de ne point passer sous silence,
car ils témoignent de sa double et constante préoccupation
de mieux faire connaître l'histoire de sa patrie, afin de
« bien édifier » les Roumains sur leurs véritables droits et
devoirs politiques (1), et de doter son école de Golesti
ainsi que les autres établissements scolaires du pays, de
livres destinés à former la jeunesse.

C'est ainsi qu'il a fait paraître en 1826 à Bude, un
« Recueil des traités signés entre la Russie et la Porte

(1) P. Éliade, *op. cit.*, p. 218.

« Ottomane concernant les Principautés de Valachie et de
 « Moldavie depuis la paix de Koutchouk Kaïnardj, en 1774,
 « jusqu'à la convention d'Ackerman, en 1826 ».

Nous pensons qu'il a mis à contribution, pour rédiger ce recueil, la deuxième édition du *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie*, par Wilkinson, publiée en 1824 à Paris, (1), et qui contient les principaux traités entre la Russie et la Porte-Ottomane, et notamment ceux de Kaïnardj, Iassi et Bucarest.

Nous savons aussi qu'à la veille de sa mort, Golesco s'occupait de la publication d'une grande carte statistique de la Roumanie, que le *Courrier roumain* du 7 août 1830 annonçait en ces termes :

« Les efforts incessants et bien connus de M. le grand
 « logothète C. Golesco pour augmenter la somme de con-
 « naissances de ses compatriotes sont à la veille de recevoir
 « leur consécration par l'achèvement d'une carte statistique
 « de la Roumanie qui comprendra tous les districts avec
 « leurs armes, les villes, les villages, les montagnes, les
 « rivières.... les produits de chaque district, etc. etc. etc.,
 « ainsi qu'un résumé de l'histoire nationale depuis l'an 200
 « avant J.-C jusqu'à nos jours et une carte géographique
 « de la Roumanie.... »

La mort du grand logothète C. Golesco, survenue deux mois plus tard, empêcha la publication de ce travail, qui avait dû demander à son auteur de longues recherches, à une

(1) Voyez notre *Bibliographie franco-roumaine*. Paris, Leroux, 1907, page 24.

époque où les informations statistiques manquaient encore de précision et de contrôle.

A la série des œuvres didactiques du grand logothète C. Golesco appartiennent les *Eléments de philosophie morale*, traduits du grec, d'après un livre de Néophyte Vamva, et publiés à Bucarest, en 1827 (1) — et un *Recueil de maximes religieuses et philosophiques* (2), traduit en partie du grec, d'après Étienne Comita — lequel, nous l'avons dit, avait été l'un des maîtres de C. Golesco (3) — et en partie du français, d'après l'ouvrage de Lemaire, *Recueil de faits historiques et d'anecdotes*, paru à Paris en 1820.

Il convient d'ajouter que le livre de Lemaire avait été d'abord traduit, du français en grec, par Alexandre Racovitzza, gendre de Constantin Golesco, et que celui-ci se borna à faire passer en roumain cette traduction du français.

Enfin, l'on s'est demandé si le grand logothète Constantin Golesco n'était pas le traducteur anonyme de l'*État géographique civil et politique de la Moldavie et de la Valachie*, qui avait paru en 1812 à la fin du tome II^e de l'*État actuel de la Turquie*, par Th. Thornton, traduit de l'anglais par M. de S*** (4) (de Sancé) et dont une traduction avait été publiée à Bude, en 1826. Le fait que cette traduction roumaine est de la même année que la *Relation de voyage* du grand logothète C. Golesco, qu'elle a été imprimée dans la même ville, que Golesco fait une vague allusion à l'ouvrage

(1) In-8° de 380 pages.

(2) Bude, 1826, in-8° de 416 pages, en trois parties.

(3) Voyez ci-dessus, page 104.

(4) Paris, G. Dentu, 2 vol. in-8°. — L'ouvrage anglais (*The present State of Turkey*) avait paru à Londres, en 1807, in-4°.

de Thornton dans une note de sa *Relation* (1), enfin qu'on retrouve dans la *Préface* de la brochure roumaine quelques-unes des idées chères à Golesco sur « l'économie, qui assure le bien-être et la prospérité des nations ; sur la nécessité de renoncer au luxe ; sur la mise en valeur des terres, sur les encouragements à donner au commerce, etc. », toutes ces circonstances ont fait attribuer à Constantin Golesco la traduction dont il s'agit. — Nous croyons, avec M. Iorga (2), que le grand logothète ne peut pas avoir été le traducteur de *l'État de la Valachie*, de Thornton, car il ne parlait pas l'anglais, et ne possédait pas assez bien le français pour faire passer dans sa langue ces pages de l'auteur anglais, traduites en français par M. de Sancé ; nous avons vu, d'autre part, que pour mettre en roumain le *Recueil d'anecdotes* de Lemaire il avait dû se servir de la version grecque qu'en avait donnée son gendre Alexandre Racovitza. Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est que le grand logothète encouragea quelqu'un de ses compatriotes — peut-être Euphrosyn Poteca, l'un des premiers boursiers roumains envoyés à Paris — qu'il protégeait et aimait beaucoup — à traduire l'ouvrage de Thornton, et qu'il lui vint en aide pour faire imprimer sa traduction à Bude.

(1) P. 35 de l'édition Nerva Hodosh.

(2) *Histoire de la littérature roumaine au XIX^e siècle*, I, 97-100.



Dimitrie J. Goleasa



Dimitrie d. Goleasa
meis pe front



Alexandru J. Goleasa

CHAPITRE V

DÉMÈTRE GOLESCO

§ I. — *La Vie.*

Si les deux frères Georges et Constantin Golesco, dont nous avons raconté jusqu'ici la vie et étudié les œuvres, n'ont pas eu avec la France d'étroites affinités d'esprit, telles qu'en auront leurs descendants, ils sont au nombre des premiers boyards roumains ayant compris l'utilité d'envoyer leurs enfants à l'étranger, à une époque où les difficultés de communication faisaient paraître les distances plus longues et rendaient les absences plus pénibles (1).

Bien qu'élevés en Allemagne et en Suisse, les fils de Constantin Golesco ont toujours porté à la France, qu'ils habiteront pendant presque toute la durée de leur exil, depuis la révolution valaque de 1848, une affection doublée d'une profonde reconnaissance, et quant à ceux de Georges Golesco, qui firent leur éducation à Paris, ils demeurèrent Français de cœur alors même qu'ils ne purent pas comme leur frère aîné, Démètre Golesco, se fixer en France et y consacrer à l'étude une vie..... de bénédictin.

Démètre Golesco naquit à Bucarest le 25 octobre (6 no-

(1) Vers 1830, il fallait plus de trois semaines pour recevoir à Bucarest une lettre venant de France, d'Allemagne ou de Suisse.

vembre) 1807 ; il était le fils aîné du grand vornic Georges Golesco, et de sa seconde femme, Marie Balatchano. Comme c'est le cas en Roumanie, pour la plupart des hommes de sa génération, et, à plus forte raison, des générations antérieures, nous manquons de documents sur son enfance et sur sa jeunesse ; nos grands-parents n'avaient pas l'habitude d'écrire leurs *Souvenirs* ni même de consigner, pour leur usage et celui de leurs proches, ceux des principaux événements de leur vie qui auraient pu nous intéresser. Nous savons toutefois par des confidences recueillies de la bouche de Démètre Golesco, qu'il avait fait, sous la direction de son père et des professeurs grecs qui fréquentaient la maison paternelle, les Comita et les Vardala, de bonnes études grecques et latines. Il cultiva de bonne heure la langue française, qu'il apprit presque sans maître, et qu'il possédait assez à fond pour pouvoir passer son baccalauréat ès lettres à la Sorbonne, au bout de deux ans de séjour à Paris.

Il tenait de son père un naturel sérieux, réfléchi, le goût de l'étude et l'amour des lettres. Avidé de tout savoir, il acquit de bonne heure des connaissances encyclopédiques fort étendues. Son esprit, très indépendant d'abord, très épris des doctrines des philosophes français du XVIII^e siècle, subira plus tard d'autres influences, et Golesco cherchera dans le spiritualisme et dans les enseignements de la religion la nouvelle direction qu'il devait donner à ses idées ; ce qui ne l'empêcha pas de demeurer constant dans son admiration pour le génie de ces philosophes ainsi que pour l'incomparable éclat qu'ils avaient jeté sur les lettres françaises.

Nous avons vu qu'à la suite du mouvement *bétairiste* et de la révolution valaque de 1821, la famille de Georges Golesco avait dû, comme presque toute la noblesse roumaine, chercher un refuge en Transylvanie (1). Démètre Golesco, qui était alors âgé d'environ quatorze ans, profita de l'exode des siens dans un pays soumis à la domination de l'Autriche pour y apprendre l'allemand et s'y familiariser avec les œuvres de Goëthe et de Schiller, qu'il posséda bientôt à fond, et dont l'étude exerça la plus heureuse influence sur le développement de son esprit. N'est-ce pas précisément Goëthe qui disait que savoir une nouvelle langue c'était se donner âme nouvelle ?

Georges Golesco avait été, parmi les boyards émigrés, l'un des premiers qui, à la suite de l'élévation au trône de Valachie du grand ban Grégoire Ghica, en 1822, reprirent la route de leur pays, et l'un des premiers aussi qui se décidèrent à envoyer leurs enfants à l'étranger, pour y faire leurs études. Le goût de plus en plus prononcé que son fils aîné manifestait pour le travail contribua certainement à l'encourager dans cette idée.

D'après un rapport consulaire français daté du 25 mai 1825, et cité par M. Pompiliu Éliade (2), Démètre Golesco et son frère Radou (Rodolphe) — celui-ci plus jeune que lui de six ans environ — quittèrent la Valachie pour se rendre en France au mois de mai 1825, et entrèrent à l'institution Lemaire de Paris. Ils partaient en même temps que les trois fils du *caminar* Philippe Linche,

(1) Voyez ci-dessus, page 59.

(2) *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, pp. 245-247.

l'un des grands boyards du temps — et M. Hugot, l'agent consulaire auteur de ce rapport, relate, — à l'occasion de leur départ — un curieux incident raconté en ces termes par M. Pompiliu Éliade :

« Le jour du départ des Linche, le boyard Golesco (qui « n'est certainement pas l'auteur de la *Relation*, mais le « parent de cet auteur, Georges) se serait jeté aux pieds « de Son Altesse (le prince Grégoire Ghica) pour obtenir « la permission d'envoyer ses deux fils en France, à la suite « des « Philippe ». Le prince, pris à l'improviste, n'osa « refuser. Il fit seulement insérer dans le passeport de « Golesco (de peur que des rapports malveillants ne par- « vinsent à ce sujet à la Sublime Porte) qu'il allait se soi- « gner, avec ses deux fils, aux eaux d'Herculesbad. Les « jeunes Golesco partirent deux jours après les Linche (1). »

Ce rapport de M. Hugot est intéressant, parce qu'il montre quels obstacles les boyards devaient alors surmonter pour diriger, comme ils l'entendaient, l'éducation de leurs enfants; leur mérite ne fut que plus grand de ne s'être pas laissés détourner de leurs projets par la crainte des dangers qu'ils pouvaient leur faire courir.

Il existe dans les archives de la famille Golesco un acte délivré au grand vornic Georges Golesco par le métropolitain Grégoire, le 17/29 mars 1827, et certifiant que Démètre et Radou, ses fils légitimes, étaient nés, l'un le 25 octobre (6 novembre) 1807, l'autre le 8/21 mars 1814. Cet acte, visé à la chancellerie du Consulat de France à Bucarest, porte la signature du consul, ce même « chevalier » Hugot. Il

(1) *Op. cit.*, p. 246.

s'agit évidemment là d'une pièce destinée à être envoyée en France pour permettre aux jeunes Golesco de se présenter aux épreuves du baccalauréat ès lettres; que Démètre Golesco subit, avec succès, le 17 août 1827. Dès le mois de novembre, nous le trouvons inscrit à l'École de Droit, où il prend, du 12 novembre 1827 au 16 janvier 1829, neuf inscriptions, et passe, le 26 janvier de cette dernière année, « un premier et dernier examen de baccalauréat en « droit (1) ».

Golesco ne poussa pas plus loin ses études juridiques : il ne se sentait pas fait — bien qu'il dût devenir un jour magistrat — pour les subtilités de la chicane, et c'est du côté des lettres que paraît s'être portée dès lors l'activité de son esprit. Il suivait à la Sorbonne les cours de Cousin, de Guizot, à qui le ministère de Martignac venait de rendre, en 1828, sa chaire de la Faculté des Lettres ; ceux de Royer-Collard, de Villemain, dont les journaux de l'époque appelaient les leçons « des événements intellectuels » ; il lisait leurs ouvrages en même temps que les œuvres des grands maîtres auxquels ces leçons étaient consacrées ; il fréquentait les bibliothèques, les cabinets de lecture, s'instruisait de toutes les façons, et c'est ainsi que se développa de plus en plus chez lui cette passion de l'étude qui ne devait jamais l'abandonner, pas même dans son extrême vieillesse. Sa haute intelligence, d'une culture presque universelle, a rayonné dans tous les sens, et, parmi les choses de l'esprit, il en est peu qu'il ne se soit efforcé de pénétrer à fond ou dont il n'ait eu tout au moins des clartés. Mais

(1) P. Éliade, *op. cit.*, p. 254.

ce que Golesco aimait par dessus tout c'était la littérature française du XVIII^e siècle ; il la possédait si bien qu'il en demeura jusqu'à la fin de ses jours le fervent admirateur ; Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Bossuet, Fénelon, La Bruyère n'avaient point de secrets pour lui ; il s'était si bien habitué à tout voir, à tout juger d'après eux et à travers leurs œuvres que ses pensées et ses sentiments étaient le plus souvent le reflet des leurs et qu'il cherchait à les imiter jusque dans l'archaïsme voulu de ses idées et de son style ; on eût dit, en l'entendant parler, quelqu'un de leurs contemporains, qu'une de ces fées, dont il évoquera, plus tard, dans ses *Contes*, la gracieuse image aurait, d'un coup de sa baguette magique, fait revivre parmi nous.

Démètre Golesco mit également à profit ce premier séjour en France pour cultiver la musique, vers laquelle il s'était senti attiré de bonne heure, et ici encore, ses préférences allèrent, dès le début, vers les grands maîtres du passé, Rameau, Bach, Mozart Gluck, auxquels il associera plus tard, dans un même culte pieux, Beethoven et Mendelssohn. Il ne se passait pas de jour qu'il ne s'assît à son piano pour interpréter leurs œuvres et vivre ainsi en constante communion avec ces dieux de l'harmonie, comme il ne cessait de nourrir son esprit de la moelle des grands écrivains français du XVII^e siècle. Il fit, vers cette époque, la connaissance de Berlioz qui, en 1826, avait quitté l'École de Médecine pour le Conservatoire, et composé déjà sa *Messe* à quatre voix avec chœur et orchestre, son ouverture de *Waverley*, sa *Symphonie fantastique* arrangée pour le piano par Listz, ses *Scènes de Faust*. Bien que les théories

musicales du jeune maître ne fussent point toujours partagées par Golesco, celui-ci profita, dans une large mesure, pour compléter son éducation artistique, des entretiens qu'il eut avec Berlioz ainsi que des idées si justes et si fécondes qu'il lui entendit plus d'une fois exprimer, avec la fougue qui lui était familière, sur la mission et l'avenir de la musique en France. Golesco se trouvait encore à Paris à la fin de 1829; nous voyons figurer son nom au bas d'une lettre de remerciements adressée par la jeunesse roumaine de Paris à Héliade, qui venait de fonder à Bucarest le *Courrier roumain* (1) et qui avait eu la bonne pensée d'envoyer le journal à ses jeunes compatriotes étudiant en France. Cette lettre, dont M. Pompiliu Éliade nous a donné la traduction (2), et dont les intentions valaient certainement mieux que le style, porte les signatures de MM. Coleschi, Sovetnic, Margéala, Alexandre Linche, Nicolas Baleano, Constantin Brăiloi, Démètre Golesco, Constantin Linche, Jean Vladoyano et Constantin Philippesco.

La plupart de ces jeunes gens appartenaient à de grandes familles de Valachie, et quelques-uns d'entre eux devaient jouer un rôle important dans l'histoire politique de leur pays. Constantin Brăiloi, né en 1809, mort à Bucarest, à l'âge de quatre-vingts ans, a été tour à tour député, sénateur, ministre, président de la Chambre des députés, maire de Bucarest, et a laissé le souvenir d'un homme d'État de valeur et d'un excellent jurisconsulte. Lui-même fit élever ses trois fils à Paris, et sa maison, cordialement hospitalière, fut toujours ouverte aux Français de passage à Bucarest,

(1) Voyez ci-dessus, page 123.

(2) *Op. cit.*, p. 244.

comme aux jeunes Roumains qui revenaient de France (1). Constantin Philippesco, né la même année que Démètre Golesco, fit de brillants débuts à la tribune de l'Assemblée nationale pendant le règne du prince Bibesco, devint ministre des Finances sous le gouvernement provisoire de 1848, et mourut à Paris, en 1854. Il venait d'y publier un *Mémoire sur les conditions d'existence des Principautés danubiennes* « fragment — dit Ubicini — d'un travail plus « considérable qui fut interrompu par la mort (2) ». Enfin Jean Vladoyano, membre, à diverses reprises, des Assemblées législatives roumaines, intéresse plus particulièrement la famille Golesco, car il était le père de madame Catherine-Alexandre Golesco, femme d'un des fils du grand vornic Georges Golesco.

Ce n'étaient pas là les seuls compatriotes que Golesco avait l'occasion de rencontrer à Paris : M. Pompiliu Éliade écrit, d'après Héliade-Radoulesco, qu'ils étaient « deux douzaines » en 1829. Quelques-uns, comme Coleschi, Sovetnic, Margéala, dont les noms figurent au bas de la lettre des jeunes Roumains de Paris à Héliade-Radoulesco (3), sont demeurés d'illustres inconnus ; plusieurs autres, d'origine grecque, Boubouky, Hestiotès, Goussy, Phormion, après avoir passé leur doctorat à Paris, de 1827 à 1830,

(1) Voyez dans les *Documents Hurmuzaki* (X, 621-623) plusieurs lettres de Constantin Brailoï à son père, écrites en 1828 et 1829, de Genève, où il était allé continuer ses études, et, dans l'une desquelles il est question de ses cousins Golesco (les fils de Constantin).

(2) *Provinces d'origine roumaine*, p. 165. Cf. notre *Bibliographie franco-roumaine du XIX^e siècle* (éd. Leroux), page 44.

(3) Voyez ci-dessus, p. 137.

allèrent pratiquer la médecine à Bucarest; Hestiotès y obtint de bonne heure la grande naturalisation; quant à Phormion, il devint l'homme de confiance et l'ami du prince Bibesco, l'ancien souverain de Valachie, et, retiré plus tard à Paris, il y surveilla l'éducation des fils du savant légiste roumain, Etienne Phérékyde, lesquels ont été ou qui sont eux-mêmes des jurisconsultes et des hommes d'État que la France apprécie autant que la Roumanie.

Ajoutons à ces noms celui de Pierre Poënaro, le futur organisateur de l'enseignement public en Valachie, très estimé de Démètre Golesco, et sur le compte duquel celui-ci s'exprimait ces termes, dans une lettre adressée à Héliade :

« J'ai expédié à M. Poënaro les lettres que vous m'avez
 « adressées pour lui. Cet honorable compatriote s'est tout
 « à fait consacré aux études les plus honorables pour notre
 « patrie. Les sciences et les métiers, voilà son seul passe-
 « temps; et, au moment où je vous écris, il est allé avec
 « les élèves de l'École Polytechnique dresser une carte de
 « toute la France. Ce jeune homme est de nous tous celui
 « qui fera un jour le plus d'honneur à notre patrie, et par-
 « tant, le plus digne de votre respect et de votre ami-
 « tié (1) ».

(1) P. Éliade, *op. cit.*, p. 242. — Dans un de ses récents volumes sur la Roumanie (*Feuilles de route en Roumanie; A travers le pays; Paris, Sansot, 1913*) M. Léo Claretie a publié un extrait des *Souvenirs* (inédits) de M. Nicolas Kretzulesco, l'ancien président du Conseil des ministres du prince Couza et du roi Charles I^{er}, où l'éminent homme d'État dit page 251) que « les frères Golesco arrivèrent à Paris aussitôt après lui ». (Il y a là une petite inexactitude que nous n'aurions pas relevée, si elle

Il serait difficile de fixer le moment où Golesco rentra dans son pays, après ce premier séjour en France, mais il est certain qu'il n'avait pas quitté Paris au moment de la révolution de 1830, dont il avait gardé des souvenirs très précis qu'il racontait volontiers aux siens. Il rapportait dans sa valise une tragédie en cinq actes et en vers, *Éponine et Sabinus*, qu'il avait écrite, nous apprend-il lui-même, dans l'*Introduction* de son ouvrage sur *le Progrès Social*, à l'âge de vingt-et-un ans.

A son retour, il trouva la Valachie occupée par les Russes, et son père travaillant, sous la direction du général Kisseleff, au projet de réorganisation judiciaire qui devait constituer une des principales réformes des nouveaux Règlements organiques.

Il est vraisemblable que le grand vornic Georges Golesco eut plus d'une fois recours, pour l'aider dans sa tâche, aux connaissances juridiques de son fils, frais émoulu de l'École de Droit de Paris, ainsi qu'à la grande aisance avec laquelle il maniait la plume en français. Les études qu'il avait faites, bien que n'ayant pas été poussées jusqu'au bout, désignaient tout naturellement Démètre Golesco pour un poste dans la magistrature ; on le nomma juge, et il s'éleva graduellement jusqu'aux fonctions de

n'était de nature à induire en erreur sur la date exacte de l'arrivée des Golesco à Paris. M. Kretzulesco ne partit pour la France que vers 1833 — il avait alors 21 ans — il écrit lui-même (p. 257 du volume de M. Léo Claretie) : « La première année de mon séjour à Paris, en 1834 ». Or Démètre et Radou Golesco étaient à Paris, dès 1825, et c'est aussi vers 1825-1826 que Constantin Golesco alla placer ses fils à Munich et à Genève.

procureur près la Cour d'Appel de Bucarest. Il fut un excellent magistrat, éclairé, consciencieux, d'une scrupuleuse intégrité dans l'accomplissement de ses devoirs.

Il joignait à ces qualités professionnelles un grand fonds de mansuétude et de bonté, apanage commun de tous les Golesco. Ce fut le *bon juge*, dans la véritable acception du terme, doux, affable, compatissant, toujours prêt à trouver dans la générosité de son cœur une atténuation à la faute commise, et à tempérer la rigueur de la loi par les sentiments d'indulgence et de pitié dont il était pénétré.

Il continuait à consacrer à l'étude et aux lettres les loisirs que lui laissait l'exercice de ses fonctions. Comme plusieurs Roumains de son temps, et comme beaucoup du nôtre (à commencer par notre grand poète national Basile Alexandri) (1) il écrivait en français, et quelquefois en vers français, presque toute sa correspondance privée, et nous avons eu entre les mains des lettres de lui, d'un très joli tour, entremêlées de vers, à la façon des épîtres de Voltaire, et adressées à ses sœurs Hélène et Catherine, en pension à Vienne, ou à ses cousines Racovitza, en villégiature à Golesti. C'est à cette période de sa vie, comprise entre 1830 et 1844, qu'appartiennent diverses œuvres poétiques, que nous nous bornons à mentionner, et sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir : une comédie en vers, *Valérie ou le Divorce* plus faite, nous dit-il lui-même, pour la lecture que pour la scène (2), et une vingtaine de

(1) Sur Basile Alexandri, voyez notre article *Un poète-diplomate roumain du XIX^e siècle*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1^{er} décembre 1910.

(2) Introduction au *Progrès social*.

poèmes lyriques d'une inspiration élevée, et écrits dans la bonne langue des poètes de la fin du XVIII^e et du commencement du XIX^e siècle en France.

Mais ce n'était pas tout d'avoir composé ces œuvres ; très peu de personnes, dans son pays, étaient en état d'apprécier leur mérite et de juger si leur auteur avait pour les lettres une vocation décidée. Aussi Golesco prit-il le parti, en 1844, de retourner à Paris, dans le but de soumettre ses poèmes à l'examen de quelques littérateurs de talent qu'il avait eu l'occasion d'y connaître dans sa jeunesse, et parmi lesquels se trouvait Aimé Martin, le commentateur de Molière, le biographe et le disciple de Bernardin de Saint-Pierre, dont il avait épousé la veuve.

Il revit Aimé Martin, qui l'accueillit avec beaucoup de bienveillance, lui donna d'excellents conseils, et l'engagea vivement à persévérer dans ses tentatives littéraires. Madame Aimé Martin, qui avait été formée à bonne école, et dont les avis n'étaient pas à dédaigner, se montra non moins encourageante ; et c'est ainsi que Golesco, qui doutait encore de lui-même, se tourna résolument vers les lettres et plus particulièrement vers l'histoire, pour laquelle il avait toujours eu une préférence marquée. Il ne s'attarda pas toutefois en France, malgré son vif désir d'y prolonger son séjour. Son père, que son grand âge empêchait de s'occuper aussi activement que par le passé de ses travaux et de l'administration de sa fortune, le pressait de revenir en Valachie. Il rentra donc chez lui, très vraisemblablement dans le courant même de cette année 1844, et reprit les études littéraires que son nouveau voyage en France avait interrompues. A Bucarest, comme jadis à

Paris, Golesco n'était heureux qu'au milieu de ses livres. On voulut le marier : il refusa tous les partis qu'on lui proposait, et un jour que sa mère insistait pour qu'il se décidât à contracter une très brillante union, il la conduisit dans sa chambre, où, lui montrant sur sa table sa plume encore humide d'encre : « Voilà une fiancée ! » — lui dit-il.

Lorsqu'éclata en Valachie le mouvement national de 1848, Démètre Golesco, qui n'avait cependant pas en lui l'étoffe d'un révolutionnaire, ne crut pas devoir refuser à ses cousins et à son frère cadet Alexandre-Georges Golesco le concours de son patriotisme et de son dévouement à la cause que les siens avaient embrassée avec tant d'ardeur. Il accepta le poste de préfet de Braïla, et s'y fit remarquer par son attitude énergique au moment de l'occupation de cette ville par les troupes de Rifaat-Pacha (1). Voici une lettre de lui, adressée précisément dans ces circonstances mémorables, à Ion Ghica, le futur prince de Samos, et que celui-ci nous a conservée dans ses *Souvenirs d'exil* : « On « m'écrit de Galatz que dans peu il doit éclater en Molda- « vie aussi un soulèvement général; mais, selon toutes les « apparences, ce soulèvement aurait pour unique but la des- « titution du prince, contre lequel on commence déjà à dis- « tribuer de violentes diatribes. Votre belle idée de la réu- « nion des deux Principautés ne prend malheureusement « racine que dans très peu de têtes moldaves. Je jetai l'autre « jour les yeux sur une carte imprimée à Vienne, il y a « plus de vingt ans, qui ne contenait que les pays de race « roumaine, la Valachie, la Bessarabie, la Moldavie, la

(1) Voyez Ion Ghica : *Souvenirs d'exil après 1848* (Bucarest, 1889; en roumain, p. 34).

« Bukovine, la Transylvanie et le Banat. Savez-vous que
 « cela formerait un joli petit royaume, tout rond, avec des
 « frontières que la nature semble avoir indiquées? La Mer
 « Noire, le Danube, la Theiss lui formeraient une jolie cein-
 « ture de fiancée, un beau rempart contre les outrages de
 « l'étranger. Le centre de ce royaume nous donnerait Iassi
 « ou Roman pour capitale, qui serait comme un phare
 « pour les nations slaves qui nous entourent, et qui répan-
 « drait ses rayons de lumière parmi elles. Je ne sais pour-
 « quoi je pense que cette idée, qui eût été une pure utopie
 « l'année passée, me paraît aujourd'hui si réalisable qu'on
 « pourrait presque parier que la chose aura lieu : mais quand?
 « Voilà le seul point d'incertitude qui me reste encore. La
 « révolution française de 1848 a proclamé l'affranchisse-
 « ment des peuples, mais encore plus le principe des natio-
 « nalités. Chaque nation a droit à sa propre existence poli-
 « tique, et tous les hommes qui parlent une même langue
 « ne doivent être considérés comme formant qu'une seule
 « nation. C'est là le signe distinctif que Dieu leur a donné
 « pour les séparer les uns des autres sur ce globe ; les fron-
 « tières qui tiennent à la nature du terrain ne viennent qu'en
 « second lieu. Si le principe des nationalités doit triompher,
 « comme tout le fait espérer, les Roumains seront un peuple
 « de huit millions. Mais il y aura des luttes terribles avant que
 « ce principe puisse se transformer en fait dans toute l'Europe.
 « C'est une des dernières épreuves que notre société malade
 « doit essayer. La fraternité des peuples ne viendra qu'après,
 « pour accomplir l'œuvre de la civilisation..... » (1).

(1) Ion Ghica, *Op. cit.*, pp. 21-23. — La lettre de Démètre GoleSCO est datée de Braïla, 7/19 août 1848.

Golesco a été bon prophète, et son patriotisme éclairé lui a fait entrevoir, dans un avenir rapproché — car que sont soixante-dix ans dans l'histoire d'un pays ! — l'accomplissement des vœux séculaires de la nation roumaine, dont la guerre de 1916-1918 est venue hâter si glorieusement la réalisation.

Le langage si noble et si fier qu'il tenait pendant que les canons turcs étaient braqués sur le chef-lieu de sa préfecture, ainsi que les espérances qu'il fondait sur les destinées de sa patrie prouvent que chez lui la sérénité d'âme et le courage civique s'unissaient à la culture de l'esprit.

Tombé au pouvoir des Turcs, qui s'ingénierent d'abord à le terroriser de toutes les façons, il se crut perdu, et nous lui avons entendu raconter plus d'une fois comment, obligé de suivre à cheval, au milieu de la nuit, entre deux soldats chargés d'épier ses moindres gestes, les troupes ottomanes qui avaient envahi la Valachie, il pensait tranquillement à la mort, sous le ciel parsemé d'étoiles.

Les Turcs admirèrent eux-mêmes son courage et se montrèrent généreux. Quelques jours plus tard, il était conduit chez le commandant en chef qui lui annonçait sa mise en liberté, et ayant réussi à s'embarquer sur un navire en partance, il quitta, pour n'y plus revenir, le pays qui l'avait vu naître.

Il revint à Paris — où il avait passé quelques-unes des plus belles années de sa jeunesse — et y retrouva bon nombre de ses compatriotes et de ses proches parents, son frère Alexandre, ses cousins Étienne et Nicolas, qui avaient été forcés de s'expatrier comme lui, à la suite des événements de 1848. Il ne semble pas toutefois qu'il se soit joint à eux

dans leur campagne de propagande en faveur des idées qui leur étaient chères, et qu'ils avaient essayé vainement de faire triompher en Valachie. C'est ainsi qu'on ne lit pas son nom au bas du *Mémoire justificatif de la révolution roumaine du 11-23 juin 1848*, signé par ses cousins, par son frère, par Héliade, Tell, Maghiéro, N. Kretzulesco, Balcesco, C.-A. Rosetti, D. et J. Bratiano, Boliac, Bolintinéano et d'autres membres marquants du parti national (1). Il ne publia — comme en publièrent beaucoup d'entré eux — aucune brochure, aucun ouvrage relatifs aux événements dont les émigrés roumains à Paris avaient été les principaux acteurs, et il laissa parler et agir ceux qu'il croyait mieux faits que lui pour intéresser la France à la cause roumaine. Ce n'est pas que ses sentiments ne fussent pas restés à l'unisson du patriotisme de ses compagnons de lutte (2), mais il avait été repris, reconquis par la vie intellectuelle de Paris ; ceux qui aiment l'étude savent quelles ressources la grande ville offre aux travailleurs, quelles jouissances de toute sorte elle leur réserve, et Golesco aimait l'étude avec passion.

Il se remit à suivre les cours de la Sorbonne, où il ne lui fut plus donné d'entendre les voix éloquents de Guizot, de Cousin, de Villemain, qui, comme dit Sainte-Beuve, « ne

(1) Sur ce *Mémoire*, qui est l'œuvre d'Ubicini, voyez notre *Bibliographie franco-roumaine du XIX^e siècle* (éd. Leroux), p. 36.

(2) Ses compatriotes émigrés lui avaient conservé toute leur estime et toute leur confiance ; c'est ainsi que ceux d'entre eux qui avaient été transportés à Brousse le désignèrent plus tard pour faire partie, avec son cousin Étienne Golesco, d'une Commission chargée de vérifier les comptes des sommes versées en faveur de l'émigration. (Voyez les *Souvenirs d'exil* d'Ion Ghica, p. 368).

remplissaient plus leurs chaires que par leurs lieutenants » (1) ; mais ces lieutenants s'appelaient Wallon, Jules Simon, Nisard. Patin occupait la chaire de poésie latine, Saint-Marc Girardin, celle de poésie française ; Egger, celle de littérature grecque. Golesco, qui était d'avis qu'on doit étudier à tout âge, écoutait volontiers leurs leçons, et quoiqu'il lui restât peu de chose à apprendre, il sut profiter de leur enseignement. Des amis de la Roumanie, tels que Michelet, Quinet, Philarète Charles, professaient alors au Collège de France. Les deux premiers surtout devaient donner aux Roumains des marques précieuses de leurs sympathies : Michelet qui, dans ses *Légendes démocratiques du Nord*, racontera éloquemment le touchant épisode de Mme Rosetti, suivant à pied, avec sa fille âgée de trois mois dans ses bras, son mari qui partait pour l'exil ; (2) Quinet, le futur auteur de *l'Histoire des Roumains* (3), et que d'étroits liens de famille rattachaient à la Moldavie. Golesco les connaissait personnellement ; sans partager leurs idées, il leur était reconnaissant du chaleureux appui qu'ils prêtaient aux revendications de son pays, et il ne pouvait mieux leur témoigner sa gratitude qu'en allant les applaudir au Collège de France, jusqu'au jour où leurs cours furent fermés par ordre supérieur, celui de Michelet, dès 1851, celui de Quinet, à la suite du coup d'État.

Mais l'histoire, la philosophie, les lettres n'intéressaient pas seules Golesco ; les sciences et surtout les sciences natu-

(1) *Causeries du lundi*, VI, 147.

(2) Voyez notre *Bibliographie franco-roumaine*, pp. 42-43.

(3) *Id.*, pp. 119-120.

relles l'attiraient également ; il avait commencé à travailler à une *Histoire de la civilisation*, qui sera l'une de ses œuvres capitales, et il n'était pas rare de le voir, au Museum, prenant, aux cours de Flourens et de Geoffroy Saint-Hilaire, des notes qui devaient lui servir pour la rédaction de son ouvrage ; enfin, voulant donner à son âme le même aliment qu'à son esprit, et dans son désir de se mieux pénétrer de ces vérités chrétiennes que lui avait révélées la lecture fréquente des Pères de l'Église, il était assidu aux conférences de Notre-Dame, où Lacordaire, alors dans tout l'éclat de sa prédication, « jetait hardiment le catholicisme en pleine actualité et abordait toutes les questions politiques, sociales et philosophiques qui passionnaient alors les esprits ». (1). Nous tenons de GoleSCO lui-même que pendant ce troisième séjour de près de douze ans qu'il fit à Paris, de 1848 à 1860, pas une semaine ne s'était passée qu'il ne fût demeuré fidèle à ces habitudes de travail méthodique et régulier. Installé rue des Saints-Pères, dans une maison qui a subi quelques transformations lors des travaux entrepris pour l'agrandissement de l'hôpital de « La Charité », il y menait une vie des plus retirées, entouré de livres dont le nombre augmentait chaque jour, de partitions de piano entassées de tout côté dans la pièce qui lui servait à la fois de salon et de cabinet de travail, et uniquement préoccupé de mener à bonne fin quelques-uns des ouvrages commencés depuis son retour à Paris, et où il a mis le meilleur de son savoir, le fruit de tout ce que lui avaient enseigné les autres et de tout

(1) G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1890, p. 910.

ce qu'il avait appris lui-même. Il eut une autre passion : celle du théâtre. Il fut l'un des plus fidèles habitués de la Comédie Française, à une époque où le génie de Rachel avait ressuscité, comme par enchantement, les chefs-d'œuvre dramatiques de Corneille et de Racine, que Golesco admirait plus que personne, et qu'il savait par cœur, du premier au dernier vers. C'était l'heureux temps où, pour une somme modique, une quinzaine de louis, — le prix actuel d'une place à une répétition générale ou à une première sensationnelle — on avait ses entrées à la Comédie Française, avec un fauteuil assuré pour toutes les premières représentations. Grâce au crédit dont elle jouissait auprès de quelques personnages politiques influents, Rachel avait fait nommer administrateur général du Théâtre français Arsène Houssaye, qui y ramena une prospérité depuis longtemps inconnue, et sous la direction duquel on vit les beaux soirs d'*Adrienne Lecouvreur*, de *Gabrielle*, de *Charlotte Corday*, de *Lady Tartuffe*, de *la Joie fait peur*, de *Mlle de la Seiglière*, des *Contes de la reine de Navarre*. Ce répertoire, qui alternait avec celui des tragédies classiques auxquelles le talent de Rachel faisait courir tout Paris, remplissait Golesco de joie et d'admiration ; il ne cessait de parler des belles soirées qu'il avait passées jadis à la Comédie Française, et de rappeler les noms des grands artistes qu'il y avait applaudis : Samson, Provost, Régnier, Monrose, Geffroy, Got, Delaunay, Bressant, Rachel, Arnould-Plessy, les sœurs Brohan, Madeleine surtout, dont la beauté était alors dans tout son éclat et qui avait pris en amitié « le Valaque » — comme on appelait Golesco au foyer des artistes. On y aimait ses manières courtoises et réservées,

on y appréciait la sûreté de ses jugements, et l'on prenait volontiers son avis, dès qu'il s'agissait d'éclaircir quelque point délicat de littérature ou d'histoire dramatique. Transporté dans ce milieu tout imprégné d'art, et où se continuaient des traditions et un ton de bonne compagnie dont personne ne faisait plus de cas que Golesco, il rêva sans doute plus d'une fois de voir représenter sur la première scène littéraire de l'Europe sa tragédie d'*Éponine et Sabinus* ; mais la mode n'était plus aux classiques ; la tragédie, telle qu'on la comprenait encore au début du XIX^e siècle, avec le respect des convenances, des règles et du style, avait vécu ; le romantisme naissant lui avait porté un coup dont elle ne devait pas se relever. Golesco sentit qu'il lui fallait renoncer à des espérances chèrement caressées et dont la réalisation devenait de plus en plus problématique ; il n'en demeura pas moins le fidèle habitué de la Comédie Française et l'admirateur des grands artistes qui en soutenaient si brillamment la réputation.

C'est pendant ce troisième séjour à Paris qu'il écrivit son *Essai sur les gens de lettres et les artistes*, puis son *Histoire de la civilisation*, qu'il intitula : *Histoire du progrès social ou Études sur la marche progressive de l'esprit humain*, deux ouvrages de longue haleine, et dont le dernier surtout, attestant un effort de travail considérable, révèle toute l'étendue des connaissances de l'auteur. Il y a là les traces d'un labeur vraiment étonnant, et l'étonnement tourne à l'admiration lorsque l'on sait que, dans le même temps, Golesco avait sur le métier deux autres œuvres, d'une importance non moindre, un recueil de *Pensées et Caractères*, et des *Réflexions morales et religieuses*, la seule de ses pro-

ductions publiée de son vivant, et qu'il avait entreprise avec l'idée d'en faire un traité de philosophie à l'usage des femmes.

Il est regrettable qu'aucun de ces ouvrages, à l'exception des *Réflexions morales*, n'ait pu voir le jour. Ce n'est pas qu'ils ne prêtent par quelque endroit à la critique. Quelle est l'œuvre littéraire sans défauts ? Il y en a dans celles de Golesco : on peut leur reprocher une forme didactique trop accentuée. ainsi que, dans le style, une tendance à l'archaïsme — à un archaïsme de la bonne époque et de la bonne école — qui vient entraver parfois l'essor de la pensée et gêner la libre allure de l'expression ; mais par combien de qualités ces légères imperfections ne sont-elles pas rachetées ? Quelle variété, quelle étendue de connaissances ! Quelle noblesse de sentiments ! Quelle science du cœur humain ! Quelle philosophie aimable, souriante et sereine ! Quelle éloquence persuasive ! Quelle forme élégante et châtiée qui, pour n'être pas celle de nos écrivains contemporains, n'en demeure pas moins dans la véritable tradition du goût et du génie français.

Lorsqu'en 1857, à la veille des élections pour les *Divans ad-hoc*, la Turquie eut décidé de laisser se rouvrir la porte des Principautés aux Roumains émigrés depuis 1848, Démètre Golesco ne voulut point bénéficier de cette mesure réparatrice, non pas pour protester contre l'exil auquel il avait dû se soumettre, ni parce qu'il entendait suivre l'exemple donné, quelques années auparavant, par un illustre proscrit dont le fameux vers :

« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! (1) »

(1) V. Hugo. *Les Châtiments. Ultima Verba.*

avait magnifiquement retenti dans toute l'Europe. Non, Golesco n'était pas l'homme de ces résolutions extrêmes; mais l'indifférence qu'il avait toujours eue pour la politique, les nouvelles habitudes d'esprit et de travail qu'il s'était créées, en France, les relations agréables dont il s'y voyait entouré, l'espoir de pouvoir y publier quelques-uns de ses ouvrages, tout vint fortifier chez lui le grand désir qu'il avait de se fixer définitivement à Paris. Il s'y serait établi sans esprit de retour, si une circonstance douloureuse, la mort de sa mère, survenue en 1860, ne l'avait appelé à son chevet d'agonisante, à Spa, en Belgique, où elle était allée prendre les eaux. C'est là qu'il rencontra celle qui allait devenir avant peu la compagne de sa vie, et à laquelle il fut heureux d'offrir sa main. Il était arrivé à un âge où le besoin de se créer un intérieur et un foyer fait renoncer avec moins de regret au célibat, et il trouva dans l'union qu'il avait contractée un bonheur que vint bientôt augmenter la naissance de deux enfants, qui portent dignement aujourd'hui le nom de leur père. Sa femme — Mademoiselle Joséphine Body, proche parente de M. Albin Body, le savant historien et bibliographe de la ville de Spa, — n'avait mis qu'une condition au mariage : c'est qu'elle continuerait à vivre en Belgique, auprès de son vieux père qu'elle n'avait jamais quitté. Golesco, qui n'avait à Paris qu'une installation provisoire, s'empressa de déférer à ce désir, et c'est ainsi qu'il alla se fixer dans la jolie ville d'eaux bien connue des touristes et des baigneurs des deux mondes, où il vit naître ses enfants, où il surveilla lui-même leur éducation, et où il dort aujourd'hui son dernier sommeil à l'ombre de ces sapins centenaires dont il aimait à respirer

la senteur pénétrante au cours de ses longues promenades sur la crête des collines boisées de Spa.

Privé du jour au lendemain des ressources intellectuelles de Paris, de ses cours, de ses bibliothèques, de ses théâtres, Golesco n'en continuera pas moins à travailler, et à revoir ses manuscrits, car il se rappelait le précepte de Boileau :

« Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,

« Polissez-le sans cesse, et le repolissez. (1) »

Ce précepte, il en usa, il en abusa même; si l'on peut toutefois reprocher à un écrivain sa trop grande probité littéraire. Démètre Golesco s'était fait une règle de transcrire plusieurs fois — et chaque fois avec de nouvelles corrections — la plupart de ses manuscrits. C'est surtout à Spa, avant la naissance de ses enfants ou alors qu'ils étaient trop jeunes encore pour recevoir ses leçons — car il devait bientôt devenir leur éducateur, leur conseiller et leur guide — c'est à Spa, où tout l'invitait au recueillement et à l'étude, qu'il revit la majeure partie des œuvres de sa jeunesse. Il pensait avec raison que la perfection des ouvrages de l'esprit dépend du temps et de la peine qu'on leur consacre, il n'épargna ni sa peine, ni son temps pour rendre les siens aussi achevés que possible. Il refondit entièrement les *Pensées et Caractères* ainsi que les *Réflexions morales et religieuses* et leur donna leur forme actuelle et définitive — si ce dernier qualificatif peut s'appliquer aux œuvres d'un auteur que la mort viendra frapper debout, pendant qu'il corrigait encore ses manuscrits (2).

(1) *Art poétique*, I.

(2) C'est ainsi que le dernier en date des manuscrits du *Progress social*, ouvrage terminé depuis de longues années, porte, écrite de la

Enfin Golesco écrivit à Spa l'*Histoire du prince Modestus*, conte de fées composé à l'occasion de la naissance de son fils Georges, et qu'il voulait lui dédier. Ce conte fut suivi de trois autres, *Blanchette*, *Finette* et *Bon petit cœur*, qui peuvent soutenir, sans trop de désavantage, la comparaison sinon avec ceux de Perrault, du moins avec les meilleurs essais dans ce genre de M^{me} d'Aulnoy et de M^{me} de Beaumont. Un *Plan d'études*, tracé vraisemblablement à l'usage de ses enfants, et un poème sur le *Jugement dernier*, dont quatre chants sont achevés, viennent compléter la série des œuvres écrites par Démètre Golesco pendant son séjour à Spa.

Sainte-Beuve raconte que lorsque Cuvillier-Fleury parlait de ses titres académiques, il disait à qui voulait l'entendre que « son meilleur ouvrage était en Angleterre », faisant ainsi allusion au duc d'Aumale, dont il avait été le précepteur (1). Golesco aurait pu, lui aussi, dire avec quelque fierté : « Mes enfants sont mon meilleur ouvrage ». Nul en effet n'était plus à même que lui, grâce à son long commerce avec les littératures de tous les pays, de former deux jeunes esprits doués d'heureuses dispositions pour les lettres et pour les arts. Il éveilla de bonne heure chez sa fille Hélène le goût des choses de l'intelligence, et l'initia à mesure qu'elle fut mieux en état de les comprendre et de les sentir, aux beautés des auteurs classiques français. La façon vraiment surprenante dont elle

main même de Golesco, cette indication : 13 novembre 1892. — Il mourut le 2 décembre suivant.

(1) *Nouveaux lundis*, I, 398.

récitait, dès l'âge de quatre ans, les fables de Lafontaine dont les enfants saisissent si peu la portée morale et la perfection littéraire, suggéra à Golesco l'idée de développer chez sa fille le talent naturel qu'elle avait pour la déclamation, cet art si français, que Voltaire mettait au rang des beaux-arts, et dont il disait qu'il enseigne « à bien parler » et à bien prononcer, et qu'il donne même de la grâce au « corps comme à l'esprit » (1). L'enfant fit des progrès rapides dans la récitation : à Lafontaine succédèrent Corneille, Racine, Voltaire, puis Lamartine et Victor Hugo, dont elle apprenait par cœur des scènes, des poèmes entiers, qu'elle prenait plaisir à déclamer avec une grande intelligence du texte avec un vif sentiment du rythme et en tenant compte aussi des excellents conseils que lui donnait son père, qui avait encore dans l'oreille toutes les intonations des grands artistes par qui il avait si souvent entendu interpréter le répertoire classique à la Comédie Française. Elle acquit ainsi un goût de plus en plus prononcé pour la littérature et meubla sa mémoire des plus belles œuvres des grands écrivains français. Son père, qui était d'avis qu'il faut tenir compte, avant tout, dans l'éducation des enfants, de leurs dispositions et de leurs talents naturels, s'appliqua constamment à développer chez eux les dons que leur avait départis la nature.

Aussi sa fille n'a-t-elle jamais oublié les premières leçons qu'elle a reçues de son père, et pourrait-elle à bon droit s'appliquer à elle-même ce que Voltaire, dans son dialogue sur l'*Education des filles* (2), fait dire à la jeune Sophronie :

(1) A la maréchale de Luxembourg, 9 janvier 1765.

(2) T. XXIV de l'édition Moland, p. 287.

« Née pour vivre dans la société, *mon père* m'a fait instruire
 « de bonne heure dans tout ce qui regarde la société ; il a
 « formé mon esprit, en me faisant craindre les écueils du
 « bel esprit ; et m'a menée à tous les spectacles choisis qui
 « peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs... où
 « la bienséance règne, où l'on apprend à penser et à
 « s'exprimer. La tragédie m'a paru souvent l'école de la
 « grandeur d'âme ; la comédie, l'école des bienséances,
 « et j'ose dire que ces instructions, qu'on ne regarde que
 « comme des amusements, m'ont été plus utiles que les
 « livres. Enfin, il m'a toujours regardée comme un être
 « pensant dont il fallait cultiver l'âme, et non comme une
 « poupée qu'on ajuste, qu'on montre, et qu'on referme le
 « moment d'après ».

C'est grâce à cette heureuse influence qu'exerça de bonne heure sur elle la tendresse éclairée de son père que Mlle Hélène Golesco est aujourd'hui l'une des femmes de lettres les plus en vue de la colonie étrangère de Bruxelles. Auteur de deux romans que le public a accueillis avec faveur : *Un dévouement sublime sous la Terreur* (1) et *Edmée ou l'Expiation* ; éprise de littérature et d'art ; ouvrant avec empressement sa maison à tous les poètes et à tous les artistes de talent ; demeurée elle-même fidèle à son culte pour la déclamation, elle continue dignement à l'étranger les traditions et le renom littéraires de la noble famille des Golesco. Nous ne saurions d'ailleurs mieux lui payer le tribut de louanges auxquelles elle a droit qu'en reprodui-

(1) Namur, J. Godenne, in-18.

sant celles que lui a données, en d'excellents termes, un littérateur belge des plus distingués, le baron José de Coppin, à la première page d'*Un dévouement sublime sous la Terreur*.

« Je souhaite à votre roman tout le succès qu'il mérite.
« Qui donc en douterait ? Il sera favorablement accueilli
« par les lecteurs choisis dont vous ambitionnez le suffrage.
« Déjà votre plume a signé bien des pages remarquées et
« votre nom est connu des lettrés qui saluent en vous l'une
« des admiratrices les plus sincères de notre littérature
« nationale. Vos articles de critique, notamment, nous ont
« révélé votre souci des lettres belges dont vous suivez le
« mouvement avec une attention passionnée ; il nous ont
« prouvé l'activité de votre vie intellectuelle et la souplesse
« de votre talent, consacré, de préférence, à tirer de l'om-
« bre les méconnus, à célébrer la vaillance de nos jeunes
« écrivains, à mettre leurs œuvres en lumière. Et vos appré-
« ciations, toujours judicieuses, se distinguent par une
« largeur de vue, une élévation d'esprit et une bonté de
« cœur qui leur prêtent un charme de bienveillance en
« même temps qu'une autorité faite d'impartialité et de
« sollicitude. On y constate cet amour de l'art, ce culte des
« lettres, qui sont chez vous des qualités natives, des goûts
« innés que vous avez reçus, héréditairement, d'un père
« qui fut un délicat penseur et un consciencieux philosophe.
« On y retrouve aussi cette exquise courtoisie qui règne
« dans les salons de votre maison hospitalière, toujours
« ouverte à ceux que séduisent les choses de la pensée, et
« particulièrement aux poètes dont votre voix redit les
« chants, devant des auditeurs d'élite capables d'en sentir

« les attrait, d'en comprendre la valeur et d'en savourer
« les harmonies ».

Démètre Golesco ne devait pas être moins heureux avec son fils Georges, dont il dirigea seul les études jusqu'au moment où, parvenu à l'âge de 15 ans, le jeune homme alla terminer ses humanités à l'Université de Louvain. Dès son enfance, celui-ci profita des leçons que recevait sa sœur aînée ; il n'avait guère plus de 8 ou 9 ans qu'il connaissait déjà, par les lectures que leur faisait leur père, quelques-unes des tragédies de Corneille, de Racine, plusieurs comédies de Molière, les *sermons* de Bossuet. Plus tard, Golesco enseignera à son fils l'histoire littéraire dans Villemain, l'histoire politique dans Guizot, l'histoire naturelle dans Buffon et Cuvier. Pendant quatre ans, il s'occupa de ses études latines, lui faisant traduire Virgile, Horace, Cicéron, Tacite, si bien qu'à son arrivée au collège le jeune Golesco, dès le premier jour, se trouva beaucoup plus avancé que la plupart de ses condisciples.

A cet enseignement puisé dans les livres venaient se joindre les leçons des choses. Au cours des promenades que Démètre Golesco faisait presque chaque jour avec ses enfants sous les beaux ombrages des allées et des avenues de Spa, aux fontaines, quelquefois jusqu'au sommet des collines qu'il gravissait d'un pas encore ferme, malgré le poids des ses soixante-dix ans, il leur montrait dans chaque aspect de la nature, dans l'arbre, dans la fleur, dans la source, dans le murmure des bois et dans la chanson des nids la beauté de l'admirable spectacle que Dieu offre partout à nos regards, et il habitua leur esprit à se bien pénétrer des lois admirables qui régissent l'univers.

Une éducation aussi largement comprise et donnée d'une façon aussi intelligente que méthodique eût été incomplète, si Démètre Golesco, qui avait remarqué de bonne heure le goût prononcé de son fils pour la musique, n'eût cherché dans toutes les circonstances favorables au développement de son talent musical l'occasion et le moyen d'en faire le grand artiste qu'est devenu Georges Golesco. Il lui apprit d'abord lui-même le piano, et fut pendant plus de deux ans un professeur modèle, que les progrès incessants de son élève comblaient de satisfaction et d'orgueil. Puis il le mit entre les mains de maîtres plus au courant que lui des nouvelles méthodes d'enseignement, et sous la direction desquels Georges Golesco, de plus en plus passionné pour le piano, acquit une virtuosité sans égale. Nul endroit ne pouvait d'ailleurs mieux convenir que Spa à l'éclosion rapide du génie musical de Georges Golesco, qui eut la bonne fortune d'entendre, dès son enfance, aux belles soirées de la Redoute, les artistes et les compositeurs les plus éminents : Vieuxtemps, Sivori, Servais, Sarasate, Diémer, Ritter, Saint-Saëns, Isaye. Le séjour de sept années qu'il fit à Louvain, où ses parents s'étaient fixés avec lui dès 1881, et où il obtint en 1888 le diplôme de docteur en droit; puis l'installation de la famille à Bruxelles, ville dont le Conservatoire et l'Opéra (la Monnaie), sont parmi les plus célèbres de l'Europe, permirent à Georges Golesco de se consacrer de plus en plus à son art favori et de devenir un pianiste amateur dont les professionnels, même les plus célèbres, envient le talent et la réputation. A ses qualités d'exécutant il joint celles d'un critique musical de valeur; ses articles publiés dans la revue d'art et de litté-

rature *Durendaël*, de Bruxelles, sont fort appréciés des connaisseurs et témoignent d'une profonde érudition artistique acquise en grande partie sous la direction paternelle. Telle étude de Golesco sur *Chopin*, sur le *Faust* de Schuman, sur *Parsifal*, peut être rapprochée des meilleures pages d'un Scudo, d'un Blaze de Bury, d'un Bel laigue.

Les liens de toute nature qui rattachaient Georges Golesco à la Belgique se sont encore resserrés par suite de son mariage, en 1902, avec la fille unique de M. le baron José de Coppin de Grinchamps, d'une ancienne famille patriecienne, originaire de la Bourgogne, et établie en Belgique depuis le xv^e siècle. Madame Georges Golesco est une des femmes les plus distinguées de la société bruxelloise; douée d'une voix superbe, elle partage la passion de son mari pour la musique et préside avec autant de charme que de bonne grâce aux réunions artistiques qu'ils offrent chaque hiver, aux dilettantes bruxellois, dans leur coquette résidence de la rue Vilain XIII.

Démètre Golesco n'a pas vécu assez longtemps pour être témoin des succès et du bonheur de son fils. Il est mort à Bruxelles le 2 décembre 1892, après y avoir passé paisiblement les dernières années de sa vie, entouré de l'affection de ses enfants, voyant arriver l'extrême vieillesse avec la sérénité que donnent aux âmes élevées une conscience pure et le sentiment du devoir accompli, toujours absorbé par ses lectures et par la révision de ses ouvrages. Il recevait fréquemment en Belgique la visite de l'une de ses sœurs — la mère de l'auteur de ce livre — laquelle, fixée à Paris, ne manquait jamais d'aller, chaque année, passer

quelques mois auprès d'un frère qu'elle aimait tendrement. C'est aussi qu'il nous a été donné de connaître de bonne heure et de près, de chérir, de vénérer le grand esprit et le noble cœur que fut Démètre Golesco. Il a eu la vie et la mort que pouvait souhaiter un sage tel que lui : une vie exempte d'ambition, consacrée à l'étude, à la pratique du bien, au culte du beau ; une mort paisible et douce, survenue dans la plénitude d'une activité intellectuelle dont plus de soixante-dix années de travail n'avaient pu refroidir l'ardeur. A nul mieux qu'à lui n'a pu s'appliquer le vers célèbre de La Fontaine :

« Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour » (1) ;

et pour terminer par une autre citation d'un poète qu'il aimait beaucoup, bien qu'il ne fût pas du xvii^e siècle, nul n'a mieux réalisé que Démètre Golesco :

« L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère » (2).

§ II. — *Les Œuvres.*

Comme tout bachelier qui se respecte, Démètre Golesco, après avoir passé son baccalauréat, et avec cette témérité de la jeunesse qui ne doute de rien, ambitionna d'écrire, à peine âgé de 21 ans, une tragédie en cinq actes et en

(1) *Philémon et Baucis.*

(2) *Andrieux, Épîtres : Cécile et Tèrece.*

vers, dont il avait emprunté le sujet à Plutarque, *Éponine et Sabinus*. « Plutarque — dit Voltaire au mot *Femme* du « *Dictionnaire philosophique* — compare dans son chapitre « de l'Amour, l'amour des femmes au soleil, qui anime la « nature ; il met le plus grand bonheur dans l'amour con- « jugal, et il finit par le magnifique éloge de la vertu « d'Éponine. Cette mémorable aventure s'était passée sous « les yeux mêmes de Plutarque, qui vécut quelque temps « dans la maison de Vespasien. Cette héroïne, apprenant « que son mari Sabinus, vaincu par les troupes de l'empereur, s'était caché dans une profonde caverne entre la « Franche-Comté et la Champagne, s'y enferma seule avec « lui, le servit, le nourrit pendant plusieurs années, en « eut des enfants. Enfin étant prise avec son mari, et présentée à Vespasien, étonné de la grandeur de son courage, elle lui dit : « j'ai vécu plus heureuse sous la terre « dans les ténèbres que toi à la lumière du soleil et au « faite de la puissance » (1). Richer avait déjà fait représenter en 1734 une tragédie d'*Éponine et Sabinus* ; puis, en 1762, on avait donné, à la Comédie Française, avec Mlle Clairon dans le rôle principal, l'*Éponine* de Chabanon, jouée le 6 décembre et dont la chute fut retentissante : « Sans entrer dans le détail des défauts de la constitution du poème — disent les *Mémoires secrets* du « 6 décembre 1762 — la versification est des plus impres- « pres au genre dramatique ; c'est une enflure de style, un « faste d'expressions, un amas de métaphores hardies, « d'hyperboles gigantesques, qui ne peuvent en imposer

(1) *Œuvres de Voltaire*, édition Moland, XIX, 98.

« qu'aux ineptes... » C'était aussi l'avis de Grimm qui écrivait dans la *Correspondance littéraire* du 15 décembre 1762 : « *Éponine* vient de paraître sur le théâtre de la « Comédie-Française et de tomber, comme on dit, tout à « plat. Avec elle disparaissent les espérances que, sur la « périlleuse parole des connaisseurs, nous étions tentés de « fonder sur l'auteur. Je ne dirai rien du sujet de cette « tragédie, c'est un fait historique assez connu. L'époux « d'*Éponine*, Sabinus, avait disputé l'empire romain à Ves- « pasien ; après sa défaite, il s'était retiré dans des souter- « rains où il vivait caché pour se soustraire au ressentiment « de l'empereur. L'histoire dit qu'*Éponine* et Sabinus mou- « rurent à Rome par ordre de Vespasien ; mais, dans la « pièce, la scène se passe dans les Gaules, auprès des sou- « terrains où Sabinus s'était réfugié, et dont le poète a fait « un tombeau.... » (1).

C'est aussi dans les Gaules, à Bourges, que Golesco a placé l'action de sa tragédie.

Dès la première scène, nous apprenons par Vocion, père de Sabinus, que Vespasien s'est décidé à accorder son pardon aux Gaulois soulevés contre l'empire, et que Sabinus, qui avait été l'âme de la révolte, bénéficiera peut-être de cette mesure de clémence, destinée à consacrer la générosité de l'empereur et l'éclat de la grandeur romaine ;

Car telle est des Romains la sourde politique ;
D'un peuple, quel qu'il soit, si le renom antique

(1) Chabanon fit depuis de sa tragédie un opéra — joué le 4 décembre 1773, sous le titre de *Sabinus* ; la musique était de Gossec. L'opéra ne réussit pas mieux que la tragédie.

La vertu, le génie, ou bien l'ambition
 Offusquent leurs regards, éveillent leur soupçon,
 On les voit sans relâche, attachés à sa perte,
 Employer le parjure et la ruse couverte;
 Pour achever enfin leurs perfides desseins,
 Les crimes, les remords sont des obstacles vains.
 Cependant, il le faut confesser à leur gloire,
 La générosité suit de près la victoire.
 Dès qu'un peuple a subi la loi de son vainqueur,
 Avec la guerre on voit expirer leur fureur.
 Ils flattent l'ennemi qu'ils ont en leur puissance,
 Et, se parant pour eux d'un reste de clémence,
 Sous le nom d'alliés, d'amis, de protecteurs,
 Ils subjugent le monde en gagnant tous les cœurs.
 C'est là pour Sabinus ce qui fait que j'espère... »

Vocion se réjouit de ces bonnes nouvelles, surtout à cause d'Éponine, qui a lutté vaillamment aux côtés de son époux, et que la captivité de Sabinus a plongée dans une cruelle détresse. L'énergie toute virile dont elle a fait preuve au milieu des combats a attiré sur elle l'attention de Cerialis, le chef des légions romaines en Gaule, et il s'est pris pour Éponine d'une violente passion. Elle en instruit elle-même Vocion, son beau-père ; leur entretien est interrompu par l'entrée de Sabinus qui vient leur annoncer que, n'ayant plus qu'une heure à vivre, il a obtenu de Cerialis la permission de les embrasser une dernière fois. Mais soudain il se ravise ; une idée subite a traversé son esprit ; il ne périra pas et ne laissera point périr sa femme et son enfant.

Cependant Cerialis, poursuivant ses menées criminelles et voulant se débarrasser à tout prix de Sabinus, se présente chez Éponine et lui annonce que, par ordre de l'em

pereur, dont il ne fait qu'exécuter les volontés, son mari et son fils vont être livrés au bourreau ; mais Éponine n'est pas dupe de ses affirmations :

Pourquoi feindre, seigneur ? L'empereur peut-il être
 D'un cœur assez cruel pour vouloir un trépas
 Qui devient inutile et ne l'honore pas ?
 Et que dirait le monde, en cette circonstance,
 S'il allait, démentant le bruit de sa clémence,
 Se plonger froidement dans le sang innocent
 D'un Gaulois sans défense et d'un débile enfant ?
 Quoi ! d'un crime si noir souillerait-il sa gloire ?
 De son cœur généreux perdrait-illa mémoire ?
 Non, non, convenez-en, Seigneur ; si mon époux
 Doit aujourd'hui périr, il tombe sous vos coups ;
 C'est vous dont les arrêts vont arracher sa vie,
 Et vous l'eussiez sauvé, lui portant moins d'envie ».

Cérialis feint de ne pas comprendre ; il renouvelle à Éponine l'aveu de sa flamme et lui insinue que, redevenu libre par la mort de son mari, elle pourra accepter sans déshonneur sa main. Elle essaye vainement de lui montrer jusqu'à quel point un pareil projet est odieux et irréalisable ; sa résistance n'a d'autre effet que d'exaspérer Cérialis, qui donne l'ordre qu'on s'assure du fils d'Éponine, pendant qu'on vient annoncer à Vocion que Sabinus, après avoir réduit son palais en cendres, s'est donné la mort. Le vieillard surmonte sa douleur, et, dans une apostrophe vibrante d'indignation, il répond fièrement à Cérialis, qui lui rappelle que la Gaule n'existe plus et qu'elle fait désormais partie de l'empire romain :

..... Pour ressaisir leurs droits
 L'espoir ne meurt jamais dans le cœur des Gaulois !

Non, non, champs fortunés, douce et chère patrie,
 Tu ne périras point, et quand par leur furie,
 Couverte de ton sang, déchirée en lambeaux
 Tu ne devrais partout offrir que des tombeaux,
 Plus jeune, plus brillante et plus belle peut-être,
 De tes cendres encore on te verra renaître,
 Et le front radieux, de lauriers couronné ;
 Par ta gloire éblouir l'univers étonné !

Éponine, convaincue que Sabinus a cessé de vivre, est décidée à mourir aussi. Elle repousse un nouvel assaut de Cerialis, demeure sourde aux conseils pleins de tendresse de Vocion, qui cherche à la détourner de son funeste projet, et plutôt que de souiller par un nouvel hymen la mémoire de Sabinus, elle se dispose à disparaître avec lui. Mais nous savons, dès le premier acte, que le chef gaulois n'avait pas perdu tout espoir de sauver, grâce à un stratagème, sa vie et celle d'Éponine. Réfugié dans un souterrain connu de lui seul, et s'étendant au loin sous les voûtes de son palais, il a échappé aux flammes qu'il avait lui-même allumées et revient auprès d'Éponine et de Vocion. Malheureusement il a été reconnu, suivi ; afin de ne pas tomber entre les mains des soldats lancés à sa poursuite, il se réfugie chez son beau-père, tandis qu'Éponine cherche vainement à détourner les soupçons de Cerialis qui guette sa proie. Malgré ses efforts pour demeurer maîtresse d'elle-même, elle est trahie par ses hésitations, par son trouble, par les regards désespérés qu'elle jette du côté de la maison où se cache Sabinus ; une dernière fois ils essayent de se dérober au sort qui les attend ; ils se retrouvent en présence de Cerialis et Éponine révèle à son mari l'odieuse trame ourdie contre elle et contre lui-même par le lieutenant de l'em-

pereur en Gaule. Se sentant perdue, elle supplie Sabinus de la délivrer de la vie. Il la transperce de son épée, puis, s'en frappant lui-même, il tombe mort à ses côtés.

Telle est cette tragédie, que Golesco écrivit à l'âge de vingt-et-un ans, pendant qu'il faisait encore ses études en France, et dans laquelle on trouve, à côté de défauts, dont il n'y a pas lieu d'être surpris chez un débutant et chez un étranger, des qualités de composition et même de style qu'il serait injuste de ne pas signaler.

Le peu de place dont nous disposons ne nous permet pas de nous étendre sur une autre œuvre dramatique de Démètre Golesco, un drame en cinq actes et en vers, composé après son second retour de Paris, vers 1845, et intitulé *Valérie ou le Divorce*. L'auteur, qui lisait beaucoup alors la Bible et les Pères de l'Eglise, et dont la foi religieuse s'affermait chaque jour davantage, a voulu montrer dans cette pièce jusqu'à quel point le divorce peut ébranler les bases de la famille et de la société. Il avait été à même de juger, dès sa jeunesse, dans son propre pays, où le divorce s'obtenait avec une extrême facilité, de combien de maux il était la source, pour les époux comme pour les enfants. Puis, à mesure qu'il devint plus croyant, le côté religieux de la question et l'atteinte que le divorce porte au dogme chrétien, le frappèrent et le préoccupèrent davantage, comme le prouve cette épigraphe, empruntée au *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, qu'il a mise en tête de son drame :
« Le mariage est réduit à sa forme primitive ; l'amour
« conjugal n'est plus partagé ; une si sainte société n'a plus
« de fin que celle de la vie, et les enfants ne voient plus
« chasser leur mère pour mettre à sa place une marâtre. »

Il s'agit donc d'une thèse morale et religieuse, que Golesco a voulu revêtir de la forme dramatique. Ce sont là matières délicates qu'il est toujours prudent, dans l'intérêt même de l'auteur, de ne pas porter à la scène. Il s'en rendait bien compte lorsqu'il écrivait que sa pièce était plutôt faite pour la lecture que pour la représentation. Il y a dans *Valérie* des situations émouvantes ; il y a de bons vers ; mais ce ne sont point des vers de théâtre. D'ailleurs, lorsque cette œuvre fut composée, la comédie en vers — de même que la tragédie — avait cessé d'être en faveur, et ce discrédit n'a fait qu'augmenter depuis. Ainsi qu'on le disait récemment avec beaucoup de justesse, « le poète qui « se proposerait d'écrire aujourd'hui une comédie bourgeoise en vers se briserait contre trois écueils : l'emphase, « le lyrisme hors de saison, ou le prosaïsme » (1).

Pourrait-on reprocher à Golesco de n'avoir pas complètement réussi, là où avaient échoué, avant lui, et où devaient échouer encore, après, tant d'auteurs de talent, dont les comédies en vers supportent difficilement aujourd'hui la représentation, et même la lecture.

Il faut ajouter à l'œuvre poétique de Démètre Golesco une dizaine de morceaux lyriques, qu'il a intitulés *Modulations*, et qui, composés en 1843, s'inspirent visiblement des *Méditations* et des *Harmonies poétiques* de Lamartine. L'une d'elles, qui a pour titre *Lamartine*, fut envoyée par Golesco à l'illustre auteur de *Jocelyn*, et celui-ci voulut bien l'en remercier par une lettre des plus aimables.

La plupart de ces poèmes lyriques, qui sont intitulés :

(1) A. Brisson, *Chronique théâtrale du Temps*, du 23 mars 1914.

Lamartine, La Cloche, Le Siècle de Léon X, le Tasse à Eléonore, L'homme et le Jour, Les Tombeaux, Hymne à l'Espérance, L'Arc-en-ciel, etc., etc. (leurs titres seuls nous montrent que l'auteur des *Modulations* est un adepte fervent de l'école lamartinienne), se distinguent par de nobles aspirations vers l'idéal, par l'ampleur de la pensée religieuse, par la mélancolie des sentiments intimes ; mais ce n'est pas dans ces essais poétiques, qui n'étaient pour Golesco qu'un simple passe-temps littéraire, qu'il faut chercher la réelle valeur d'un écrivain dont l'esprit, porté plutôt vers les études encyclopédiques, n'a donné toute sa mesure que dans ses œuvres en prose, si intéressantes par l'abondance et la variété des réflexions littéraires, morales et religieuses qu'il y a semées à profusion. C'est ce dont il est aisé de se convaincre en parcourant l'*Essai sur les gens de lettres et les artistes*, son premier ouvrage digne de fixer l'attention.

La question que l'auteur s'est proposé d'examiner est celle des avantages et des inconvénients de la profession d'homme de lettres et d'artiste. C'est surtout par des exemples tirés de la vie des écrivains et des artistes célèbres, par des traits empruntés à leur caractère, à leur humeur, à leurs habitudes d'esprit, à leur façon d'être dans la société, à la manière dont ils comprenaient et pratiquaient l'art dans lequel chacun d'eux a excellé, que Golesco a essayé de montrer, avec autant d'érudition que d'agrément et d'aimable philosophie, quelquefois avec trop d'abondance, quelle doit être la véritable mission du savant et de l'artiste, quels sont les défauts et les qualités qu'on rencontre le plus souvent chez eux, enfin en quoi consistent la réelle noblesse et la grandeur de leur profession. Il parle d'eux

avec chaleur, avec éloquence, avec amour : « On m'accu-
 « sera peut-être, dit-il, dans son *Introduction*, d'avoir parlé
 « trop magnifiquement des gens de lettres. Mais le véri-
 « table amour des lettres est chose si rare que je crains
 « d'être resté plutôt en deçà de la vérité, dans l'opinion
 « que je m'en suis faite, et que je voudrais faire partager à
 « mes lecteurs ».

Qu'on ne s'attende d'ailleurs pas à trouver dans ce ouvrage un plan régulier, une étude méthodique sur la question si intéressante et si complexe que l'auteur a entrepris de traiter ; certains chapitres, comme par exemple celui sur *la Vocation*, qu'on aurait supposé rencontrer aux premières pages du livre, sont placés vers la fin ; d'autres, comme ceux intitulés : *De la source de l'éloquence* et *De la solitude* n'ont avec le sujet qu'un rapport indirect et lointain ; l'ensemble n'en constitue pas moins une œuvre qui révèle, en même temps qu'une philosophie lumineuse, puisée dans la connaissance du cœur humain, une étude approfondie des chefs-d'œuvre de l'antiquité, ces grands modèles du beau et du parfait dans les arts. Il nous est impossible de suivre l'auteur dans les XXXIV chapitres de son ouvrage ; nous nous bornerons à quelques aperçus généraux, et à des citations qui donneront une idée suffisamment précise de son tour d'esprit et de son style.

Le livre débute par des considérations esthétiques sur le beau dans la nature et dans l'art. L'homme voit tout au travers du prisme de son imagination ; les poètes et les artistes, ordinairement doués d'une imagination très vive, sont heureux ou malheureux plus que le commun des mortels, « car l'ouvrière la plus habile à nous forger des joies et

« des douleurs est cette faculté de l'âme, aussi ardente que
 « légère et frivole. qu'on a justement appelée la folle de la
 « maison ».

Après avoir considéré l'idéal comme principe des beaux-arts, l'auteur examine ce qui constitue le fond ou la forme dans les ouvrages d'imagination, la forme pouvant varier à l'infini, et variant en effet suivant l'inconstance des opinions, les préjugés des temps ou les progrès des siècles; le fond restant le même, toujours pur et inaltérable. « C'est le
 « *beau absolu*, ce *vrai absolu*, dont je parle plus haut et qui
 « peut revêtir toutes les formes extérieures qu'on voudra
 « lui donner. Lui seul doit servir de règle pour juger de la
 « valeur d'une œuvre d'imagination; pour que l'on tienne
 « compte de ce que le goût de chaque peuple peut y avoir
 « introduit de spécial et d'arbitraire. Les cosmogonies, les
 « mythologies, les féeries, les légendes et en général les fic-
 « tions sous toutes leurs formes n'en sont qu'une parure
 « accidentelle; ce sont les mille plis que le hasard ou le
 « souffle du vent donnent à la draperie; c'est un ornement
 « frivole et extérieur assujéti aux caprices et aux bizarre-
 « ries de la mode. et qui peut changer selon les fantaisies du
 « poète ou les croyances des peuples. La manière de s'en
 « servir est assez indifférente. et si elles valent quelque chose,
 « c'est par la plus ou moins grande somme de beauté intel-
 « lectuelle ou morale qu'elles expriment. L'idéal, c'est l'art
 « lui-même ».

C'est dans l'imagination qu'il faut chercher la cause première de notre sensibilité; c'est par l'imagination qu'on invente dans les sciences et dans les arts; l'homme de génie est celui qui réunit à un degré supérieur le jugement

et l'imagination. « Il importe donc, et c'est une des premières règles de l'art d'élever les enfants, il importe de développer de bonne heure ces deux facultés de notre âme d'une façon égale. Les gens qui n'en ont exercé qu'une seule possèdent rarement cette clairvoyance qui fait juger sainement les vrais rapports des choses. Pourquoi voit-on un si grand nombre de savants manquer de goût et d'artistes manquer de jugement ? C'est que la plénitude de développement et l'équilibre harmonieux de ces deux facultés maîtresses leur font malheureusement défaut. »

Toute œuvre d'art porte l'empreinte plus ou moins fidèle des habitudes, des mœurs, du caractère de son auteur. On ne peut bien rendre ce qu'on n'a point senti. « Pour bien exprimer les émotions du cœur, il faut les avoir éprouvées : c'est le grand principe de toute inspiration — « Voyageur, soldat, publiciste, ministre — disait Chateaubriand — c'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai chanté l'océan, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les Cours, dans les assemblées, dans les affaires que j'ai étudié les princes, la politique et les lois. »

« Ni l'art, ni le talent ne sauraient suppléer à cette première éducation, indispensable à qui veut écrire avec naturel. Tout ce qui est factice manque de cette spontanéité qui est le mérite fondamental d'une œuvre littéraire. En vain Delille, en vain l'auteur des *Saisons*, s'efforcent-ils de chanter les joies champêtres et les tableaux ravissants de la nature ; on trouve tout chez eux, sauf le vrai sentiment des choses qu'ils veulent décrire.... »

Néanmoins une imagination trop vive peut influencer d'une façon malheureuse sur le tempérament et le caractère des gens de lettres et des artistes, soit qu'elle transforme en passions violentes des sentiments qui pour l'ordinaire sont plus calmes et plus rassis, soit qu'elle développe en eux une vanité dont beaucoup sont trop souvent atteints. Et l'auteur rappelle que Cicéron, Dante, Michel-Ange, Franklin lui-même, si grand ami de la simplicité « respiraient l'en-
« cens avec délices. Buffon tenait aux hommages ; il
« aimait la parure et l'éclat des habits. La noblesse de
« son port, la dignité de sa démarche lui donnaient un cer-
« tain air de supériorité qui faisait que ses ennemis l'appe-
« laient *le comte de Tuffière.....* »

A propos de la rivalité qui a existé de tout temps entre les artistes, GoleSCO montre que les prétentions à l'esprit sont celles auxquelles nous tenons davantage ; c'est là que triomphe la vanité, et cependant les hommes supérieurs devraient se rendre réciproquement justice et laisser à la médiocrité le triste privilège de l'envie. » Eschyle fut jaloux de Sophocle, Aristote de Platon, Le Brun de Le Sueur, Beethoven de Weber, et Voltaire... de tout le monde ». L'histoire des beaux-arts offre néanmoins de beaux exemples de cet esprit d'union et de fraternité qui devrait régner entre tous ceux qui ont embrassé la même carrière et cultivé les mêmes arts.

« Le Dominiquin, en butte aux persécutions d'une école rivale, voyait son talent méconnu dans son propre pays et ses ouvrages presque méprisés. *La Communion de Saint Jérôme*, indignement arrachée de la place qu'elle occupait dans l'église de San Girolamo di Carità, avait

« été reléguée dans un grenier, puis envoyée à Poussin,
 « pour qu'il recouvrit d'une nouvelle peinture la toile du
 « Dominiquin. L'illustre peintre reporte le tableau dans
 « l'église, en fait le sujet d'une leçon publique, le compare
 « à la *Transfiguration* de Raphaël et à la *Descente de Croix*
 « de Daniel Volterre, proclame ces trois tableaux les chefs-
 « d'œuvre de l'école romaine, et Le Dominiquin, dont per-
 « sonne ne parlait jusqu'alors, dut sa célébrité à la bonne
 « foi et au désintéressement d'un artiste français... »

Sur l'amour de l'indépendance, sur les protections, à propos desquelles on nous rappelle cette réponse de l'abbé Mably à un ministre qui le recherchait : « Je le verrai, lorsqu'il ne sera plus en place » ; sur cette déclaration de Montesquieu : « Il m'est aussi impossible d'aller chez quelqu'un dans des vues d'intérêt qu'il m'est impossible de rester dans les airs ; » — sur l'esprit de modération, si nécessaire aux gens de lettres, Golesco nous dit aussi des choses fort judicieuses et qui sont encore d'actualité. Nous aimons moins son parallèle entre l'homme du monde et le savant. Il reproche aux gens de lettres une rudesse de caractère et une gaucherie dont beaucoup sont fort heureusement exempts. De ce que Shakespeare conversait lourdement et sans esprit, de ce que Goldsmith parlait, au dire de Garrick, comme un perroquet, de ce que Buffon avait une élocution négligée et commune, il ne s'ensuit pas qu'aujourd'hui surtout les littérateurs et les artistes ne sachent ni se présenter dans un salon, ni s'y faire remarquer par la distinction de leurs manières et par l'attrait de leur conversation. Ils y sont au contraire fort recherchés, fort appréciés, et y apportent l'aisance des hommes du monde les plus accomplis.

Tour à tour, l'auteur examine la question des avantages de la fortune chez les gens de lettres et les artistes et rappelle qu'ils lui doivent le loisir et l'indépendance ; il nous montre le génie aux prises avec l'adversité et s'attache à prouver que le besoin, qui est le père de l'industrie, l'est aussi quelquefois des talents, la pauvreté ayant pour effet de donner aux âmes énergiques le courage et la persévérance, sans lesquels on ne réussit en rien ; puis il envisage le profit qu'un écrivain peut retirer de ses ouvrages et il se félicite de voir aujourd'hui les gens de lettres délivrés de la sujétion dans laquelle leur état les tenait autrefois enchaînés vis à vis des grands : « Sous Louis XIII on disait encore : « *Voiture est à M. un tel*. Les temps sont changés. Un grand « artiste, un auteur de talent, est plus ou moins sûr de « gagner sa vie avec son pinceau, son archet ou sa plume : « le public suffit à faire sa fortune. Les dédicaces humbles « sont passées de mode. Peut-on ne pas se sentir pénible- « ment affecté lorsqu'on voit Corneille, poussé par la « nécessité, accompagner chacune de ses pièces d'une épître « dédicatoire où il ne cesse de louer les libéralités de ses « protecteurs ? Les préfaces ne s'adressent plus aujourd'hui « qu'au lecteur, et c'est un grand pas vers le progrès ; car « ce qui distingue surtout les nations policées, c'est d'y voir « les talents honorés. Sans porter l'humiliante livrée d'un « personnage influent, l'écrivain ne doit s'appartenir qu'à « lui-même et attendre de son seul mérite sa fortune et sa « réputation ».

Le chapitre consacré aux critiques, que les poètes et les artistes supportent si malaisément — et Golesco essaye à ce propos de déterminer les conditions que doit réunir la

critique pour être à la fois impartiale, sincère et courtoise ; — celui qui a pour objet le devoir imposé aux gens de lettres de former et de diriger l'opinion publique et de donner la première impulsion aux idées nouvelles qu'ils sentent germer autour d'eux, sont parmi les meilleurs du livre.

Il semble, dans la dernière partie de l'ouvrage, que l'auteur se soit quelque peu mis en contradiction avec lui-même. Après avoir soutenu, non sans raison, et prouvé par de nombreux exemples empruntés à l'histoire des divers peuples et des diverses civilisations que l'homme de lettres peut faire un excellent homme d'État — car il unit à la science l'amour de la justice — après avoir affirmé qu'il importe que la vie active soit mêlée à la vie contemplative, il vante longuement les bienfaits de la solitude et dit que la retraite seule donne le loisir nécessaire pour se livrer aux grands travaux de l'esprit. « La plupart de ceux qui, pendant le Moyen-Age, se sont distingués par des travaux « extraordinaires s'étaient formés dans l'enceinte de ces « paisibles cloîtres dont le silence n'était troublé que par le « chant des psaumes ou par la prière des fidèles. C'est loin « des hommes qu'ont été conçues et exécutées les grandes « œuvres de l'esprit. Moïse a mûri sa pensée dans les déserts « de Madian et Numa avait des entretiens secrets avec la « nymphe Égérie. Lorsque Dieu veut parler à un cœur, il « lui inspire d'abord le goût de la solitude : « Je le condui- « rai au désert, — dit l'Esprit-Saint dans *Osée* — et je par- « lerai à son cœur ». C'est pendant sa longue résidence à « Metz que Bossuet, tout à lui-même, amassa ces richesses « d'érudition qui l'ont fait regarder de son vivant comme

« un Père de l'Église, Buffon traça ses plus belles vues sur
« la nature dans les jardins de Montbard, et Montesquieu
« passait des années entières dans les vignes de La Brède....
« Qui n'a entendu parler de la fontaine de Vaucluse au
« bruit de laquelle Pétrarque soupira ses élégies les plus
« tendres, de l'ermitage de Montmorency, auquel Rousseau
« doit ses pages les plus éloquentes, d'Aunay et de la Val-
« lée aux loups immortalisés par le séjour de Château-
« briand. La science est pareille à ces palmiers superbes qui
« se plaisent à croître au milieu des sables arides du désert,
« d'où, prenant plus librement leur essor, ils peuvent gran-
« dir à leur aise et étendre au loin leurs branches au milieu
« d'un ciel serein ».

Assurément, le calme et la solitude sont singulièrement propres à favoriser le travail intellectuel. Les religieux cloîtrés qui vivent loin du monde, les écrivains qui s'occupent surtout d'études philosophiques et scientifiques, les fureteurs d'archives et de registres recherchent volontiers l'isolement pour pouvoir consacrer à leurs investigations toute l'activité de leur esprit. Mais, de nos jours surtout, que de littérateurs, que d'historiens, que de poètes même — Châteaubriand, Lamartine et Victor Hugo entre autres — qui n'ont pas dédaigné l'agitation et le tumulte des assemblées publiques et qui ont acquis dans l'exercice du pouvoir une expérience et une autorité dont s'est accru leur prestige et dont a bénéficié leur popularité !

L'ouvrage de Golesco se termine par une belle apologie de l'étude et du charme que les lettres peuvent répandre sur la vie de l'homme, surtout à son déclin : « Tant qu'on
« est plein de jours, fût-on désœuvré, on trouve encore

« de quoi se satisfaire dans le monde. La société elle-même
 « semble vouloir venir au devant de nous et faire les pre-
 « miers pas pour ajouter quelque chose à nos plaisirs. Mais
 « lorsque l'âge s'appesantissant sur notre front commence
 « à attrister nos pensées et à refroidir notre imagination ;
 « lorsque les maladies ont usé nos organes, émoussé nos
 « sens, détruit nos forces, et que l'âme n'habite plus que
 « parmi des ruines, il nous reste pour dernière consola-
 « tion la méditation et la lecture.... L'esprit, comme le
 « le cœur, n'a pas de rides, et l'amour des lettres est la
 « dernière passion qui survive en nous ».

En écrivant ces lignes, Golesco nous a retracé fidèlement le tableau de sa propre vie ainsi que du bonheur constant qu'il a trouvé dans l'amour de l'étude et dans le culte des lettres.

L'auteur de *l'Essai sur les gens de lettres et les artistes* a encore laissé, sous le titre de *Pensées et Caractères*, un manuscrit de 325 pages, renfermant des réflexions et des maximes sur divers sujets de littérature et de morale. L'ouvrage — du moins en ce qui concerne sa forme extérieure — est visiblement imité de Labruyère, et quelques-uns de ses chapitres ont des titres identiques à ceux des *Caractères* : *Des Ouvrages de l'esprit* ; — *De l'Homme* ; — *De la Société et des conversations* ; — *Des Femmes* ; — *Du Cœur* ; — *Des Biens de fortune* ; — *Des Grands* ; — *Du Souverain ou de la République* ; — *Des Esprits forts*. Les autres chapitres du livre de Golesco sont intitulés : *De l'Orgueil et de l'Amour-propre* ; — *De l'Oisiveté* ; — *De la Vertu* ; — *Du Bonheur* ; — *De la Solitude* ; — *De la Vieillesse*.

Il s'agit, comme on le voit, d'un véritable recueil de pensées, dans lequel l'auteur a groupé, tantôt sous une forme concise et ramassée, tantôt avec de plus longs développements, et en y joignant quelques portraits dans le genre de ceux qu'avaient mis à la mode, au xvii^e siècle, les romans de Mlle de Scudéry et que devait renouveler avec tant de succès Labruyère, toute une série de vérités et de sentences littéraires, morales et philosophiques qui, pour n'être pas toujours neuves, ainsi qu'il le reconnaît lui-même dans sa *Préface*, n'en sont pas moins marquées au coin du bon sens, de la sagesse et de la raison.

On trouvera peut-être étrange que l'auteur ait ainsi adopté en partie le cadre même des *Caractères* de Labruyère et conservé les titres de quelques-unes des divisions de son livre; mais il a pensé sans doute que pour classer à son aise le fruit de ses méditations et de ses lectures, il ne pouvait suivre un meilleur guide que le grand moraliste du xvii^e siècle. D'ailleurs, qu'importe la distribution matérielle d'un recueil de pensées, si celles-ci se présentent sous une forme saisissante et originale? Ce n'est point par la façon dont est divisé un livre qu'on juge de sa valeur. Si la maison de mon voisin me plaît, rien ne m'empêche d'en construire une de proportions semblables, voire même d'une architecture identique; l'essentiel est que je mette dans son aménagement intérieur, dans sa décoration, dans son ameublement, l'empreinte particulière de mes idées et de mes goûts personnels. C'est ce qu'a fait GoleSCO, en essayant de donner à des réflexions morales, qui tiennent souvent du lieu commun, une forme nouvelle, un tour original, et de rappeler, selon sa propre expression, « ce

« que le cours des siècles a effacé en quelque sorte de la « mémoire des hommes ». Il ne craint pas de répéter, après tant d'autres penseurs, certaines vérités générales, incontestables, éternelles, « que le monde semble à chaque « instant avoir à la bouche et qu'il néglige le plus de mettre « en pratique », et il rappelle, à ce propos, le mot de Louis XIV à Bourdaloue, alors que le grand roi, voulant témoigner au célèbre prédicateur tout le plaisir qu'il avait à entendre ses sermons, lui disait : « J'aime mieux vos « redites que les nouveautés des autres ».

L'auteur s'excuse de redire lui aussi des choses qui sont au fond de tous les esprits ; il se défend d'avoir peint l'humanité en laid, et affirme qu'il n'a pas eu l'intention de tracer des caricatures ; d'ailleurs, ajoute-t-il, « ce sont moins « des jugements qu'on trouvera dans ce livre que certains « mouvements spontanés qui ont jailli d'une âme honnête « et naturellement portée à l'indulgence... J'ai fait le con- « traire d'Arnauld, qui, dans sa *Préface* du grand ouvrage « de Nicole sur la *Perpétuité de la foi*, nous dit que l'auteur « eut besoin de trois volumes in-quarto pour développer « une seule phrase du cardinal Bellarmin. Je m'y suis pris « d'une façon diamétralement opposée ; plus d'une fois j'ai « dû condenser la substance d'épais in-folio dans une « pensée de quelques lignes, et celui qui voudra se donner « la peine de jeter un regard de curiosité sur cet opuscule « pourra se dire qu'il a parcouru en quelques heures les « volumes d'une vaste bibliothèque ».

Il y a en effet — comme dans tout ce qui est sorti de la plume de GoleSCO — une grande somme de connaissances, d'érudition et d'expérience au fond de chacune de ses pen-

sées. Quant à ses portraits, on pourrait dire d'eux ce que disait Charpentier de ceux de Théophraste, dans sa réponse au discours de réception de Labruyère à l'Académie française : « Vous avez fait vos portraits d'après nature ; lui n'a fait les siens que sur une idée générale ». Ce qui donna en effet une si grande vogue aux portraits dont abondent les *Caractères* de Labruyère, et qui se multipliaient à chaque nouvelle édition de l'ouvrage, c'est qu'ils étaient pris sur nature, d'après des originaux en chair et en os dont les noms couraient sur toutes les lèvres. Golesco procède, comme Théophraste, par idées générales, et trace des portraits créés plutôt par son imagination ; la peinture est moins nette et, partant, moins vivante.

Enfin, pour ce qui est de ses *Pensées*, elles dénotent, à côté d'une grande souplesse d'esprit, une profonde connaissance du cœur humain, et constituent un véritable manuel de morale et de philosophie pratique, dont la lecture est aussi agréable qu'instructive. Notons aussi chez lui les sentiments d'une piété fervente et sincère, une croyance inébranlable aux dogmes révélés de la religion, une foi enthousiaste, qui lui font trouver, dans son chapitre des *Esprits forts*, des accents empreints d'une véritable éloquence pour condamner l'athéisme et l'incrédulité, et qui imposent le respect de ses opinions à ceux mêmes qui ne les partagent pas. Un petit nombre de citations empruntées aux divers chapitres dont se compose le livre permettront à nos lecteurs de mieux se rendre compte de ce qu'il renferme de bon sens, de droite raison et de saine philosophie, et comme, avec Golesco, la littérature ne perd jamais ses droits, nous rapporterons aussi quelques-uns de ses jugements sur

certains écrivains français du grand siècle vers lesquels allait de préférence son admiration.

Sur les Ouvrages de l'esprit.

Le naturel dans le style a quelque chose de ce charme indéfinissable que l'on éprouve auprès d'une jeune fille qui plaît, dès qu'elle parle, et qui parle sans songer à plaire.

Enoncer ses idées aussi clairement que possible est la première loi de la science du langage, et c'est par là que se distingue surtout la langue française. « On parle pour « s'entendre », telle paraît être sa devise. On la dit timide, parce qu'elle fuit les inversions qui répandent d'ordinaire de l'obscurité dans le discours. On la qualifie de pointilleuse ; une image forcée, la plus légère équivoque lui répugnent ; une ellipse l'épouvante. De pareils reproches rehaussent à nos yeux son mérite et lui donnent sur les idiomes des autres peuples policés une supériorité qu'il serait à souhaiter, pour le progrès de l'esprit humain, qu'elle gardât longtemps encore.

Molière, le plus grand des poètes comiques, est aussi vrai, aussi naturel dans son dialogue que profond dans ses caractères. Quand on lit ses pièces, on est toujours tenté de dire : « Comme cet homme-là nous connaissait bien ! ».

Boileau, qu'on a voulu souvent ranger plutôt parmi les versificateurs que parmi les poètes, parce que chez lui la raison prévaut sur l'imagination, nous a donné, dans des vers précis, élégants et faciles à retenir, les véritables règles de l'art d'écrire,

Le bon sens suppose un esprit exempt de préjugés et un cœur libre de passions. C'est ce qui le rend si rare, et fait qu'on dispute sans cesse, sans qu'on puisse s'entendre sur rien.

On disait autrefois pour louer quelqu'un : « il a de l'esprit comme un ange » ; nous disons aujourd'hui : « il a de l'esprit comme un démon ».

Sur la Modestie.

Nous mentons toute notre vie ; et lorsque nous aurons cessé de parler, notre pierre tumulaire mentira pour nous.

Un cœur sensible se contente qu'on l'aime ; les gens vaniteux veulent qu'on les préfère aux autres.

Sur l'Oisiveté.

Une chose m'a frappé dans ce monde ; une vie occupée et bien réglée donne à des gens grossiers et rustiques un certain bon sens qu'on chercherait en vain chez des esprits cultivés, mais oisifs.

Sur la Société et la Conversation.

Des minuties, des bagatelles, une visite, un salut, un mot bien placé et qui flatte, aident plus que de grands services ou un grand mérite à nous pousser dans le monde.

La politesse des manières s'apprend ; elle a ses formules et ses règles : celle du cœur à je ne sais quoi de spontané qui peut se passer de maître,

L'esprit nous tente, et nous fait dire bien des sottises, lorsque la raison nous empêche d'en faire : on est sage en actions, imprudent en paroles.

Sur les Femmes.

La femme a plus de cœur que l'homme, et par conséquent plus de foi. Dieu lui a confié le salut du monde, en lui confiant le soin de notre berceau.

En matière de mariage, la raison calcule, l'imagination égare, le bon sens examine, choisit et se trompe rarement.

On s'adore, puis on s'aime, et l'on finit par se supporter, trois phases sous lesquelles nous apparaît cet inévitable satellite qui trace le cercle de notre vie, et qu'on appelle le mariage.

Sur le Cœur.

On gagne les femmes par l'esprit, mais l'on n'est sûr d'elles que lorsqu'on les a gagnées par le cœur.

Il en est de l'amitié comme des greffes; celles du printemps réussissent le mieux.

On a de la peine à se faire des amis; on en a davantage à les conserver.

Entre mille manières de perdre son temps, une des plus ordinaires est de donner des conseils dont on sait qu'on ne profitera pas.

Sur les Jugements

Pour bien juger de toutes choses, il faudrait tout connaître, et, pour tout connaître, la vie de l'homme est trop courte, son esprit trop borné ou trop distrait, son cœur trop agité ou trop changeant.

Chaque pays, chaque famille, chaque homme a ses préjugés et ses ridicules, et plus ce sont des préjugés et des ridicules, plus on y tient.

Sur la Vertu.

La vertu, pour faire sentir tout son prix, doit passer par la rude épreuve du malheur.

Sur le Bonheur.

Chaque âge travaille pour l'âge suivant : l'enfance pour la jeunesse, la jeunesse pour l'âge mûr, celui-ci pour la vieillesse. et la vie entière se passe sans qu'on songe à travailler aussi pour cette autre vie qui ne se compte plus par années et par siècles, et qu'on nomme l'éternité.

Le grand art que de savoir être content de ce que l'on a et de ce que l'on est !

Bien user de ce qu'on a, ne pas désirer ce qu'on n'a pas, sans trop regretter ce qu'on a perdu, c'est le grand secret du bonheur ici-bas.

Sur la Solitude.

C'est nous qui les premiers nous lassons du monde et qui devenons maussades, tristes, ennuyeux; le monde alors commence à se lasser aussi de nous.

Enfants, on nous amuse avec des jouets : puis les plaisirs et les distractions prolongent pour nous ce premier âge jusqu'à l'heure de notre mort.

Il faut éviter l'homme qui rit toujours, et craindre celui qui ne rit jamais.

Sur la Vieillesse.

On devient chagrin avec le temps, et un indice rarement trompeur d'un heureux naturel est de conserver sur ses vieux jours un peu de notre gaieté et de notre bonne humeur d'aurefois.

La vieillesse, impuissante à satisfaire nos goûts et nos passions du jeune âge, nous détache en quelque sorte de nous-mêmes, et, pour tout plaisir, il nous laisse celui d'être sensibles au bonheur d'autrui.

Un autre ouvrage de Démètre GoleSCO — le plus important de tous peut-être par l'ampleur du sujet qui y est traité, par l'étendue et la variété du savoir qu'y montre l'auteur, par la solidité du fond comme par l'agrément de la forme — est son *Histoire du progrès social ou Études sur la marche progressive de l'esprit humain*.

Il en conçut l'idée vers 1847 — après la mort

d'Aimé Martin — qu'il avait trouvé un jour, lors de son second voyage à Paris, en 1844, en train de rêver au plan d'une *Histoire de la civilisation*, que l'auteur de *l'Éducation des mères de famille* n'eut pas le temps d'écrire. Golesco se dit que ce serait là, pour un érudit comme lui qui connaissait à fond l'histoire des civilisations de tous les pays, une belle œuvre à entreprendre, et une excellente occasion de condenser, en un travail, savamment développé, tout ce que lui avaient appris ses recherches et ses lectures sur le progrès accompli, au cours des siècles, par la marche des idées. Et en effet, si l'histoire politique se borne à enregistrer et à analyser des faits qui sont plutôt du domaine de la réalité, et d'une réalité aussi navrante que généralement mal connue, — guerres, usurpations, conquêtes, rivalités entre peuples de race différente ou luttes intestines entre citoyens appartenant au même État, conflits d'ambition et de prépondérance entre les partis politiques et les classes sociales d'un même pays — l'histoire de la civilisation, en nous montrant les progrès des lettres, des sciences, des arts, de l'industrie, chez chaque nation et dans chaque siècle, rassérène notre esprit, l'élève vers de plus nobles pensées, et nous donne de la nature humaine une idée plus avantageuse et plus conforme à la conscience que nous avons de notre intelligence et de l'emploi que nous devons faire de nos facultés. Pour écrire une pareille histoire, il faut être à la fois historien, philosophe, littérateur, artiste, posséder presque toutes les sciences, se rendre un compte exact des lois qui régissent la production et la distribution des richesses, en un mot savoir embrasser, dans un rapide et vaste coup d'œil, l'ensemble des connaissances humaines,

œuvre laborieuse, ardue, mais belle et noble entre toutes, et dont Golesco a su se tirer à son honneur.

Son ouvrage est divisé en trois parties :

- 1° Depuis les temps primitifs jusqu'à Jésus-Christ ;
- 2° Depuis la prédication du Christ jusqu'à la Renaissance ;
- 3° Depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution française.

Dans chacune de ces trois parties, et plus particulièrement dans les deux dernières, toute sa pensée est dominée par son admiration sans bornes pour le christianisme et par l'influence qu'il a exercée sur les progrès de la civilisation. Il importe, avant de passer très rapidement en revue l'économie générale du livre, de bien fixer ce point essentiel qui fera mieux ressortir l'esprit dans lequel cette *Histoire* a été conçue et développée.

C'est aux Grecs et aux Romains que sont naturellement consacrés les principaux chapitres et aussi les meilleures pages de la première partie du manuscrit. Après avoir rappelé que la plupart des arts ont eu pour berceau l'Asie, d'où ils passèrent en Egypte, et montré que ce qui arrêta la marche de l'esprit humain sur les bords du Nil comme sur ceux de l'Euphrate, ce fut, avec la coutume des castes et l'usage de la polygamie, le défaut de liberté politique, Golesco nous fait assister à la naissance de la poésie avec Homère, de la philosophie avec Thalès et Pythagore, puis, arrivant à Solon, il expose les avantages de sa législation sur celle de Lycurgue, et insiste sur ce fait que la plupart de ses lois civiles et criminelles ont passé dans les codes des peuples modernes. Selon lui, les Grecs doivent leur civilisation à leur amour de la liberté, à un sentiment exquis du beau dans les arts, à la souplesse et à l'harmonie

de leur langue, à la situation de leur pays, si propre à favoriser le commerce, enfin à la douceur de leur climat.

Il considère le siècle de Périclès comme la plus grande et la plus belle époque de l'esprit humain, alors que Phidias, Zeuxis, Pindare, Sophocle, Euripide, Aristophane, Cimon, Thémistoclès, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Socrate, Platon vivaient presque en même temps dans l'enceinte de la même ville. L'enseignement de Socrate, l'œuvre de Platon et d'Aristote sont, de la part de l'auteur, l'objet d'une étude très savante, très fouillée, qui met en relief tout ce que la philosophie et les sciences doivent à ces grands esprits, dont le nom brille aujourd'hui encore d'un incomparable éclat. Fécondées par le génie d'Aristote, les sciences notamment prennent un puissant essor avec Euclide, Archimède, Hipparque et Théophraste.

Passant aux Romains, il rappelle qu'ils s'emparèrent de l'héritage des Grecs pour continuer leur œuvre civilisatrice. Si le don de l'invention leur manque, si leur langue est moins souple et moins harmonieuse que celle des Hellènes, ils leur sont supérieurs dans l'art de la guerre, dans la politique et dans la jurisprudence. Ils surent conquérir et organiser leurs conquêtes de façon à s'en assurer la possession. Bien que le siècle d'Auguste ne tienne qu'une place relativement secondaire dans l'histoire de l'esprit humain, les Romains occupent néanmoins le premier rang en matière d'éloquence et d'histoire, avec Cicéron, Salluste, César, Tite-Live et Tacite. Dans un dernier chapitre, consacré à Zénon, GoleSCO peint le triste état de la société romaine lorsque parut ce philosophe, et soutient que le stoïcisme, qui fut un principe d'inertie bien plus que d'action. A force de

vouloir dominer la nature, les stoïciens l'étouffèrent, et leur prétendue sagesse, avec son imperturbable placidité, son orgueil et son isolement, s'éclipsa et s'évanouit aux premières lueurs de l'aube naissante du christianisme.

Tout le commencement de la deuxième partie de l'*Histoire du progrès social* est une longue et éloquente glorification du christianisme. Après avoir essayé de démontrer qu'il tire toute sa force de sa divinité, et réfuté ceux qui prétendent que ses doctrines sont empruntées en grande partie à celles du paganisme, l'auteur explique, dans une série de chapitres d'une argumentation serrée, que le christianisme a modifié la métaphysique, en établissant la spiritualité de Dieu, son éternité et son ubiquité ; — la psychologie, en expliquant l'union de l'âme avec le corps, et en renfermant la raison dans ses limites naturelles ; — la morale, en faisant des pauvres les vrais héritiers du royaume de Dieu ; — la politique et le droit des gens, en proclamant le principe de l'égalité devant Dieu, principe qui a eu pour conséquence celui de l'égalité devant la loi, en flétrissant l'esclavage, en réhabilitant et en sanctifiant le travail, en proclamant la fraternité des peuples et leur solidarité. Le christianisme a émancipé la femme par le caractère de sainteté qu'il a imprimé au mariage, par l'obligation de la fidélité conjugale imposée aux deux sexes, par l'interdiction de l'abandon et de l'exposition des enfants. La littérature elle-même a subi son heureuse influence. On trouve dans la Bible plus de véritable philosophie que dans tous les écrits des païens, et un nouveau genre d'éloquence apparaît avec la doctrine du Christ, l'éloquence chrétienne.

qui ne s'adresse point aux savants, mais doit se faire simple pour parler aux humbles. La poésie aussi s'est épurée avec le christianisme, qui est un idéal transmis du Ciel à la terre par une voie surnaturelle.

Les Antonins et Charlemagne, les Arabes, avec leur civilisation si avancée et si raffinée et les progrès de toute nature qu'ils ont fait faire aux sciences; les croisades; les inventions si utiles et si fécondes du Moyen-Age, et l'influence considérable qu'elles ont eue sur les progrès de la civilisation; puis, dans un autre ordre d'idées, l'éclat jeté par Dante, Pétrarque et Boccace, sur les lettres italiennes; enfin la naissance de la théologie, fondée sur l'Écriture et interprétée suivant la tradition de l'Église par saint Thomas d'Aquin, le plus fidèle disciple de saint Augustin et le plus profond métaphysicien du Moyen-Age, donnent à cette deuxième partie de l'ouvrage de Golesco un intérêt constamment soutenu par une érudition qui ne se laisse jamais prendre en défaut, par une pénétration d'esprit appropriée à tous les sujets, et enfin, en ce qui concerne l'histoire du progrès des sciences, par un style net, simple, précis et dont la clarté permet de suivre facilement l'auteur dans des développements qui deviendraient vite ardu sous une plume moins souple et moins exercée que la sienne.

La troisième et dernière partie de l'*Histoire du progrès social*, si elle présente quelques lacunes, offre le même intérêt que le reste de l'ouvrage. La Renaissance, dont l'auteur explique fort bien les causes déterminantes par le réveil de l'étude de l'antiquité, par l'invention de l'imprimerie, par la découverte du Nouveau Monde, enfin par la formation,

au sein des villes, d'une bourgeoisie éclairée avec ses corporations de marchands et d'artisans, y est l'objet d'une étude particulièrement attrayante, surtout en ce qui concerne l'Italie et l'époque des Médicis. Nous aurions voulu y trouver aussi, ne fût-ce que quelques pages, sur la Renaissance française, dont la floraison et l'épanouissement firent naître tant de chefs-d'œuvre et jetèrent un si vif éclat sur la littérature et les arts en France, au *xvi^e* siècle. Les noms et les œuvres de Cervantes, de Lope de Vega, de Calderon, de Camoëns, en Espagne et en Portugal; ceux de Milton, de Shakespeare, et de Bacon, en Angleterre; de Descartes, en France; le siècle de Louis XIV; les lettres et les beaux-arts en France, au *xviii^e* siècle; les sciences dans les divers pays de l'Europe, du *xiv^e* au *xviii^e* siècles, forment la matière d'autant de chapitres toujours abondamment nourris de faits et semés d'aperçus ingénieux, quelquefois nouveaux, sur le mouvement et les progrès de l'esprit humain dans les temps modernes. Le peu de sympathie qu'avait Golesco pour les doctrines des philosophes français du *xviii^e* siècle — qu'il avait cependant beaucoup lus et fort prisés dans sa jeunesse — lui ont fait passer sous silence, dans le chapitre de la littérature française au *xviii^e* siècle, les noms de J. J. Rousseau, de Diderot, de d'Alembert (il ne cite de ce dernier écrivain que ses travaux scientifiques sur la précession des équinoxes et sur la nutation, en ajoutant que ce sont « ses meilleurs titres à notre reconnaissance »). Il y a là pour ces grands noms de la littérature française un dédain de parti pris, que notre impartialité nous fait un devoir de relever, et qui ne diminue en rien l'estime dans laquelle nous tenons le travail

considérable de Golesco. Il serait à souhaiter qu'un éditeur avisé prit sur lui de publier cet ouvrage, dont on pourrait, en élaguant quelques développements trop touffus, et en le complétant par quelques brèves additions, faire un excellent manuel d'histoire littéraire à l'usage de la jeunesse. Les lettrés et les savants y trouveraient eux-mêmes leur profit, à cause de la richesse et de la sûreté des informations que l'auteur a su y réunir sur l'important sujet qu'il s'était proposé de traiter.

Le Prince Modestus, le dernier en date des écrits de Démètre Golesco, est, ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire (1), un conte de fées qu'il composa pour ses enfants. Il avait lu plus d'une fois les *Mille et une Nuits*, dans la traduction que Galland en avait donnée en 1708. Les contes de Mme d'Aulnoye et de Mme de Beaumont lui étaient également familiers. D'autre part, il avait présents à l'esprit, parmi ses souvenirs d'enfance, les contes populaires de son pays, si pleins d'idées naïves, d'inventions merveilleuses, de récits extraordinaires et fantastiques, empruntés presque tous aux légendes orientales. Aussi donnera-t-il pour épigraphe au *Prince Modestus* cette pensée de Mme de Swetchine : « Je voudrais que l'Orient me berçât de quelque « conte arabe ; c'est la littérature des peuples qui sont encore dans l'enfance, et je vous assure que j'y suis retombée ». Golesco y retomba aussi, et il nous raconte les aventures d'un jeune prince, auquel sa marraine, la fée Miranda, qui commande aux génies et aux éléments, avait accordé le don de la modestie, tandis qu'une autre fée,

(1) Voyez ci-dessus, page 174.

Épine-Vinette, lui prédisait qu'il étonnerait le monde par son ingratitude. A la veille de se marier — et après mûre réflexion, il a résolu de fixer son choix sur l'une des trois filles du grand vizir de son père — il va trouver sa marraine, qui lui remet, en même temps que sa baguette magique, un costume de magicien qu'il doit revêtir pour s'introduire auprès des jeunes filles, sous couleur de leur dire la bonne aventure. Il demande à chacune d'elles ce qui peut leur être le plus agréable, se déclarant prêt à les satisfaire.

L'ainée, Blanchette, lui confesse son amour pour un jeune prince (qui n'est autre que lui-même) et elle souhaite de devenir belle et riche pour pouvoir en être aimée. D'un coup de sa baguette, Modestus fait de Blanchette une merveille de grâce et de beauté et lui remet en même temps une bourse d'or qui a le don de se remplir, à mesure qu'elle se vide. Sa seconde sœur, Finette, qui a beaucoup d'esprit, avoue qu'elle aussi aime un prince, et elle demande au magicien de la rendre la personne la plus spirituelle et la plus instruite du royaume. Le magicien lui offre un miroir, qui réfléchit à la fois l'âme et le corps, et qui révèle à chacun ce qu'il est et ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire ses qualités et ses défauts. Enfin Bon Petit Cœur, la troisième sœur, déclare qu'elle n'a aucun souhait à former, qu'elle se trouve heureuse comme elle est, et que sa seule joie est de compatir au malheur et de secourir l'infortune. Elle reçoit du prince une coupe enchantée, qu'il tient de sa marraine, et qui a la propriété de s'emplier indéfiniment de la liqueur qui plaît le plus. Modestus laisse tomber sa robe de magicien et offre sa main à Bon Petit Cœur, car une reine qui

sait soulager les maux d'autrui est le plus beau présent que le Ciel puisse faire aux hommes.

Les mésaventures de Blanchette et de Finette, qui courent l'une après les richesses, dont elle se lasse, l'autre après la science, qu'elle ne parvient pas à atteindre, remplissent toute la seconde partie du conte et donnent lieu à une succession de récits et de tableaux, qui évoquent les images les plus brillantes des mœurs et des coutumes orientales. L'ambition démesurée de Blanchette ainsi que les prétentions de Finette à la science universelle sont l'objet de traits satiriques acérés, et parfois très plaisants, comme par exemple, lorsque Finette arrive au pays d'Alméïdie, où toutes les femmes se sont jetées dans le bel esprit et parlent en public sur les sujets les plus extravagants. Après nombre de déceptions et d'épreuves, les deux sœurs ont recours à la fée Miranda, qui leur ouvre les yeux, leur fait la leçon et les ramène dans la bonne voie. Quant à Bon Petit Cœur, elle éprouve des malheurs immérités. Son mari, après avoir été le meilleur des princes, devient, comme le lui avait prédit et souhaité Épine-Vinette, un monstre d'ingratitude. Son peuple se révolte, le renverse, et sa femme est obligée de se sauver, sous un habit de paysanne, du palais où elle avait vécu des jours si heureux. C'est dans la bienfaisance et dans la charité qu'elle cherchera désormais un remède à ses maux. Miranda la prend sous sa protection et l'attache pour toujours à sa personne, parce qu'elle a su se montrer humaine, bonne et compatissante.

Sur cette donnée si simple, comme celle de tous les récits merveilleux qui ont bercé notre enfance, Golesco a

écrit un conte en quatre parties, dont chacune porte le nom d'un de ses principaux personnages : *Le prince Modestus, Blanchette, Finette, Bon Petit Cœur*.

C'est une œuvre aimable, sans prétention, où la fantaisie se donne libre carrière en empruntant aux contes arabes leurs couleurs étincelantes et leurs tableaux fantasmagoriques ; c'est en même temps une leçon de bon sens, de morale et de sagesse à la portée des jeunes intelligences auxquelles l'auteur la destinait.

Le seul ouvrage de Démètre Golesco qui ait été imprimé, et qui ait vu le jour de son vivant, a pour titre *Réflexions morales et religieuses ou Leçons de sagesse chrétienne proposées par un père à sa fille* (1).

La première partie traite *De l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme* ; la seconde : *Des devoirs de la vie chrétienne*.

L'auteur a été guidé dans la conception et la composition de son livre par cette pensée de Mgr Dupanloup : « Je voudrais qu'il existât une philosophie à l'usage des femmes, où les grandes et belles questions de la théologie, de la psychologie, de la morale leur fussent exposées dans un langage et une lumière appropriés à leur genre d'esprit ».

Exécuteur fidèle du plan tracé par l'éminent prélat, Golesco a entrepris cet ouvrage, dans lequel il passe successivement en revue les preuves de l'existence de Dieu, ses perfections, démontre l'existence de l'âme et son immor-

(1) Bruxelles, *Société belge de Librairie* ; Paris, *Victor Palmé* ; Genève, 1890, 2 vol. in-8.

talité ; puis, dans la seconde partie de son livre, examine nos devoirs envers nous-mêmes, envers nos semblables et envers Dieu.

Cette œuvre d'un croyant sincère s'adresse à la fois à l'intelligence et au cœur, et renferme les leçons élevées d'une sagesse empruntée aux seules vérités de la religion.

Certes, ce n'est point, parmi les nombreux écrits de Golesco, celui qui peut donner l'idée la plus complète de sa grande érudition, de la finesse de son esprit, de la sûreté de son goût en matière d'art et de littérature, et nous eussions préféré pour notre part, que s'étant décidé à livrer au public l'une de ses productions, il eût fait choix d'une œuvre de plus large envergure, comme par exemple son *Histoire du progrès social* ; mais il doit avoir eu ses raisons, devant lesquelles il faut s'incliner, pour accorder sa préférence à cet ouvrage, qu'il avait écrit surtout en vue de donner lui-même à ses enfants une forte éducation religieuse et morale.

Voici dans quels termes une revue française parlait, en novembre 1891, de l'ouvrage, alors récemment paru, de Démètre Golesco :

« C'est une sorte de cours d'études philosophiques, mais
« en dehors de tout programme officiel, dans un esprit
« absolument et pratiquement chrétien, avec une pointe
« d'archaïsme qui n'est pas pour déplaire aux lecteurs,
« disons mieux : aux lectrices de ces paternelles leçons. A
« écouter M. Golesco développer longuement la démonstration
« de l'existence de Dieu par l'étude de la nature,
« considérée « comme une véritable théologie », rechercher
« les causes finales et les harmonies de la création dans les

« trois règnes, résoudre le formidable problème du mal par
« l'optimisme traditionnel ;.. dans tout cet enseignement si
« calme, si plein de confiance et d'onction, on croit en-
« tendre un Fénelon plus familier, descendant plus volon-
« tiers au menu détail pour frapper l'esprit et intéresser
« l'imagination et le cœur des jeunes filles... C'est un père
« chrétien qui parle à sa fille, et non un professeur à ses
« disciples, ou un auteur à son public (1) ».

(1) *Polybiblion. Revue bibliographique universelle*, Paris, 1891, t. LXII,
387-388.

CHAPITRE VI

LES HOMMES D'ÉTAT

Étienne et Nicolas Golesco — Alexandre G. Golesco.

Cette étude sur les Golesco serait incomplète si, après avoir parlé de ceux d'entre eux qui, tout en ayant pris part à la conduite des affaires publiques, se sont adonnés plus spécialement aux lettres, nous ne consacrons pas quelques pages de notre livre aux membres de cette famille qui ont été avant tout des hommes d'État. Non pas que nous nous proposons de retracer la longue suite des événements politiques auxquels ils ont été mêlés, car il nous faudrait, dans un ouvrage auquel nous voudrions conserver jusqu'au bout un caractère essentiellement littéraire, écrire l'histoire même de la Roumanie pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Nous nous bornerons à rappeler le rôle important qu'ils ont joué depuis 1848, et à montrer l'influence qu'ont exercée sur leurs aspirations, sur leurs idées et sur leur vie publique l'enseignement qui leur fut donné à l'étranger ainsi que leurs ardentes sympathies pour la France.

Des quatre fils du grand logothète Constantin Golesco, deux principalement, les deux aînés, Étienne et Nicolas, ont laissé un nom dans l'histoire roumaine et se sont mis résolument à la tête du mouvement national de 1848, qui a été comme la première étape de la Roumanie moderne

vers sa régénération. Les deux frères avaient été élevés en Suisse, dans le pays qui avait vu naître Rousseau, où Voltaire avait passé les années les mieux remplies de sa vie, et où les fils de Constantin Golesco puisèrent, dès leur première jeunesse, les sentiments de liberté et d'indépendance qui ont fait de tout temps l'orgueil et la force du peuple suisse. Leur esprit demeura toujours pénétré de cette largeur de principes et d'idées que leur avaient inculquée les leçons reçues à l'Université de Genève, leçons qui avaient trouvé chez les frères Golesco un terrain d'autant mieux préparé à les faire germer qu'une première semence y avait été jetée par les conseils et les exemples paternels.

Nés, l'un en 1809, l'autre en 1810, à Campulung, pendant les jours troublés de la troisième occupation russe, et à la veille de la première paix de Bucarest, Étienne et Nicolas Golesco apprirent de maîtres attachés à la maison paternelle, et de leur père lui-même, les éléments essentiels de ce qui constituait, en ce temps là, chez les boyards valaques, toute bonne éducation : une connaissance générale de la langue grecque, quelques notions de français, un peu d'histoire et de géographie. Ils sortaient à peine de l'adolescence, lorsque leur père, que nous avons montré convaincu de la nécessité de faire élever la jeunesse roumaine dans les écoles de l'étranger, les conduisit en Suisse, où ils suivirent pendant quelques années les cours de l'Université de Genève.

Rentrés en Valachie vers 1829, les deux frères prirent du service dans la milice nationale qu'on était en train d'organiser ; ils franchirent rapidement les premiers échelons de la hiérarchie militaire, et devinrent aides de camp.

du prince Alexandre Ghika, qui régna en Valachie de 1834 à 1842. Après avoir été préfet de police de Bucarest et chef du département des affaires étrangères (*postelnic*), Nicolas se retira du service en 1841, et, sous le règne du prince Bibesco, occupa divers emplois dans l'administration civile. Étienne Golesco quitta également l'armée et remplit différentes fonctions jusqu'à la veille du mouvement révolutionnaire de 1848 (1).

On a fait remarquer plus d'une fois que, dans l'esprit de ses auteurs, ce mouvement était dirigé beaucoup moins contre la personne du prince Bibesco que contre le protectorat russe, dont l'influence occulte, mais toute puissante, paralysait les bonnes intentions du prince en même temps quelle humiliait profondément les patriotes roumains. Ubcini, qui fut secrétaire du Gouvernement provisoire de 1848, explique fort bien, dans son *Histoire des provinces d'origine roumaine*, comment « les Golesco, frères et cousins, famille de grands boyards qui avait la première
« embrassé avec ardeur la cause populaire, s'étaient tenus
« éloignés des affaires depuis que le prince Bibesco avait
« trompé les espérances de la nation » — et il montre en même temps l'importance et l'autorité que les événements de février, en France, étaient venus donner tout à coup au parti national valaque, qui comptait les Golesco parmi ses membres les plus influents (2). C'est dans leur maison

(1) Voyez l'*Histoire de la Roumanie contemporaine*, par Frédéric Damé. Paris, Alcan, 1900, in-8°. p. 59; cf. le *Dictionnaire (roumain) des contemporains*, par Démètre R. Rosetti. Bucarest. 1897, pp. 90-91.

(2) *Provinces danubiennes et roumaines*, par MM. Chopin et A. Ubcini. Paris, F. Didot, 1856, pp. 171 et 172 des *Provinces d'origine roumaine* (collection de l'*Univers*).

que se tint la dernière réunion des chefs du mouvement insurrectionnel de 1848 (1).

Délivrer les Roumains du protectorat russe et de la suzeraineté turque ; — reconstituer l'ancien royaume de Dacie, avec les deux principautés moldo-valaques, augmentées de la Bessarabie, de la Bukovine, de la Transylvanie et du Banat ; — convoquer une assemblée des représentants de tous les pays d'origine roumaine ; — décréter l'égalité des droits politiques, l'abolition des corvées imposées au paysan, qui devient propriétaire au moyen d'une indemnité, l'instruction gratuite pour les Roumains des deux sexes, la suppression des titres de noblesse, l'émancipation des Israélites et l'égalité des droits pour les citoyens indigènes de toutes les religions, etc. : tel était le programme que le parti national valaque, dans ses généreuses illusions, avait rêvé de réaliser, en dépit des difficultés presque insurmontables que rencontrait son exécution. Nuls n'étaient plus dignes que les Golesco de se faire les champions de ces idées rénovatrices qu'on traitait alors d'utopies et de criminelles atteintes à la sécurité du pays, mais qui, en moins de soixante-dix ans, sont devenues autant de palpables et de glorieuses réalités. L'histoire roumaine sera éternellement reconnaissante aux Golesco d'avoir été, dans cette œuvre de régénération nationale, les ouvriers de la première heure, et d'avoir jeté les fondements du vaste édifice que nous venons de voir s'élever sous nos yeux, au prix de tant d'efforts et de sacrifices. Ces *utopistes*, ces *criminels*, furent des hommes de cœur, et,

(1) *Provinces danubiennes*, p. 174.

quoi qu'en aient dit des écrivains intéressés à les dénigrer, de grands patriotes. Ils ont droit à l'admiration et à la reconnaissance du peuple roumain. Leurs statues ne se dressent pas, au milieu de nos places publiques, avec une profusion de figures allégoriques symbolisant leurs actions d'éclat ; mais il n'est pas un Roumain aimant son pays qui ne leur ait dressé un autel dans son cœur.

Le prince Bibesco se montra d'abord disposé à encourager les revendications des chefs du mouvement de 1848, en acceptant la constitution qu'ils lui avaient présentée, et en formant un ministère dans lequel Nicolas Golesco reçut le portefeuille de l'intérieur ; mais « sentant que ses forces « n'étaient pas en rapport avec ce que les circonstances « exigeaient de lui », — il remit le lendemain même les rênes du gouvernement entre les mains de ses nouveaux ministres, et rentra, pour ne plus en sortir, dans la vie privée. Un gouvernement provisoire fut constitué à la suite de son abdication ; Nicolas Golesco y conserva le portefeuille de l'intérieur, dont il devait rester titulaire jusqu'à l'intervention de la Turquie et jusqu'à l'occupation par la Porte de la principauté de Valachie. Une première lieutenante princière, dont faisait partie Étienne Golesco, remplaça bientôt le gouvernement provisoire ; puis on dut nommer une nouvelle lieutenante princière, composée de Nicolas Golesco, de Tell et d'Héliade. Elle conserva ses fonctions jusqu'au jour où la Turquie et la Russie étant tombées d'accord pour étouffer le mouvement national valaque, les Golesco furent arrêtés et contraints de prendre le chemin de l'exil avec ceux de leurs compatriotes impliqués dans leur tentative avortée.

Tous ces événements s'étaient passés en trois mois, du 11/23 juin au 2/15 septembre 1848, date de l'arrivée de l'armée turque sous les murs de Bucarest.

L'exil des patriotes roumains devait durer près de neuf années, au cours desquelles Nicolas et Étienne Golesco, réfugiés à Paris, continuèrent à rendre des services signalés à la cause roumaine dont ils avaient, dès le premier jour, confié la défense aux hommes d'État et aux publicistes les plus connus en France pour leurs opinions libérales et pour leurs idées généreuses sur l'émancipation des peuples : Lamartine, Michelet, Quinet, Royer-Collard, Philarète Chasles, Ledru-Rollin.

A la propagande active qu'ils firent de concert avec les autres émigrés roumains — les frères Bratiano, Rosetti, Ion Ghica, Héliade, Balcesco, Bolliac, Bolintinéano — pour attirer l'attention de la France sur le sort malheureux et les justes revendications de leur pays, les Golesco joignirent des sacrifices d'argent personnels, destinés non seulement à couvrir les frais nécessités par cette propagande, mais encore à subvenir aux besoins de ceux de leurs compatriotes qui, moins fortunés qu'eux, faisaient appel pour vivre aux ressources, elles-mêmes restreintes, de leur bourse ou de leur crédit. C'est ainsi que les frères Golesco ont vu s'amoinrir, et presque disparaître, la plus grande partie de leur patrimoine, et qu'ils se sont volontairement réduits à la gêne, pour n'écouter que la voix de leur désintéressement et de leur patriotisme.

Leur séjour prolongé en France, où leurs plus jeunes frères, Alexandre et Rodolphe, détenus d'abord à Brousse, étaient venus les rejoindre vers 1853, ne fit qu'aviver la

reconnaissance vouée par eux à la noble nation qui leur avait offert un asile. On retrouve l'expression de ces sentiments dans un « Mémoire » présenté à l'empereur Napoléon III par Nicolas Golesco, au mois de mars 1856. Il y plaide chaleureusement, avec une éloquence jaillie du cœur, la cause de l'union des Principautés, et y manifeste le désir de la nation roumaine de voir appeler à sa tête un membre de la famille impériale française :

« La Roumanie — dit Golesco — serait pour la France
« une force et une gloire. Vous auriez là plus qu'une
« colonie, plus qu'une place forte. La France y trouverait
« son âme. Elle n'a pas besoin de faire notre conquête ;
« nous la convions ; nous nous ouvrons à elle ; qu'elle
« vienne se reconnaître en nous.... La France, dans sa
« grandeur, nous a longtemps oubliés ; mais nous, nous
« ne l'avons jamais perdue de vue ; nous l'avons toujours
« aimée, nous l'avons toujours espérée ; nous nous som-
« mes toujours sentis vivre en elle ; ses peines et ses joies
« ont toujours été les nôtres, et, toutes les fois que sa
« grande voix remplissait le monde, nous nous sentions
« fiers, comme si nous entendions retentir notre propre
« voix... » (1).

Si M. Béclard, consul général et agent diplomatique de France à Bucarest, avait connu ces sentiments de Nicolas Golesco et le langage qu'il tenait ainsi à Napoléon III, peut-être aurait-il jugé moins sévèrement l'auteur de ce « Mémoire », le grand patriote roumain, sur le compte

(1) *Actes et documents relatifs à l'histoire de la régénération de la Roumanie. Bucarest, C. Göbl, 1892. in-8°, p. 1387.*

duquel il s'exprime, non sans quelque malveillance, dans une lettre à M. Thouvenel, du 27 avril 1858 (1). Nicolas Golesco, dont M. Béclard dit qu'« il est du bois dont on « fait les La Fayette de province, estimable et malhabile, « grand cœur et petit esprit » — a fait preuve, dans son éloquent appel à Napoléon III, d'une élévation d'idées et d'une chaleur de sentiments pour la France, qui doivent le placer très haut dans l'estime non seulement des hommes d'État français, mais de tous les patriotes roumains.

Peut-être est-ce ici le lieu de rappeler que M. Béclard était le gendre de Barbo Catargi, chef du parti conservateur valaque, et il semble qu'il ait partagé les préventions de son beau-père contre celui qui était alors le chef incontesté du parti libéral, et son unique candidat au trône vacant de la Principauté (2).

Rentré dans son pays en 1857, Nicolas Golesco fut élu vice-président du Divan *ad hoc* de Valachie. Il était désigné pour occuper le trône, dans le cas du maintien de la

(1) *Histoire de la Roumanie contemporaine*, par Fr. Damé, p. 111-112.

(2) Les trois frères de Nicolas Golesco lui avaient, par un acte de donation du 15 août 1858, constitué le revenu prescrit pour les candidats à l'hospodorat. Voyez sa lettre au prince Napoléon, du 10 novembre 1858, dans les *Actes et Documents relatifs à l'histoire de la régénération de la Roumanie* (IX, 120). « Si je me suis permis de vous entre-
« tenir de ma personnalité, — dit, dans cette lettre, Nicolas Golesco —
« j'ose croire, Monseigneur que Votre Altesse Impériale ne pensera pas
« que l'aie fait seulement en vue d'un intérêt à défendre, car, ainsi
« que j'ai su, pendant plus de dix années de ma vie politique, sacrifier
« l'intérêt privé au bonheur de ma patrie, je saurai, dans l'avenir,
« mettre aussi toute mon ambition à me sacrifier à l'intérêt national,
« si cet intérêt l'exigeait... ».

séparation des deux États danubiens; mais à la suite de l'élection d'Alexandre Jean-Couza en qualité de prince de Moldavie, et pour réaliser l'union, si chère aux patriotes Moldo-Valaques, il pria ses amis politiques de reporter sur le prince Couza les voix qui lui étaient assurées, « se sacrifiant à l'intérêt national » comme il l'avait déclaré au prince Napoléon dans la lettre dont nous reproduisons ci-contre un passage, et donnant ainsi une nouvelle preuve de l'amour qu'il portait à son pays.

Nicolas Golesco fit partie, comme ministre de l'intérieur, du premier cabinet moldo-valaque — dit de fusion — constitué le 25 janvier 1859, sous la présidence de J. Philipesco. La présence, dans ce ministère, où dominait l'élément conservateur, de Nicolas Golesco et de Démètre Bratiano, deux des chefs du mouvement national de 1848, ne lui permit pas de se maintenir longtemps au pouvoir, à cause des méfiances qu'il inspirait et aussi des divergences qui se produisirent bientôt dans son sein.

Nicolas Golesco revint aux affaires en qualité de président du Conseil, en juin 1860; des dissidences nouvelles, non plus seulement entre les ministres, mais entre le Prince lui-même et quelques-uns de ceux qu'il avait appelés à gouverner le pays, vinrent abrégér les jours du cabinet qu'il avait été chargé de constituer et qui dut se retirer quelques semaines après sa formation (13/25 juillet 1860).

Les dernières fonctions publiques qu'ait remplies Nicolas Golesco, sous le règne du prince Couza, furent celles de président de la Commission centrale de Focshani — chargée de préparer les lois d'un intérêt commun pour les deux Principautés (l'union, qui existait de fait, n'avait

pas encore été reconnue par les Puissances) — et composée de huit Valaques et de huit Moldaves, dont quatre choisis par le Prince, et quatre, par chaque Assemblée, dans son sein.

A la chute du prince Couza, le général Golesco fait partie, avec Lascar Catargi et le général Haralamb, de la lieutenance-principière appelée à présider aux destinées de la Roumanie jusqu'à la nomination du successeur du souverain déchu. C'est à lui que furent adressées, les 24 et 25 février 1866, les deux lettres par lesquelles le prince Couza déclarait qu'il avait toujours souhaité, même après être monté sur le trône, l'élection d'un prince étranger, pouvant seul, à son avis, assurer le sort de la Roumanie :
 « Je crois inutile d'ajouter — disait le Prince — qu'ainsi
 « que, comme prince régnant de Roumanie, j'ai toujours
 « travaillé à la réalisation de ce vœu, de même, comme
 « prince roumain, je ne cesserai pas une seule minute de
 « faire tout ce qui dépendra de moi en vue du même objet.
 « Je désire, général, vu les circonstances, m'éloigner du
 « pays le plus tôt possible ».

Le vœu si noblement exprimé par le prince Couza était celui de tous les Roumains. Nul, plus que le général Nicolas Golesco, n'en salua avec joie la réalisation, lorsque, par le plébiscite du 8/20 avril 1866, le prince Charles de Hohenzollern fut proclamé prince régnant de Roumanie. Golesco voyait triompher une cause pour le succès de laquelle il avait lutté toute sa vie. Il ne se doutait pas de la situation difficile qu'allait bientôt créer, dans un pays de tendances et d'idées essentiellement françaises, l'avènement d'un prince qui, tout en devenant Roumain — et bon

Roumain — ne put jamais oublier son origine ni ses attaches allemandes. Si nous touchons à ce point délicat — et nous voudrions le faire avec toute la réserve que nous impose notre double qualité de Roumain et d'ancien et loyal serviteur du roi Charles de Roumanie — c'est que cette situation fut la cause du désaccord qui allait bientôt s'élever entre le Prince régnant et le parti libéral roumain, auquel appartenait le général Golesco. Mais, pour ne pas anticiper sur les événements, nous rappellerons que dès 1868 (le 1/13 mai) le général avait été appelé à la tête des affaires. Il succédait, en qualité de président du Conseil, à son frère Étienne, qui avait dû se retirer à la suite d'un incident diplomatique provoqué par la question israélite (1).

Le ministère Nicolas Golesco, dont faisait partie Jean Bratiano, eut à lutter à la fois contre l'hostilité de la France, qui avait vu d'un mauvais œil la concession faite à l'Allemand Strousberg pour la construction d'une ligne de chemins de fer destinée à traverser toute la Roumanie et à la relier au réseau européen, et contre les préventions de l'Allemagne à l'égard de Jean Bratiano, dont la politique déplaisait à Berlin. Le ministère dut se retirer, bien qu'ayant la majorité dans les deux Chambres, et c'est de ce jour que data la mésintelligence, de plus en plus accentuée, qui divisa le Prince Régnant et le parti libéral, et que vinrent aggraver la déclaration de guerre faite à la France par la Prusse ainsi que les premiers revers essuyés par l'armée française au mois d'août 1870.

Ces revers avaient eu un profond retentissement au fond

(1) Voyez plus loin, page 236.

de la plupart des cœurs roumains, demeurés sincèrement attachés à la France, et qui saignaient de ses blessures.

Dans ces circonstances, aussi pénibles pour lui-même que pour son peuple, le prince Charles de Roumanie manifesta trop ouvertement ses sympathies pour l'Allemagne en déclarant qu'avant deux mois les forces allemandes seraient sous les murs de Paris — comme il le crut encore en août 1914 — et, de leur côté, les Roumains, malgré tout le prix qu'ils attachaient au maintien sur le trône de leur pays d'un souverain dont l'élection leur avait été conseillée par Napoléon III — laissèrent éclater bruyamment les sentiments irrésistibles qui les attiraient vers la France. De là, entre le trône et le pays, un malentendu dont les conséquences risquaient de devenir désastreuses.

Cet état de choses explique comment le général GoleSCO se vit un beau matin proclamer, peut-être à son insu et, en tout cas contre son gré, chef suprême du Gouvernement par une poignée de partisans politiques, qui avaient comploté de détrôner le Prince, lors de l'échauffourée de Ploiesti, au mois d'août 1870 : « Une espèce de révolution « a éclaté, la nuit dernière, à Ploiesti — lit-on dans les « *Notes sur la vie du roi Charles de Roumanie*, à la date du « 8/20 août — on a pris d'assaut la caserne dans laquelle se « trouvaient seulement sept hommes et quelques recrues, « déclaré le Prince déchu, proclamé le général N. GoleSCO « lieutenant-provisoire, et Jean Bratiano, ministre de la « guerre *ad interim*.... » Le général, qu'on avait arrêté, fut remis en liberté, par ordre du Prince, qui fit preuve, en cette circonstance, d'un grand sang-froid, joint à une géné-

rosité naturelle, à laquelle tous ceux qui l'ont connu de près ont toujours rendu hommage.

Le général Golesco trouva bientôt l'occasion de prouver au prince qu'il avait su apprécier la noblesse de son geste. Lorsqu'à la suite de l'incident bien connu de la salle Slatinéano, à Bucarest, et de la manifestation dirigée contre la colonie allemande réunie pour fêter dans un banquet les victoires de la Prusse, le souverain, froissé dans ses sentiments les plus intimes, exprima le désir d'abdiquer, ce fut le général Golesco qui, se joignant à Lascar Catargi, son ancien collègue de la lieutenance princière de 1866, alla le conjurer d'abandonner son funeste projet. On sait qu'ils eurent beaucoup de peine à vaincre sa résistance.

Après sa retraite du ministère, le général Golesco occupa pendant quelque temps le fauteuil de la présidence du Sénat roumain. Il fut aussi inspecteur commandant de la garde nationale, depuis sa création jusqu'au moment où elle cessa d'exister. Atteint d'une maladie cruelle, qui, sur la fin de ses jours, devait le priver de l'usage de ses jambes, et qu'il supporta avec une résignation stoïque, le général Nicolas Golesco s'éteignit à Bucarest, le 10/22 décembre 1877. Aucun personnage politique, pas même Jean Bratiano, ne fut plus justement populaire que lui en Roumanie. « Il a eu des adversaires — disait de lui en 1866, « un journal français — mais pas un ennemi, et ceux-là « même qui combattirent sa politique avec le plus d'achar-
« nement se sentaient attirés vers lui par les aimables qua-
« lités de son esprit et par la droiture de son caractère »... (1).

(1) *L'Illustration*, du 17 mai 1866.

Son nom brillera toujours d'un pur éclat dans les annales de sa famille et dans l'histoire de son pays.

Plus âgé d'un an que son frère Nicolas, Étienne Golesco, né comme lui à Campulung, fut conduit à l'âge de 16 ans en Suisse, et y suivit jusqu'en 1829, les cours de l'Université de Genève. Nous avons vu que, rentré dans son pays, il prit du service dans l'armée et devint aide-de-camp du prince Alexandre Ghica; puis, qu'après avoir quitté volontairement la carrière militaire, il remplit diverses fonctions civiles jusqu'à la révolution de 1848, à laquelle il prit une part encore plus active peut-être que son frère Nicolas (1).

Dès le 18 juin 1848, il part secrètement de Bucarest, avec Héliade, pour se rendre à Islaz, dans le district de Romanatzi (Petite-Valachie), d'où devait être lancé le signal de la révolution, et où Héliade donna lecture de la nouvelle constitution en vingt-deux articles, que les chefs du mouvement révolutionnaire avaient résolu de faire accepter par le prince Bibesco. Nommé ministre de la Justice, dans le cabinet formé par le prince la veille de son abdication, Étienne Golesco devient, après la retraite de l'hospodar, membre du gouvernement provisoire, puis lieutenant-princier; il est arrêté, le 1^{er} juillet, lors de la contre-révolution tentée par les troupes d'Odobesco et du colonel Solomon, remis en liberté, et envoyé à Giurgévo pour négocier avec Suleïman-Pacha les conditions dans lesquelles devait fonctionner la lieutenance princière, que les Turcs n'entendaient pas confier à plusieurs chefs du mouvement national.

(1) Voyez ci-dessus, page 221.

Ayant repris sa place dans le gouvernement provisoire, Étienne Golesco fait partie de la commission chargée de porter à Constantinople le projet de constitution qui doit être soumis à la sanction du sultan.

Le grand vizir Réchid-pacha et le ministre des affaires étrangères ayant refusé de recevoir officiellement la députation valaque, elle dut reprendre la route de Bucarest et ne put qu'assister, impuissante, à l'effondrement de toutes les espérances que les patriotes de 1848 avaient fondées sur le succès de leur entreprise.

Pendant l'exil, Étienne Golesco se montra l'un des plus zélés défenseurs de la cause roumaine à l'étranger. Dès le 9 février 1849, son nom figure à côté de ceux de Nicolas Golesco, de Rosetti, des frères Bratiano d'A.-G. Golesco, etc..., au bas de l'adresse envoyée de Paris au Sultan pour protester « contre la justice violée, contre la « vérité étouffée », pour s'élever contre l'occupation et contre l'atteinte portée au droit d'autonomie de la principauté de Valachie.

En 1850, il fait paraître, également à Paris, une « Lettre « à MM. les rédacteurs en chef de tous les journaux de la « presse parisienne » dans laquelle il relève énergiquement les termes d'un article du journal « *l'Assemblée nationale* », du 12 mars, où l'on appelait les Roumains « des Slaves » et où on les qualifiait d'« adorateurs du czar ».

« L'occupation russe — dit Étienne Golesco — a obéré « le pays d'une dette de plus de 16.000.000 de piastres, et « le jour où les armées du czar l'évacueront, il y aura fête « dans toute la Roumanie » (1).

(1) Bibliothèque nationale, J. 23, 715.

De cette même année 1850 est la brochure intitulée : *Un mot sur le manifeste de M. Stirbey, prince régnant de Valachie.*

Ce manifeste affirmait que le gouvernement du prince Stirbey avait ouvert l'accès de leur patrie à ceux qui en avaient été éloignés à la suite de la révolution de 1848. Golesco conteste le fait, et ajoute que c'est précisément après la nomination du prince Stirbey à l'hospodarat que le nombre des proscrits avait été porté à trente-six, et que plus de vingt exilés se trouvaient encore à Brousse. « A « peine quatre ou cinq émigrés ont pu rentrer dans le pays, « sans avoir renié les principes de la révolution. Quant à « nous et à nos frères proscrits, nous affirmons que, « jusqu'à présent, chacun de nous selon ses moyens, nous « n'avons fait qu'éclairer les peuples amis et les gouverne- « ments libres sur la justice de notre cause, sur nos droits « imprescriptibles, sur les empiètements de la soi-disant « cour protectrice et sur l'impuissance de la cour suzeraine « à nous protéger » (2).

Étienne Golesco rentra en Valachie en 1857. Nous savons par une lettre de son frère, Alexandre C. Golesco, adressée au journal *Concordia*, de Bucarest, le 1/13 mai 1857, que ses frères Nicolas et Étienne, ainsi que Démètre Bratiano et C. Rosetti avaient obtenu, à cette date, des passeports délivrés par l'Ambassade ottomane, de Paris, et qu'on leur avait aussi accordé un visa pour traverser l'Autriche. Toutefois, arrivés à Giurgevo, ils se virent refuser l'accès du territoire roumain. Ils furent transférés à Rusciuk, et ne

(2) Bibliothèque nationale, J. 24, 311.

purent rentrer définitivement dans leur patrie qu'au commencement du mois d'août 1857. C'est en arrivant de Rusciuk à Giurgevo qu'il eurent la joie de revoir leur « noble et sublime » mère, venue à leur rencontre dans cette dernière ville. Nous empruntons ce détail, ainsi que les deux épithètes jointes au nom de M^{me} Zoé Golesco, à une lettre de M^{me} Marie Rosetti, datée du 5 août 1857 (1).

Nommé en 1857, par le district de Muscel, dont le chef-lieu est Campulung, député au Divan *ad hoc* de Valachie, Étienne Golesco fait partie du bureau, en qualité de secrétaire, puis il devient membre de la commission centrale de Focshani (2), où il rend d'importants services. A la suite de la démission de Barbo Catargi du poste de président du Conseil, il reçoit, en mai 1861, la mission de former un cabinet dans lequel il prend, avec la Présidence, le portefeuille de l'intérieur (12/24 mai). « Dès que le ministère se « présenta devant l'assemblée — dit M. Fr. Damé dans son « *Histoire de la Roumanie contemporaine*, — Catargi le somma « de présenter le projet de loi rurale, qu'on ajournait tou- « jours. Pendant ce temps-là les libéraux tenaient de « grandes réunions populaires, comme en 1848, pour « réclamer une représentation nationale établie sur de plus « larges bases. L'agitation menaçant de s'étendre, Catargi « et ses amis votent le 22 juin (4 juillet) une motion de « blâme à la suite de laquelle Étienne Golesco se retira (3) ».

(1) Lettre de M^{me} Marie Rosetti à M^{me} X^{***}, à Paris, dans les *Actes et documents pour servir à l'histoire de la régénération de la Roumanie*, t. V, p. 385.

(2) Voyez ci-dessus, page 227.

(3) Pp. 118-119.

Nous le retrouvons, sous le règne du prince Charles, ministre des affaires étrangères dans le Cabinet constitué le 2 mars 1867 par Constantin A. Crezzulesco. Avant d'appeler à la tête du Gouvernement ce digne descendant de la grande famille des Crezzulesco, lequel était un homme d'un grand savoir et d'une probité antique, mais qui s'était toujours tenu éloigné de la politique militante, le prince Charles, porté plutôt vers les idées libérales, avait eu l'intention de confier la présidence du Conseil à Étienne Golesco. (1). Cette combinaison ayant échoué, Constantin Crezzulesco accepta la mission de former le ministère, dans lequel Étienne Golesco reçut le portefeuille des affaires étrangères, et Jean Brătiano celui de l'intérieur. Mais à la suite de la démission de J. Brătiano, dont la politique avait créé au gouvernement des difficultés avec la France (éloignement de la mission militaire française appelée par le prince Couza en vue de réorganiser l'armée roumaine; résiliation contre une indemnité de quatre millions du contrat passé avec la maison Godillot, de Paris, pour fournitures à l'armée, etc. etc.), le Cabinet Crezzulesco résolut de suivre Brătiano dans sa retraite, et ce fut Étienne Golesco que le prince chargea de la composition du nouveau ministère, qui ne put se constituer que le 17/29 août, et dans lequel Golesco prit, avec la présidence, le portefeuille de l'intérieur. Jean Brătiano y entra le 28 octobre (9 novembre) suivant. Le réveil de la question israélite, la formation sur le territoire roumain de bandes bulgares, qu'on accusait de vouloir préparer un soulèvement dans

(1) Voyez les *Notes sur la vie du roi Charles de Roumanie*, 23 février (7 mars), 1867.

les Balkans, un projet de loi déposé à la Chambre contre les Juifs, et leur interdisant de s'établir dans les campagnes, avec défense d'acquérir des immeubles à la ville, enfin une note adressée aux Puissances par le président du Conseil, et dans laquelle Étienne Golesco accusait formellement le consul d'Autriche d'avoir cherché à envenimer par des propos malveillants la question israélite ; tous ces incidents qui s'étaient produits coup sur coup provoquèrent la chute du ministère et amenèrent au pouvoir, le 1/13 mai 1868, le général Nicolas Golesco, chargé de recueillir la succession de son frère.

Ce fut la dernière fois qu'Étienne Golesco participa, en qualité de ministre, à la direction des affaires de son pays ; il mourut à Nancy le 27 août 1874, laissant à tous les Roumains le souvenir d'un noble cœur, qui n'avait jamais battu que pour l'affranchissement de son pays et pour le triomphe des idées libérales dont il fut toute sa vie l'un des plus zélés défenseurs.

Il est à peine besoin d'ajouter que son désintéressement fut aussi grand que celui des autres membres de sa famille, et qu'il consacra la plus grande partie de son patrimoine à soutenir la cause politique qu'il avait si passionnément embrassée.

Pour avoir joué, dans l'histoire de la Roumanie, un rôle plus effacé que celui de leurs aînés, les deux frères cadets d'Étienne et de Nicolas Golesco — Rodolphe et Alexandre — n'en méritent pas moins une mention dans ce chapitre consacré aux Golesco hommes d'État. Conduits par leur père en Allemagne, dès leur toute première jeunesse, ils

furent placés à l'Institut de Munich. Il semble que, plus tard, ils soient allés achever leur éducation en Suisse, car en 1833, plusieurs années après le retour de leurs frères aînés en Valachie, nous les voyons faire avec Topffer une excursion à la Grande-Chartreuse. Dans ses charmants *Voyages en zigzag*, l'auteur des *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois* trace, d'une plume aussi vive et aussi mordante que l'était son pinceau, ce portrait des deux frères Bolesco, dont il déguise à peine le nom :

« Rodolphe Bolesco, tournure Titan, épaulé Farnèse,
 « mollets piliers. Peu versé lui-même dans la langue fran-
 « çaise, il ne laisse pas de tenir note de tous les cuirs qui se
 « font dans la troupe, et d'y trouver un sujet continuél de
 « gaieté... Possède un rasoir pour son usage, et rase gra-
 « tuitement berbes et imberbes...

« Alexandre Bolesco, frère du précédent. a l'esprit mathé-
 « matique, sentimental, dialecticien, surpris, troublé,
 « enthousiasmé à la fois. Sans cesser de marcher, il dis-
 « cute des problèmes, panégyrise les grands hommes,
 « harangue la belle nature, et intente des questions hors
 « de portée aux pauvres habitants des campagnes. Attaqué
 « et harcelé par tous et par chacun, il oppose des prin-
 « cipes, se barricade derrière des formules ou vous cloue
 « au mur avec un argument pointu... (1) ».

(1) *Nouveaux Voyages en zigzag*, Paris, Garnier frères, 1864, in-8°, p. 3.
 — S'il fallait s'en rapporter aux dates gravées sur leurs pierres tombales dans l'église et dans le parc de Golesti, Rodolphe Golesco aurait eu douze ans, et Alexandre huit à peine, lorsque leur père les conduisit en Allemagne. En 1833 — date de leur excursion à la Grande-Chartreuse avec Topffer, Rodolphe Golesco aurait eu dix-neuf ans, et Alexandre

Tels les avait crayonnés et jugés Topffer, lorsqu'ils étaient à peine adolescents, tels on les retrouve plus tard dans la vie publique ou privée :

Rodolphe, bon enfant, joyeux compagnon, s'amusant à peu de frais, ayant volontiers le mot pour rire, toujours prêt à rendre service, et dont le cœur, d'une candide et délicieuse ingénuité, ne connut, ne soupçonna jamais le mal. Il ne voulut à aucun prix se marier, préférant demeurer le compagnon fidèle de sa mère, de sa sœur, de ses nièces, et il eut toute sa vie des trésors d'indulgence et d'affection pour ses proches, grands et petits, qui l'adoraient. Il a laissé dans la famille Golesco et chez ses amis le souvenir d'une âme d'élite, dont la droiture n'avait d'égale que sa bonté.

Alexandre, raisonneur, dialecticien, esprit curieux et investigateur, ne demordant jamais de ses opinions, enthousiaste, sentimental, rêveur, amoureux à ce point de la belle nature qu'il voulut être enterré dans le parc de Golesti, à l'ombre des grands peupliers et au milieu d'un parterre de fleurs : apôtre convaincu portant partout la bonne parole, arpentant en tous sens les villes et les campagnes pour faire de la propagande en faveur de ses idées politiques, d'une tendresse infinie pour les siens et d'un dévouement sans bornes pour ses amis.

Patriotes ardents, comme tous les membres de leur famille, Rodolphe et Alexandre Golesco se signalèrent par

quinze. Il aurait été singulièrement avancé pour son âge, s'il avait fait preuve de la subtilité d'esprit et de la dialectique serrée que lui prête l'auteur des *Nouveaux Voyages en zigzag*.

leur désintéressement, et dépensèrent sans compter leur fortune pour assurer le triomphe des revendications nationales roumaines. Ils aimaient et admiraient la France, et ce fut la crainte de voir l'influence allemande prendre le dessus en Roumanie qui fit participer Alexandre C. Golesco à l'échauffourée de Ploiesti, où nous avons dit qu'on avait cherché également à entraîner le général Golesco (1). Tous deux furent acquittés par le jury. Députés et sénateurs, à différentes reprises, sous le gouvernement libéral, Rodolphe et Alexandre Golesco s'effacèrent toujours devant leurs frères aînés dont ils étaient fiers de partager les idées et de soutenir la politique. Alexandre mourut le premier, le 29 octobre 1873; Rodolphe ne devait le suivre dans la tombe que neuf ans plus tard, le 5 mai 1882.

On a reproché aux frères Golesco de s'être faits, avec trop de complaisance, les instruments de la politique des frères Bratiano et de C. A. Rosetti, qui se seraient servis de leur nom pour donner à leur gouvernement l'autorité qu'ils n'avaient pas encore eux-mêmes, lorsqu'ils furent appelés à diriger les affaires publiques de la Roumanie.

Dans son *Histoire de la Roumanie contemporaine*, M. F. Damé a reproduit ces imputations aussi malveillantes pour les Golesco que pour les hommes d'État auxquels leur nom restera étroitement uni :

« Jean Bratiano et C. A. Rosetti — dit M. Fr.
 « Damé — n'ont jamais cherché à s'imposer au premier
 « plan. Ils ont toujours mis en avant des hommes médio-
 « cres, occupant par leur fortune ou leur naissance une

(1) Voyez ci-dessus, page 230.

« haute situation dans le pays, et, dirigé les affaires en
« sous-main. En 1848, il se tenaient derrière Jean Cam-
« pinéano, C. Crezzulesco et les frères Golesco. Entre
« 1859 et 1862, ce sont encore les frères Golesco qu'ils
« mettent en avant. En 1866, bien qu'ils dirigent toutes
« les intrigues contre Couza et toutes les négociations en
« vue d'amener la France à accepter la candidature du
« prince Charles de Hohenzollern, c'est encore un des
« Golesco qu'ils font mettre à côté de M. Lascar Catargi,
« dans la lieutenance princière... »

En affirmant d'une façon aussi catégorique que Jean Campinéano, C. Crezzulesco et les frères Golesco ont été des hommes médiocres, M. Fr. Damé non seulement méconnaît la réalité des faits — ce qui s'explique par la circonstance qu'il ne devint citoyen roumain que vers la fin de sa vie — mais il oublie trop volontiers les devoirs d'impartialité imposés à l'historien. La vérité est, en ce qui concerne plus particulièrement les Golesco, qu'unis à Bratiano et à Rosetti, dont il étaient les aînés, par une amitié fraternelle, ils ont senti, dès la première heure, ce qu'il y avait d'élevé et de généreux dans les idées qui avaient poussé leurs amis à participer au mouvement national de 1848, idées dont les Golesco pouvaient se considérer comme les initiateurs, puis qu'elles faisaient en quelque sorte partie de l'héritage intellectuel qu'ils avaient recueilli de leur père, le grand logothète Constantin Golesco. Ce sont elles qui ont inspiré tous les actes des frères Golesco, au cours de leur longue carrière politique; Bratiano et Rosetti sont venus à eux, ce ne sont pas les Golesco qui ont marché à leur remorque; ils n'ont jamais

joué le rôle de comparses, ni de marionnettes dont on tient les fils : ils n'ont pris conseil que de leur patriotisme, n'ont obéi qu'à ce qu'ils considéraient comme leur devoir envers leur pays, et ont été des personnages de premier plan, que la malveillance et le dénigrement ne parviendront pas à faire descendre du piédestal sur lequel l'histoire les a justement placés.

Ce qui prouve d'ailleurs les préventions de M. Fr. Damé à l'égard des grands Roumains qu'ont été les frères Golesco, c'est que, lorsque dans un autre endroit de son *Histoire* (1), il montre « les émigrés travaillant, « chacun dans sa sphère, à faire connaître la Roumanie, et « s'efforçant d'attirer l'attention de l'Europe sur elle,.... « Ion Ghica, à Constantinople ; à Paris et à Londres, C.-A. « Rosetti, J. Bratiano et Démètre Bratiano dans les cercles « révolutionnaires (2)... » il ne dit pas un mot des Golesco ; et cependant on a vu avec quelle éloquence Nicolas Golesco avait plaidé, dans son *Mémoire à Napoléon III*, la cause de son pays, et l'on verra plus loin les efforts tentés par A.-G. Golesco auprès de M. Drouyn de Lhuys pour obtenir la reconstitution de la nationalité roumaine sur la base des traités conclus entre les principautés et la Porte ottomane.

A côté des quatre fils du grand logothète Constantin

(1) Page 80.

(2) Page 80. — Ce n'est pas seulement « dans les cercles révolutionnaires », mais en s'adressant à toute l'Europe occidentale dans une série de brochures et de mémoires d'un réel intérêt que les frères Bratiano, pour ne parler que d'eux, ont plaidé, pendant l'émigration, la cause de la Roumanie (voyez notre *Bibliographie franco-roumaine du XIX^e siècle* (Paris, Leroux, 1907) pages 40, 47, 56, 57).

Golesco se place la figure intéressante de leur cousin germain, Alexandre Georges Golesco, qui lui aussi a joué un rôle important dans l'histoire de la régénération de son pays, et dont la carrière politique, comme membre du gouvernement provisoire de 1848, comme député au Divan *ad hoc* de Valachie, comme agent diplomatique de Roumanie, à Paris, en 1848, et à Constantinople en 1866, enfin comme président du Conseil des ministres en 1870, a laissé une trace durable dans les annales contemporaines de la Roumanie.

Fils du grand vornic Georges Golesco, dont nous avons raconté la vie et énuméré les savants ouvrages de philologie et de linguistique, frère cadet de Démètre Golesco, l'écrivain et le moraliste auquel est consacré un des chapitres de ce volume, Alexandre G. Golesco, né à Bucarest, en 1819, fit ses études au collège national de Saint-Sava, puis, s'étant rendu à Paris, y suivit les cours de l'École Centrale, d'où il sortit, très jeune encore, avec le diplôme d'ingénieur des arts et manufactures.

Rentré en Valachie en 1840, il y occupa divers emplois sous l'administration du prince Alexandre Ghika, puis, vers 1844, donna sa démission d'ingénieur au service du gouvernement roumain et retourna à Paris pour s'y livrer à des études d'histoire et d'économie politique, sciences vers lesquelles il s'était senti de tout temps plus particulièrement attiré. L'esprit ainsi orné de connaissances sérieuses qui devaient, plus encore que son diplôme d'ingénieur, le servir dans sa carrière d'homme d'État, et lui permettre d'aborder la discussion des grands problèmes qu'allaient soulever dans son pays les réformes projetées.

par les auteurs du mouvement national de 1848, GoleSCO revint en Roumanie peu de temps avant la révolution, et fut nommé, après l'abdication du prince Bibesco, secrétaire, avec voix délibérative, dans le gouvernement provisoire de 1848, puis envoyé, en qualité d'agent diplomatique à Paris, en même temps qu'Ion Ghica était chargé de représenter le nouveau gouvernement valaque à Constantinople, Démètre Bratiano à Pesth, et J. Maioresco — le père de Titus Maioresco — à Francfort.

Il n'eut pas le temps de déployer en France ses qualités de diplomate déjà initié à son métier par les études politiques qu'il avait faites à Paris. Compris dans la liste de proscription des principaux auteurs du mouvement national valaque, il partagea pendant neuf années l'exil de ses cousins et de ceux de ses compatriotes qui avaient été frappés de bannissement par ordre de la puissance suzeraine. Dès 1849, son nom figure au bas du *Mémoire justificatif de la révolution roumaine* dont il a été question plus haut, et, pendant toute la durée de son séjour en France, on le voit au premier rang de ceux qui s'emploient avec toute l'ardeur de leur patriotisme à gagner aux puissances occidentales les sympathies de l'Europe, et plus particulièrement de la France. C'est ainsi qu'en 1854, Alexandre GoleSCO remettait à M. Drouyn de Lhuys, ministre des affaires étrangères de l'Empire, un mémoire dans lequel il demandait la reconstitution de la nationalité roumaine sur la base des anciens traités conclus avec la Porte, et où — dit une brochure publiée en mars 1866, à Paris (1) —

(1) *Les Principautés-Unies devant la Conférence. Paris, Dentu, in-8°, (Bibliothèque nationale, J. 24025).*

« après avoir démontré l'impossibilité du maintien du
« *statu quo* dans les Principautés, il indiquait comme solu-
« tion pratique de la question :

« 1° L'union de la Valachie et de la Moldavie sous un chef
« héréditaire, à l'exclusion des familles indigènes et des
« maisons princières d'Allemagne;

« 2° La restitution de la Bessarabie, cédée indûment à la
Russie en 1812 » (1).

En 1856, Alexandre-G. Golesco fait paraître à Paris son intéressante étude sur *l'Abolition du servage dans les Principautés danubiennes* (2), réfutation d'une brochure anonyme, imprimée en 1856 à Bruxelles, sous le titre de : *État social des Principautés danubiennes* (3) et attribuée à Barbo Cartargi, l'homme d'État roumain qui fut assassiné en 1862, à Bucarest, pendant qu'il était président du Conseil des ministres.

La place nous manque pour étudier comme il mériterait de l'être l'important et substantiel travail dans lequel, après avoir rappelé quels étaient les hommes qui avaient fait en Valachie le mouvement national de 1848, Golesco démontre, pièces en main, que les patriotes roumains ne furent « ni communistes, ni socialistes, ni partageux », mais qu'ils restèrent avant tout « nationaux et politiques ». Il s'attache à prouver que leurs idées étaient réalisables, réfute les principales objections élevées contre elles, et fait le compte de ce que coûtera à l'État le rachat des corvées :

« Nous ne demandons pas — dit-il en concluant — une

(1) Pp. 9-10.

(2) Paris, Franck, in-8° (Bibliothèque nationale, J. 18681).

(3) Bruxelles, Bols-Wittouckx, in-8°.

« immixtion quelconque des Puissances amies en faveur de
 « nos idées, car nous avons consacré notre vie entière à
 « combattre toute immixtion de ce genre.

« Ce que nous demandons aux Puissances qui veulent
 « bien se porter garantes de nos libertés nationales, c'est
 « qu'elles veillent à ce qu'aucune influence étrangère ne
 « continue à s'imposer au pays à la faveur des hommes et
 « des choses du passé; c'est qu'elles fassent restituer aux
 « Principautés la liberté pleine et entière d'émettre leurs
 « opinions et leurs vœux dans toutes les questions qui
 « les concernent. Il faut voir les choses comme elles sont,
 « et les appeler de leur nom. Faire rentrer les paysans dans
 « leur antique condition de propriétaires, ce n'est pas por-
 « ter le trouble dans l'État; c'est multiplier les éléments
 « conservateurs de la société, et les préserver des secousses
 « et des bouleversements à venir. Il n'y a pas de populations
 « mieux disposées à prêter l'oreille aux instigations des
 « factieux que celles qui ne possèdent rien; si donc les
 « hommes de 1848 étaient, comme on dit, révolutionnaires
 « par tempérament, ils se garderaient bien de toucher au
 « régime actuel de la propriété.... Ces révolutionnaires,
 « comme vous les appelez, sont aujourd'hui, nous le
 « craignons bien, les véritables conservateurs.... » (1).

Ne dirait-on pas ces lignes écrites d'hier, et celui qui tenait ce langage n'avait-il pas quelques-unes des qualités de sagesse et de prévoyance qui font les véritables hommes d'État?

Golesco rentra en Valachie en 1857, avec les autres émi-

(1) P P. 124-126.

grés roumains. Pendant les dernières années de son exil, il paraît avoir été sous l'influence d'idées religieuses très ferventes, dont on trouve l'expression dans une plaquette intitulée : *Journal d'Alexandre Georges Golesco, du 1^{er} janvier 1855 au 22 février de la même année* (1), et publiée après sa mort. Nous croyons que, dans une intention très louable, quelques-uns de ses enfants peut-être ont voulu faire connaître l'état d'âme d'Alexandre G. Golesco, à un moment de son existence, où, par suite de son exil, il se trouvait séparé des siens et où il avait demandé à la religion un réconfort qui lui était nécessaire ; mais il ne semble pas que cette exaltation du sentiment religieux ait persisté chez lui, ni qu'elle ait exercé une influence sérieuse sur sa vie ; car, dès son retour dans sa patrie, on le voit se jeter à corps perdu dans la politique et prendre une part active aux délibérations du Divan *ad-hoc* de Valachie, dont il est, dès l'ouverture, nommé membre de la Commission intérieure. La politique va demeurer désormais sa grande passion, et il s'y consacra avec toute la conscience qu'il avait de sa valeur et avec l'autorité que lui donnaient et l'illustration de son nom et son expérience, de jour en jour plus grande, des affaires publiques.

Il fait partie, en qualité de ministre de l'instruction publique et des cultes, du ministère que forme, le 11/23 novembre 1859, le prince Ion Ghica, et dont le premier acte est de procéder à la dissolution de la Chambre, dans laquelle les conservateurs avaient la majorité. La nouvelle Chambre se réunit le 10/22 avril 1860, et, par l'hostilité de son atti-

(1) *Abbaye de Lérins, imprimerie M. Bernard, 1896, in-32 de 46 pages.*

tude, force le Cabinet à démissionner (28 mai-10 juin).

En cette même année 1860, Alexandre Golesco a la douleur de perdre sa mère, Marie Golesco, née Balaceano, morte à Spa, en Belgique, où, malgré son âge très avancé, elle était allée soigner sa santé. Bientôt après se place son mariage avec l'une des jeunes filles les plus accomplies de la haute société roumaine, Mlle Catherine Wladoyano, appartenant à une vieille famille de la Petite-Valachie, et alliée, par sa mère, à une branche des Ghica de Moldavie.

Golesco devait trouver dans cette union, si bien assortie, le bonheur que ne lui donneront point, par la suite, les agitations et les luttes politiques auxquelles il sera mêlé. Il en goûta, pendant plusieurs années, la plénitude, dans la douce paix du foyer domestique, et ne revint aux affaires qu'après l'avènement au trône de Roumanie du prince Charles de Hohenzollern, en 1866, lorsqu'il alla le représenter en qualité d'agent diplomatique à Constantinople. La tâche qu'il avait à y remplir n'était pas aisée. Il s'agissait d'obtenir de la Porte, dans des circonstances particulièrement délicates, la reconnaissance du nouvel ordre de choses créé en Roumanie par le plébiscite du 8/20 avril 1866, ainsi que celle du jeune prince qui avait répondu avec tant de confiance à l'appel de la nation roumaine. Golesco négocia avec beaucoup de tact et d'habileté les conditions de cette reconnaissance, conditions qui n'étaient pas celles qu'eussent désirées le prince, ni le pays, ni le négociateur lui-même, mais qu'il fallut accepter, pour ne pas troubler, dès le début, les rapports amicaux que le nouveau prince de Roumanie était fermement résolu à entretenir avec la Porte.

Ce fut Golesco qui régla, de concert avec les autorités

ottomanes. le cérémonial de la visite au cours de laquelle son souverain devait recevoir l'investiture à Constantinople ; à cette occasion, celui-ci donna à son représentant en Turquie des marques précieuses de sa haute bienveillance, et fut le parrain du fils aîné de Golesco, Charles, né peu de temps auparavant, sur les rives du Bosphore.

Lors de son mariage, au mois de novembre 1869, avec la princesse Élisabeth de Wied, le prince, qui pendant son séjour à Constantinople, avait eu l'occasion d'apprécier les qualités de grande distinction et les manières aristocratiques que possède à un si haut degré M^{me} Catherine Golesco, et « qui avait été témoin de son bonheur domestique » ainsi que l'écrit le 3/15 décembre 1869 l'auteur des *Notes sur la vie du roi Charles de Roumanie*, la nomma dame d'honneur et maîtresse du Palais de la jeune souveraine. Alexandre Golesco était alors ministre des finances dans le Cabinet formé le 16/28 novembre 1868 par le prince Démètre Ghica. Bien que les libéraux eussent pris envers le prince l'engagement de soutenir le ministère Ghica, des dissentiments sérieux ne tardèrent pas à s'élever entre le prince et le gouvernement d'une part, et le parti libéral de l'autre. Sans renier aucune de ses convictions passées, Golesco se rapprochait insensiblement des idées conservatrices, tandis que ceux qu'on appelait en Roumanie *les Rouges* — les libéraux — se lançaient ouvertement dans une politique d'opposition non seulement au parti alors au pouvoir, mais au chef de l'État lui-même. Cogalniceano, qui avait la majorité dans la Chambre, ayant fait voter une motion de blâme au ministère, celui-ci démissionna, et, après avoir vu échouer diverses combinaisons, le prince résolut de confier à Alexan-

dre G. Golesco la mission de former le nouveau cabinet :
 « L'appel de Golesco au pouvoir — dit à ce propos l'auteur
 « des *Notes sur la vie du roi Charles de Roumanie* — est naï-
 « sement suspecté comme un acte de politique personnelle
 « du palais, et on l'attribue à l'influence de M^{me} Golesco,
 « la dame d'honneur de la princesse (1) ».

Malgré les difficultés de la situation, Golesco parvint, non sans quelque peine, à composer son ministère, dans lequel il prit l'intérieur et les affaires étrangères.

Il est superflu d'ajouter que l'imputation dont il s'agit plus haut portait absolument à faux : elle s'explique par l'état d'excitation dans lequel se trouvaient les adversaires du Gouvernement et par ce propos que Cogalniceano aurait tenu en français, et qui aurait été rapporté au prince régnant par le chef du cabinet démissionnaire, le prince Démètre Ghica : « (Cette dynastie n'est plus à soutenir! (2) »

Le ministère Alexandre Golesco ne put se maintenir longtemps au pouvoir. A l'extérieur, comme à l'intérieur, trop d'éléments conspiraient à sa chute, que vint précipiter l'émotion soulevée en Roumanie par l'affaire Strousberg. Les Chambres ayant été closes en pleine crise, le prince chargea Golesco de reconstituer son Cabinet ; il ne put y réussir, et céda la présidence à Manolaké Costaké Épou-réano, dont le ministère fut formé le 21 avril (3 mai) 1870.

Rendu à la vie privée, Alexandre Golesco ne songea plus

(1) 30 janvier (11 février) 1870.

(2) *Notes sur la vie du roi Charles de Roumanie*, 2/14 février 1870.

qu'à s'occuper du soin de ses affaires, que la politique l'avait trop longtemps forcé de négliger, ainsi que de l'éducation de ses enfants. C'est pour se consacrer, elle aussi, à sa nombreuse famille, que M^{me} Catherine Golesco se démit de sa charge de Maitresse du Palais de la Princesse Régnante de Roumanie (1). Après la mort de son mari, qui lui fut trop tôt enlevé, elle alla se fixer à Paris, avec ses enfants, trois filles et sept garçons, qui tous ont été élèves des lycées de France et sont sortis deux de Saint-Cyr, deux de l'École de Droit, un de l'École des Mines, un de l'École Centrale, un enfin de l'École forestière de Nancy. Elle a eu la douleur d'en perdre cinq, dont deux, Démètre et Nicolas, ont péri au cours de la dernière guerre, glorieusement tombés au champ d'honneur. Son patriotisme, qui a toujours été à la hauteur du nom qu'elle porte si noblement, lui a fait supporter avec courage et résignation ces pertes cruelles. Pour rendre un pieux hommage à la mémoire de nos chers et regrettés parents, nous avons fait reproduire et placer dans cet ouvrage le portrait de Démètre Golesco, dont la mort héroïque a été dignement célébrée par M. N. Jorga, le savant historien roumain, dans quelques belles pages qui résument avec éloquence le sujet même de notre livre :

« ... Puis, quand il n'y a plus eu de guerres, les Golesco
« de nos jours ont cherché ailleurs un champ à leur acti-
« vité. C'est ainsi que Iordaké Golesco recueillait le trésor
« des mots de la langue roumaine, abandonnée et dépréciée
« au profit de l'orgueilleux langage des Grecs envahisseurs,

(1) *Notes sur la vie du roi Charles, etc.*, 14/26 décembre 1871.

« et il semblait qu'il ramassât sur un champ de bataille
 « oublié des drapeaux que personne ne saluait plus ! C'est
 « encore ainsi que son frère, Constantin Golesco, l'ardent
 « apologiste des conquêtes de la civilisation occidentale, en
 « se servant de l'école pour appeler à une vie nouvelle le
 « paysan devenu l'esclave du premier étranger venu, sem-
 « blait vouloir revivre dans ses ancêtres de Jilishité (1) et
 « pressentir que leurs descendants redeviendraient un jour
 « d'héroïques soldats. C'est encore ainsi qu'avec la même
 « foi les Golesco de 1848, leurs rejetons, voyaient dans le
 « nouveau drapeau tricolore le symbole de leurs aspirations
 « d'alors.

« Et lorsqu'a sonné l'heure des grandes revendications et
 « des légitimes exigences de la race roumaine, on a vu
 « accourir de partout, du monastère en ruines de Vié-
 « rosh (2), de la petite église de Golesti, du monastère de
 « Moldavie où reposent les restes du Golesco mort loin de
 « son pays (3), des ombres avides de sacrifice, et les fils
 « d'Alexandre Golesco ont été parmi les premiers à se por-
 « ter là où les appelait leur amour pour leur pays et pour
 « leur roi, auxquels ils se sentaient heureux de pouvoir
 « sacrifier leur vie (4) ».

Un frère aîné d'Alexandre G. Golesco, le colonel Rodol-
 phe G. Golesco, né à Bucarest en 1817, mort à sa terre de
 Dracéa (district de Teleorman) en 1877, a servi avec dis-

(1) Voyez ci-dessus, page 9.

(2) Voyez ci-dessus, page 9.

(3) Voyez ci-dessus, page 11.

(4) *La Race roumaine (Neamul Romanesc)* du 28 mai 1917.

tion dans l'armée roumaine. Il fut le type accompli du soldat sans peur et sans reproche, joignant à la bonté traditionnelle des Golesco une énergie et un courage dont le souvenir s'est transmis jusqu'à nous.

Marié à Catherine Rosetti, sœur de Rodolphe Rosetti, ancien préfet de police de Bucarest, mort en 1868, le colonel Rodophe G. Golesco a laissé deux fils. Constantin et Georges, qui portent dignement son nom, et qui sont, avec Georges Golesco, le fils unique de Démètre, avec Charles et Georges Golesco, les deux fils survivants d'Alexandre, et avec leurs fils et neveux, les seuls descendants directs de l'antique race des Golesco.

CHAPITRE VII

QUELQUES FEMMES DE LA FAMILLE GOLESCO

Si la Roumanie doit un juste tribut de gratitude à ceux des Golesco qui l'ont illustrée par leurs vertus guerrières, ou lui ont fait honneur par leurs mérites d'hommes d'État et par leurs productions littéraires, elle associe au culte pieux gardé à leur mémoire quelques-unes des femmes de leur famille qui se sont acquis également des droits à sa reconnaissance. C'est surtout pendant le dernier siècle qu'il a été donné à plusieurs d'entre elles de se faire remarquer, les unes par leur amour des lettres et des arts, les autres par leurs vertus domestiques, toutes par leur ardent patriotisme.

L'une des figures les plus intéressantes parmi ces grandes dames roumaines de la famille Golesco est celle de Zoé, femme du grand logothète Constantin Golesco, et mère des quatre frères Golesco, dont nous venons d'esquisser la vie. D'origine grecque, et mariée très jeune au fils cadet du grand ban Radou Golesco, elle puisa, de bonne heure, dans la famille et le milieu où elle avait été appelée à vivre, les sentiments de patriotisme et de renoncement à soi-même qui ont été de tout temps l'apanage et comme la devise des Golesco. Elle éleva ses enfants avec la sagesse et la dignité d'une véritable Cornélie, n'hésita pas à s'en sépa-

rer, lorsque leur père eut décidé de les conduire à l'étranger, pour y faire leur éducation. puis, après leur retour, elle continua à veiller sur eux avec tant de sollicitude qu'aucun de ses fils ne voulut se marier. pour ne pas avoir le chagrin de quitter cette mère incomparable. Elle les garda ainsi étroitement serrés autour d'elle, jusqu'à la fin de leur vie, car elle devait avoir la douleur de survivre à trois d'entre eux, ainsi qu'à sa fille unique. Seul, son troisième fils, Rodolphe, mourut peu de temps après elle, inconsolable de sa perte.

Femme de tête et femme de cœur, elle sut se montrer, en toute circonstance, à la hauteur des grands événements politiques auxquels ses enfants furent mêlés et où, guidés par ses conseils et soutenus par son amour, nous avons vu qu'ils jouèrent, pendant près d'un demi-siècle, un rôle prépondérant.

Elle s'associa, par la pensée comme par l'action, à l'œuvre de régénération qu'ils avaient entreprise pour rendre à leur pays son indépendance, fière de les voir combattre le bon combat, applaudissant à leurs succès, relevant leur courage aux heures de défaillance. essayant de se rapprocher d'eux au cours de leur exil prolongé, et sacrifiant généreusement sa fortune pour le triomphe de leur idéal politique. Ses enfants la payèrent largement de retour. Rien n'était plus touchant que de voir ces hommes chargés d'années et d'honneurs prodiguer à leur mère octogénaire les marques de la plus dévouée affection. Si beaucoup de leurs amis politiques mettaient leur unique ambition à conquérir la gloire et les honneurs, le principal mobile qui soutenait la foi des Golesco et qui exaltait leur patriotisme était de mériter les suffrages de leur mère.

C'est à Golesti, la vieille demeure des ancêtres, qu'on pouvait juger de la tendresse, mêlée de respect, qu'inspirait aux siens Zoé Golesco, la *grand'maman* comme l'appelaient tous ceux, vieux et jeunes, qui étaient rassemblés autour d'elle.

Outre ses quatre fils, elle avait une fille, mariée à Alexandre Racovitza, et mère elle-même et grand'mère de nombreux enfants et petits enfants. La famille de son beau-frère, le grand vornic Georges Golesco, venait, elle aussi, passer quelques mois de la belle saison à Golesti, ou dans les domaines qu'elle possédait aux alentours, et tout ce monde, tantôt réuni dans la galerie extérieure de la maison et sur le double escalier de la terrasse, tantôt répandu sous les ombrages du parc, formait autour de la « grand'maman » un groupe animé où les éclats de rire des enfants se mêlaient aux conversations des grandes personnes — et au milieu duquel trônait, encore belle sous ses cheveux blancs, l'esprit toujours vif, l'abord affable, point de mire de tous les regards et objet de toutes les vénéralions, la veuve du grand logothète Constantin Golesco. C'est dans ce milieu et sous cet aspect que la vit pour la première fois le prince Charles de Roumanie, alors que, venant prendre possession du pays qui lui avait confié ses destinées, il s'arrêta quelques heures sous le toit hospitalier des Golesco, le jour même de son entrée en Roumanie : « Au bout d'une heure — lit-on dans les « *Notes* sur sa vie, à la date du 20 mai 1866 — le prince « arriva à Golesti, vieille résidence de la famille Golesco, « qui s'est toujours distinguée par son patriotisme et son « désintéressement. La mère de M. Golesco, une digne

« matrone de soixante-zeize ans, dont les traits nobles et
 « classiques révélaiient sa grande beauté d'autrefois, reçut le
 « prince, entourée de ses petits-fils et petites-filles; parmi
 « celles-ci, madame Davila attira l'attention particulière
 « du prince par la régularité et l'expression intelligente de
 « son visage. A huit heures, eut lieu le dîner, auquel
 « assista toute la famille..... A huit heures du matin, il
 « quitta Golesti, après avoir remercié madame Golesco
 « et la famille Racovitza de la gracieuse hospitalité qu'il
 « avait reçue sous leur toit patriarcal.... » (1).

A Bucarest, le salon de Zoé Golesco était le rendez-vous de toutes les notabilités politiques de la capitale; on voyait s'y presser ministres, sénateurs, députés, diplomates, discutant toutes les questions à l'ordre du jour, et échangeant leurs impressions sur les événements, si importants pour l'avenir de la jeune Principauté, qui marquèrent les premières années du règne du prince Charles de Hohenzollern. Entourée de sa fille et de ses quatre fils, souriante, alerte, malgré ses quatre-vingts ans sonnés, la maîtresse de la maison se mêlait volontiers à ces entretiens, prenant plaisir à évoquer les souvenirs du passé, s'intéressant au présent, et faisant profiter ses visiteurs du fruit de sa longue expérience ainsi que de la connaissance approfondie qu'elle avait des hommes et des choses de son pays.

La mort de trois de ses fils, qui lui furent successivement enlevés de 1873 à 1877 déchira son cœur, sans l'abattre; elle conserva son courage, sa foi dans les destinées de sa patrie et vécut assez longtemps pour être témoin de la guerre glorieuse de l'indépendance.

(1) T. I., pp. 17-18.

A nulle autre mieux qu'à elle ne peut s'appliquer de nos jours ce que dit Plutarque de Cornélie, lorsqu'elle eut perdu ses deux fils : « Leur mère supporta son malheur « avec beaucoup de courage et de grandeur d'âme.... Ceux « qu'elle admettait dans sa maison étaient ravis d'admira- « tion, lorsque sans témoigner aucun regret, sans verser « une larme, elle rappelait ce que ses deux fils avaient fait, « comme si elle parlait de quelques personnages anciens « qui lui auraient été étrangers. Plusieurs de ceux qui l'en- « tendaient croyaient que la vieillesse lui avait affaibli « l'esprit, ou que la grandeur de ses maux lui avait ôté le « sentiment; ils manquaient plutôt eux-mêmes de sens « d'ignorer que si la vertu heureuse est souvent vaincue « par la fortune, elle ne perd pas dans l'adversité le cou- « rage de supporter ses malheurs..... (1) ».

C'est pour avoir supporté virilement les siens, pour avoir été une grande citoyenne en même temps qu'une mère admirable que Zoé Golesco a droit à une place d'honneur dans cette galerie des femmes de la famille dont le nom mérite de passer à la postérité.

Sa fille unique, Anna Golesco, avait épousé Alexandre Racovitza, descendant d'une vieille famille moldave qui, au cours du XVIII^e siècle et en pleine période phanariote, fournit plusieurs princes indigènes aux principautés de Valachie et de Moldavie.

L'ancêtre, Michel Racovitza, avait régné, à diverses reprises, entre 1704 et 1744, trois fois en Moldavie, et

(1) *Vies des hommes illustres de Rome*. Édition Dauban. Paris, Dezobry, 1862, in-8°, I. 279.

deux fois en Valachie. Son fils Constantin occupa deux fois le trône de Moldavie et deux fois celui de Valachie; enfin Étienne, frère de Constantin, a été prince de Valachie en 1764. C'est de lui que descendait, en ligne directe, le mari d'Anna Golesco, Alexandre Racovitza, dont la famille tire son nom d'un des boyards qui s'étaient couverts de gloire à la bataille de Racova, sous Étienne le Grand, en 1475. Au commencement du XIX^e siècle, les Racovitza se fixent en Valachie, et dès 1815, on trouve le père d'Alexandre, Michel Racovitza, grand logothète de la principauté. De même que sa mère Zoé Golesco, Anna Racovitza a laissé le souvenir d'une ardente patriote, et elle aussi transmit à ses enfants l'amour du pays et du nom roumains. De ses six filles, Lucie et Félicie Racovitza, Zoé Grant, Hélène Philippesco, Anna Davila et Catherine Tresnéa-Grécéano, deux au moins, Félicie Racovitza et Anna Davila, méritent de fixer plus particulièrement notre attention : ce qui ne veut pas dire que les autres filles d'Anna Racovitza n'aient pas été des natures exceptionnellement bien douées, chez lesquelles les dons de l'intelligence s'unissaient à la noblesse des sentiments, soit qu'elles aient péri, à la fleur de l'âge, comme Lucie, une ravissante jeune fille, morte en 1852, victime de son dévouement pour les paysans pendant une épidémie de fièvre typhoïde, et qui repose près de son père et de sa sœur, Hélène Philippesco, dans l'église de Golesti; soit que, comme Zoé Grant et Catherine Tresnéa Grécéano, elles se soient montrées des mères de famille accomplies,

« A l'austère devoir pieusement fidèles »,
n'ayant vécu que pour leurs enfants, et leur ayant légué

les traditions d'honneur et de patriotisme qu'elles avaient elles-mêmes héritées de leur mère.

Félicie Racovitzza, dont le nom, aujourd'hui encore, est béni par les paysans de Golesti, pour qui elle fut, pendant plus d'un demi-siècle, une véritable Providence. ne voulut jamais se marier, malgré les partis brillants qu'elle aurait pu faire; elle préféra demeurer la compagne inséparable de sa grand'mère ainsi que de sa mère, et aimer et soigner, comme s'ils eussent été les siens. les nombreux enfants de ses sœurs. A l'exemple de tous les Golesco, elle fut une grande patriote, dans le sens le plus élevé du mot. Chez elle, l'amour du pays roumain a toujours primé tous les autres sentiments. Elle a compris, encouragé, secondé ses oncles dans leurs aspirations nationales, et il est regrettable qu'on n'ait pas conservé la correspondance qu'elle entretenait avec eux au cours de leur exil; elle aurait été pour tous ses compatriotes une leçon pleine d'enseignements, en révélant tout ce qu'il y avait de volonté et de résolution virile dans cette femme d'apparence si frêle. Elle joignait à la fermeté de l'âme un esprit cultivé, qu'elle avait en grande partie formé elle-même par la réflexion et par la lecture. Aristocrate de naissance, patricienne dans ses goûts, dans ses sentiments, mais aimant passionnément le peuple, elle sut toujours se mettre à la portée des humbles et des petits, les aider de ses conseils, les encourager au travail, enfin développer les aptitudes des paysannes roumaines pour les arts manuels de la broderie et du tissage. C'est en effet à Félicie Racovitzza et à ses sœurs que l'on doit l'extension prise, à Golesti d'abord, puis dans les régions environnantes,

par cette industrie des broderies roumaines, dont elles favorisèrent l'essor, et qu'elles s'employèrent si activement à faire parvenir au degré d'élégance et de richesse qu'elle a atteint aujourd'hui.

On sait la place importante que tiennent les broderies dans le costume national roumain.

« L'habillement des femmes — lit-on dans une *Notice sur la Roumanie*, publiée à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867 — consiste en une longue chemise de toile, qui, tombant jusqu'aux chevilles, sert en même temps de jupon. Elle est en toile de lin, de chanvre ou de coton, mais souvent aussi le haut du corps est en gaze de soie (*borandjik*). Des broderies de couleurs noire, blanche, rouge ou jaune, rehaussées de paillettes d'or ou d'argent, ornent la poitrine et la manche, quelquefois même les pans inférieurs du vêtement. C'est surtout dans la variété de ces broderies originales et dans l'harmonie des couleurs qui les composent que consiste l'élégance des costumes féminins ».

Il fallait de l'imagination et du goût pour donner à ces broderies, assez simples à l'origine, le cachet artistique qui les fait rechercher aujourd'hui dans le monde entier, surtout depuis qu'elles ont trouvé si heureusement leur emploi dans la décoration des maisons.

C'est à régler l'imagination et à former le goût de ses industrieuses ouvrières que s'attacha Félicie Racovitza. Elle y réussit admirablement. Voici, sur cette collaboration de la grande dame et de la paysanne roumaines, ainsi que sur Félicie Racovitza elle-même, quelques détails

intéressants, dus à une plume plus autorisée, que la nôtre en pareille matière :

« Mademoiselle Félicie Racovitza et ses sœurs firent des
 « paysannes de Golesti leurs compagnes, travaillant avec
 « elles, s'habillant comme elles, au grand scandale des
 « dames bucarestoises, mises à la dernière mode de
 « Paris. Ce fut la première collaboration fraternelle,
 « féconde et durable, de la grande dame et de la
 « paysanne : même costume, même cœur, mêmes aspira-
 « tions.

« La mort ferma une à une les chambres familiales ;
 « seule Félicie Racovitza continua son apostolat à Golesti
 « pendant une quarantaine d'années. Qui de nous ne se
 « souvient de l'avoir vue, dans sa modeste robe noire,
 « avec l'infinie douceur de ses yeux bleus, dont le regard
 « était à la fois une force et une caresse. Elle ne cessa
 « jamais de recueillir nos vieux dessins et d'échantillonner
 « le travail qu'elle distribuait aux paysannes. On les voyait
 « s'avancer en longues théories à travers les hauts peupliers
 « et monter par l'un des escaliers de la terrasse de Golesti,
 « tandis que l'autre était envahi par une nuée de mar-
 « mots.

« Mlle Félicie Racovitza était la tante de plusieurs géné-
 « rations d'enfants, enfants de ses sœurs, enfants apparte-
 « nant à des familles de conservateurs, enfants dont les
 « parents étaient dans les rangs des libéraux ; tous d'un
 « commun accord l'avaient élevée au rang de tante, et
 « venaient chercher sa tendresse ; ses mains donnantes, aux
 « longs doigts effilés, allaient des têtes brunes ou blondes
 « aux paysannes venues pour recevoir le travail. ... Ici est

« clos le chapitre purement sentimental de la femme du « monde et de la paysanne » (1).

Tant que vécurent sa grand'mère et sa mère — elle les perdit à peu de distance l'une de l'autre, madame Racovitza en 1878, la « grand-maman » Golesco moins d'un an après sa fille — Félicie Racovitza demeura auprès d'elles, les entourant des soins les plus tendres et les plus dévoués, et s'efforçant d'adoucir dans leurs cœurs l'amertume des grandes douleurs qu'elles avaient éprouvées.

Après leur mort, elle se partagea entre Golesti et Bucarest pour y vivre au milieu des souvenirs du passé. Nous la revoyons encore dans la petite maison qu'elle occupait, toujours active, en dépit de l'âge, un fichu de dentelle recouvrant ses bandeaux à peine grisonnants, un châle de laine jeté sur ses épaules minces et droites, l'air souriant, l'accueil empressé, reconnaissante aux amis qui venaient la voir et les tenant, comme jadis, sous le charme d'une conversation qui ne languissait jamais. Les tentures, les coussins, les broderies qui garnissaient les murs et les meubles de son intérieur, lequel tenait à la fois de la demeure d'une grande dame et de la cellule d'une religieuse, attestaient encore l'intérêt qu'elle portait à ces produits, de plus en plus perfectionnés, d'une industrie nationale dont elle avait été pour ainsi dire la créatrice. Elle était fière du développement qu'elle lui voyait prendre; elle s'en réjouissait pour son pays, qu'elle aima jusqu'à son dernier sou-

(1) *Notes d'art. Le rôle de la femme roumaine dans les industries domestiques et les métiers d'art*, par Marie Bengesco (dans l'*Indépendance roumaine*, du 24 décembre 1910 (6 janvier 1911).

pir, d'un amour passionné. Jamais il ne lui vint à l'esprit de revendiquer sa part dans les succès de l'œuvre à laquelle elle s'était si noblement consacrée; elle en reportait tout le mérite sur les paysannes de Golesti. Elle travaillait encore à l'une de ces belles broderies roumaines dont le fini ne se ressentait ni de la fatigue de ses doigts, ni de la faiblesse de sa vue, lorsqu'elle mourut subitement à Bucarest, le 25 décembre 1906.

Après sa mort, le domaine de Golesti, tombé dans l'indivision, fut acheté par M^{me} Catherine Golesco, veuve de l'ancien président du Conseil, A.-G. Golesco. Obéissant au plus pieux des sentiments, elle avait l'ambition de rendre à Golesti son animation et son éclat d'autrefois; mais, ayant trop présumé de ses forces, et sa santé chancelante ne lui permettant plus de se consacrer, comme elle eût désiré le faire, à la restauration de l'antique demeure et de ses dépendances, elle en céda la propriété à l'un de ses fils, Démètre-A. Golesco, celui-là même qui, au cours de la dernière guerre, devait trouver une mort glorieuse sur les champs de bataille de Roumanie.

Les héritiers de Démètre-A. Golesco, ainsi, que ceux de son frère Nicolas, tué, comme lui, à l'ennemi, en 1916 (1), se partagent aujourd'hui avec Charles-A. Golesco, ancien officier supérieur de l'armée roumaine et fils aîné d'Alexandre-G. Golesco, la propriété de la vieille maison seigneuriale de Golesti.

Une autre sœur de Félicie Racovitza, Anna Davila, dont le prince Charles de Hohenzollern avait remarqué, lors de son séjour à Golesti, la physionomie intelligente et expres-

(1) Voyez ci-dessus, pages 251-252.

sive (1) mérite plus qu'une mention dans ces pages consacrées au souvenir des femmes d'élite de la famille Golesco.

Sa vie, si noblement remplie, si tragiquement terminée, fait honneur non seulement aux siens, mais à la race roumaine, dont elle possédait à un haut degré quelques-unes des plus remarquables qualités. Comme tous les petits-enfants de Constantin Golesco, elle aimait ardemment son pays, et elle puisa au contact de ceux des membres de sa famille qui participèrent au mouvement national de 1848 des sentiments patriotiques dont la vivacité ajoutait un charme de plus aux agréments de son esprit et à l'élevation de son âme. Son front, large et découvert, qu'ombrageaient de beaux cheveux noirs, ses yeux brillants de vie et d'intelligence, l'élégance de son buste, la fierté de son attitude, la faisaient ressembler à ces impératrices romaines dont les statues antiques ont éternisé la beauté. Aussi compren-on qu'elle ait séduit un homme de la valeur de Charles Davila, qui l'épousa à Golesti, en 1861. Il était venu pour la première fois en Roumanie, vers 1853, appelé par le prince Stirbey lorsqu'il voulut réorganiser l'hôpital militaire de Bucarest. Une légende s'était formée autour de son nom, et les histoires les plus romanesques circulaient sur son compte. On racontait que Davila, né à Parme en 1828, était fils d'un musicien célèbre et d'une dame de l'aristocratie française qui devait se faire plus tard, sous un pseudonyme connu, une grande notoriété dans le monde de la politique et des lettres. Quoiqu'il en soit, Davila, à qui les protecteurs ne manquaient pas, justifia dès son arrivée en Valachie, la bonne opinion qu'on avait de lui. Doué d'une

(1) Voyez ci-dessus page 258.

énergie peu commune, d'une activité que rien ne lassait, d'une volonté qui triomphait de tous les obstacles, il créa de toutes pièces, en l'asseyant sur des bases solides, le service sanitaire de l'armée roumaine. Il devait déployer les mêmes qualités d'organisateur dans la direction de l'*Asile Hélène*, où sa femme devint pour lui la plus zélée et la plus précieuse des collaboratrices.

Dès 1860, Davila s'était préoccupé du sort, si lamentable alors, en Roumanie, des enfants trouvés et abandonnés, pour lesquels le prince Ypsilanti avait fondé, en 1780, une première caisse de secours. Plus tard, vers 1794, le métropolitain Philarète laissa par testament une somme importante destinée à cette institution de bienfaisance, rattachée à la direction des cultes, et que Davila fit passer sous la surveillance de l'Inspection du service sanitaire — c'est-à-dire sous ses propres ordres. Il avait recueilli chez lui un certain nombre d'enfants des deux sexes, âgés de cinq à six ans ; après son mariage avec Anna Racovitza, il installa les fillettes dans une villa qu'il possédait à Cotroceni, près de Bucarest, et qui lui servait de résidence d'été. C'est là que vint les visiter, en 1862, la princesse Régente Hélène Couza. Elle se montra si satisfaite de l'organisation que Davila et sa femme avaient donnée à cette petite colonie d'enfants, transformée par eux en une véritable école primaire, qu'elle décida de faire construire, sur un emplacement voisin, le grand établissement qui est devenu l'*Asile Hélène*. Une souscription publique fut ouverte pour en couvrir partiellement les frais, et le grand poète roumain, Basile Alecsandri, y versa le produit de la vente de ses *Poésies populaires*, qu'il appelait « les enfants trouvés du génie roumain ».

C'est à faire prospérer cette institution, qui était en grande partie son œuvre, qu'Anna Davila consacra, pendant près de dix années, toutes les forces vives de son intelligence et de son cœur. « Ma mère — nous écrivait récemment sa fille aînée, Madame la générale Perticari — « s'occupa sans trêve de « l'Asile », dont elle ne voulut « jamais être nommée directrice ; mais elle en était l'âme, « et elle se partageait entre les orphelins, qui avaient « retrouvé en elle une mère comme n'en ont que les privilégiés, et ses propres enfants. Notre petite maison de « Cotroceni était à deux pas de « l'Asile » ; c'était un va-et-vient continuel ; les récréations avaient lieu dans le « parc, sous les yeux de maman et de notre père... ».

Anna Davila sut ainsi, de l'aveu de sa propre fille, répandre sa tendresse à la fois sur ses enfants et sur les orphelins confiés à ses soins maternels. Son affection pour les uns comme pour les autres était bien le « pain merveilleux », dont parle le poète, pain dont chacun avait sa part, et que tous avaient tout entier (1). Et elle remplit si bien sa noble tâche, elle y mit tant de mesure et de tact, tant de cœur aussi, que ni ses enfants n'étaient jaloux des orphelines dont elle était devenue la seconde mère, ni celles-ci de l'amour sans bornes qu'elle portait à ses enfants. Elle était guidée en cela par ce sentiment d'ardent patriotisme que nous avons relevé chez elle, et qui lui rendait

- (1) Oh ! l'amour d'une mère ! — amour que nul n'oublie !
 Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
 Table toujours servie au paternel foyer !
 Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

Victor Hugo, *Les Feuilles d'automne*, I.

cher tout ce qui avait une âme roumaine. Elle aimait les habitants, les traditions, les coutumes, les mœurs de son pays ; elle en parlait la langue avec un charme inexprimable. Tant qu'elle vécut, ses enfants ne portèrent jamais d'autres vêtements que le costume national ; elle leur enseigna de bonne heure le culte du sol natal, le respect du nom des ancêtres, la foi dans les destinées de la Patrie, et c'est avec raison que son fils, Alexandre Davila, a placé en tête de son beau drame en vers *Vlaïcou-Voda* (1), cette touchante dédicace à sa mémoire :

« Mère, qui, glorifiant par dessus tout les traditions des
« ancêtres, as planté dans nos cœurs la foi dans le réveil de
« notre race, je place sous l'invocation de ta mémoire ce
« fruit de tes leçons ».

Anna Davila mourut tragiquement le 13/25 janvier 1874, empoisonnée par une dose de strychnine, qui lui avait été administrée par erreur, à la place d'un cachet de quinine. Elle a été enterrée dans le parc de Cotroceni, sur une colline dominant la capitale, à quelques mètres du mur de clôture de l'« Asile Hélène », et au centre d'un retranchement carré qui n'est autre que la fameuse redoute de Toudor Vladimiresco, le héros de la révolution valaque de 1821 ; les fleurs et la végétation éparses autour de la tombe d'Anna Davila recouvrent le fossé d'enceinte de cet emplacement historique. C'est bien là le lieu d'éternel repos qui convenait à cette petite-fille du grand logothète Constantin Golesco !

Les pages qui précèdent nous ont montré, dans le rayon-

(1) Représenté pour la première fois sur la scène du théâtre national, à Bucarest, le 12/25 février. 1902.

nement de leur beauté morale, quelques-unes des femmes de la famille Golesco qui, au cours du XIX^e siècle, ont fait honneur à la race dont elles portaient le nom ou à laquelle elles étaient unies par d'étroits liens de parenté; toutes appartiennent à la branche cadette des Golesco, celle du grand logothète Constantin, mort en 1830, l'année même où naissait sa petite-fille, Anna Davila.

Le frère aîné de Constantin, le grand vornic Georges Golesco, bien qu'ayant eu une nombreuse postérité — vingt-trois enfants — n'en a laissé après lui que six, dont deux filles, l'une mariée plus tard en France à M. Alphonse Veissier Descombes, et l'autre, Hélène Bengesco, notre mère bien aimée. Qu'il nous soit permis, avant de clore ce volume, placé sous l'invocation de sa mémoire, d'apprendre à ceux qui ne l'ont pas connue et de rappeler aux amis qui gardent encore son souvenir, quel noble cœur battait en elle, de quels agréments était orné son esprit, enfin quelle mère incomparable elle fut pour ses enfants. Elle tenait de son père, l'auteur des savants écrits dont nous avons parlé dans une autre partie de ce livre, un goût prononcé pour les choses de l'intelligence, goût développé chez elle par l'éducation qu'elle reçut dans un des grands pensionnats de Vienne. Elle put s'y rendre compte des avantages de la culture étrangère, comparée à ce qu'étaient alors les études qu'on faisait en Valachie, et, après son mariage avec Grégoire Bengesco, descendant d'une vieille famille de la Petite Valachie, dont les origines remontent au XV^e siècle, et qui a été alliée aux Bassaraba (1), aux Balliano, aux

(1) Staïco Benga, qui vivait vers 1480, et de qui descendent les Bengesco, avait épousé une sœur de Bassaraba Voévode le jeune, sur-

Brailoï, aux Dudesco, aux Racovitza, aux Crezzulesco, aux Rosetti, aux Stirbey, etc., etc. ; — elle se promet de donner elle-même et de faire donner à ses enfants une instruction solide, dont l'auteur de cet ouvrage et sa sœur aînée, M^{lle} Marie Bengesco, devaient largement bénéficier un jour. Son mari, qui avait été lui-même élevé à Vienne, qui avait du talent pour la musique et qui joignait à de grandes connaissances (1) la passion des livres, ne put que l'encourager dans ces dispositions. L'usage avait commencé à se répandre parmi les familles des boyards roumains d'envoyer en Occident les jeunes gens et les jeunes filles, afin d'y faire leurs études, mais très peu de parents s'étaient décidés jusqu'alors à quitter leur pays, leurs relations, leurs intérêts et à suivre leurs enfants à l'étranger. Hélène Bengesco est une des premières mères de famille roumaines qui se soient volontairement expatriées pour surveiller de plus près les siens. Grâce à son dévouement et à sa tendre sollicitude, ils n'ont jamais connu les tristesses de la séparation, l'isolement loin du pays natal, les longues et tristes journées passées dans des hôtels plus ou moins garnis, chez des correspondants mercenaires ou des maîtres de pension indifférents et intéressés.

nommé *Tzépélush*. La famille se fixa dans le district de Gorj, où elle fonda le domaine de *Bengesti* ; (voyez *les Familles des boyards roumains*, par Oct.-G. Lecca. Bucarest, 1911, in-4°).

(1) Il a été ministre de la justice et des cultes dans le cabinet formé le 21 janvier 1865 par M. Cogalniceano. Il a publié en français un *Memorandum sur les églises, les monastères, les biens conventuels et spécialement sur les monastères dédiés de la principauté de Valachie...* Bucarest. imprimerie de C.-A. Rosetti, 1858, in-8°.

Son salon de la rue de Madame était le rendez-vous d'une grande partie de la colonie roumaine de Paris, et le centre de réunion de quantité de « *Moldo-Valaques* », comme on disait alors, qui faisaient leurs études dans les lycées et les institutions de Paris. Il y en avait peu dans le nombre qui eussent leurs parents auprès d'eux : Hélène Bengesco, dont le cœur était aussi généreux que l'esprit ouvert, aimait les recevoir chez elle, et leur offrir quelques-unes des distractions qu'elle donnait à ses propres enfants. Elle les envoyait, par bande de cinq ou six collégiens, applaudir Bressant et Delaunay, à la Comédie Française, Thiron et Tisserant à l'Odéon, ou bien prendre leurs ébats dans la pépinière du Luxembourg, si chère à la jeunesse d'alors, dans ce petit coin ombragé et charmant, où tant de poètes ont promené leurs rêveries et ébauché leurs premiers vers autour de la « *Velléda* », de Maindron, et dans lequel un écrivain trop peu connu, J.-T. de Saint-Germain (1) a placé les principales scènes de *la Feuille de Coudrier*, une aimable nouvelle dont Hélène Bengesco est l'héroïne.

Ceux qui, à cette époque, partageaient notre vie, et qui sont encore de ce monde — on les compte, hélas ! — se souviennent encore de la bonne « tante Hélène », qui les invitait chez elle, le dimanche, et les menait manger des gâteaux chez Quillet, le pâtissier renommé de la rue de Bucy. N'est-ce pas Monselet qui a dit que « c'est par l'estomac qu'on gagne les cœurs ? »

Quand venaient les grandes vacances, nous allions nous installer à la campagne, à Bellevue, où se sont écoulés

(1) Jules Tardieu, l'éditeur des premiers essais d'Alphonse Daudet.

tant de jours heureux de notre enfance et de notre jeunesse. Peut-être est-ce aux longues promenades que nous avons faites sur la terrasse du château que nous devons, l'aînée de mes sœurs et moi, notre passion pour le XVIII^e siècle !

Il nous souvient à ce propos que, lorsque parurent les premiers volumes de notre *Bibliographie des Œuvres de Voltaire*, deux des maîtres les plus éminents de la critique française, Francisque Sarcey, dans *Le Temps* (1), et J.-J. Weiss, dans *Les Débats*, se montrèrent plus ou moins surpris de ce qu'un Roumain avait songé à entreprendre, et avait pu mener à bonne fin, un travail d'une telle nature. « Il faut bien arriver de Roumanie pour s'occuper encore « de Voltaire ! » — écrivait, non sans une pointe d'ironie, J.-J. Weiss, dans son feuilleton des *Débats* du 20 avril 1885. La chose lui eût semblé toute naturelle, s'il avait su que ce Roumain avait été, dès son enfance, élevé par sa mère dans le culte de la littérature française et dans l'admiration des grands noms qui en sont l'ornement et la gloire. L'enseignement que je reçus plus tard, au lycée Louis-le-Grand, de maîtres tels qu'Adolphe Hatzfeld et Georges Perrot ne fit que développer en moi la semence qu'y avaient jetée les premières leçons maternelles. Nulle étrangère peut-être, plus qu'Hélène Bengesco, n'a été pénétrée de cette supériorité de l'esprit français ni ne sut mieux en inspirer à ses enfants l'amour passionné. Aussi suis-je heureux de pouvoir rendre à sa mémoire, dans un

(1) Du 17 juillet 1882.

livre écrit en français et publié en France, ce témoignage public de ma pieuse gratitude.

Après le mariage de son frère aîné, Démètre Golesco, avec M^{lle} Body, à Spa (1), ma mère prit l'habitude de nous faire passer, chaque année, nos vacances dans la jolie cité ardennaise, où elle retrouvait avec bonheur un parent bien-aimé. Elle portait une vive affection à ses enfants et se réjouissait de leurs heureuses dispositions pour la littérature et les arts.

Il a été déjà question, dans une autre partie de cet ouvrage (2), de M^{lle} Hélène Golesco, cette Roumaine d'Occident, qui, par la culture de son esprit, fait honneur au nom qu'elle porte, et témoigne une fois de plus, des dons innés des Golesco pour tout ce qui touche aux lettres. Peut-être est-ce ici le lieu d'ajouter qu'ayant vu le jour en Belgique, cette petite nation que ses récents malheurs ont faite si grande, elle semble tenir des deux pays auxquels elle appartient par sa naissance et par ses origines quelques-unes de ses qualités littéraires les plus distinctives. Aussi les artistes belges et roumains se retrouvent-ils avec plaisir dans sa demeure hospitalière de la rue de Stassart, à Bruxelles, où l'on récite de beaux vers, où l'on fait de la belle musique, et où l'on entend tour à tour, savamment déclamés par la maîtresse de la maison, d'exquis poèmes français, des vers de la jeune école belge, si féconde en poètes de talent, et aussi, traduites en français, quelques-unes des plus heureuses inspirations du grand poète roumain, Basile Alecsandri.

(1) Voyez ci-dessus, page 172.

(2) Voyez ci-dessus, pages 174 et suivantes.

Après la guerre de 1870, qui nous avait obligés à nous éloigner de Paris, c'est en Belgique, auprès de son frère, qu'Hélène Bengesco transporta ses pénates. Fidèle à la mission qu'elle s'était donnée de rester à nos côtés jusqu'à l'achèvement de nos études, elle attendit, au milieu d'épreuves supportées avec le courage qui ne l'avait jamais abandonnée, que j'eusse obtenu mon dernier diplôme pour rentrer en Roumanie, où ses intérêts, trop longtemps négligés, réclamaient sa présence.

Le général Davila fit aussitôt appel à son patriotisme pour la prier d'accepter la direction de l'Asile Hélène. Elle ne put refuser une offre si flatteuse, tout en ne se dissimulant pas combien il lui serait difficile de remplacer, à la tête de « l'Asile Hélène » une femme de la valeur de sa cousine, Anna Davila. Sa santé, qui commençait à décliner, lui faisait d'ailleurs prévoir qu'elle ne pourrait pas répondre longtemps à la confiance qu'on lui témoignait. Et, en effet, elle dut résigner bientôt des fonctions et une responsabilité trop lourdes pour elle, et, après avoir marié sa fille cadette à l'un des frères d'Anna Davila, Alexandre Racovitza, elle revint, en 1878, me rejoindre à Paris, où j'avais commencé mes travaux sur la bibliographie de Voltaire. Elle tint à se faire l'éducatrice de mes filles, de la même façon qu'elle m'avait donné mes premières leçons d'écolier, et leur enseigna la pratique des devoirs et des vertus dont elle avait offert l'exemple toute sa vie.

Nous l'avons perdue, en 1895, à Bucarest, où elle a rendu le dernier soupir, entourée de ses quatre enfants, accourus à son chevet, et elle repose dans l'église de

Golesti, à côté de son père, le grand vornic Georges Golesco, et de sa mère, Marie Balaceano.

Avec elle a disparu une des dernières grandes dames de l'ancienne aristocratie roumaine et l'une des plus dignes descendantes de l'antique maison des Golesco.

Cette courte notice sur quelques-unes des femmes qui, au cours du XIX^e siècle, ont honoré la famille dont nous avons essayé de retracer l'histoire, serait peut-être incomplète, si nous ne rappelions ici la place importante que s'est faite à Paris, parmi les critiques d'art, M^{lle} Marie Bengesco, elle aussi une descendante des Golesco, et une descendante dont le nom ne doit pas être oublié dans ce livre d'or de la famille. Mais, nous souvenant du mot de Pascal « Le moi est haïssable » et craignant, à juste titre, qu'on ne nous reproche d'avoir abusé, dans cette dernière partie de notre travail, du « je » et du « moi », que, toujours au dire de Pascal, la civilité humaine « devrait cacher et supprimer » (1), nous nous bornerons à reproduire ce qu'a écrit sur Mlle Marie Bengesco, cette grande amie de la France, la plume autorisée de M. Léo Claretie, dans l'ouvrage intitulé : *Feuilles de route en Roumanie. A travers le pays.*

« Depuis vingt ans, M^{lle} Marie Bengesco envoie à « *l'Indépendance roumaine* des critiques d'art fort remarquées. « Tous les artistes roumains qui traversent Paris, ou qui « s'y fixent, se réunissent chez elle. Elle a passé la moitié « de sa vie au Musée du Louvre, et elle a étudié l'œuvre « de nos artistes français. On trouvera dans son récent et

(1) *Pensées*, édition Havet, pages 76 et 91.

« très intéressant volume : *Mélanges sur l'art français* (1)
 « les impressions vives, nettes et justes d'une étrangère sur
 « notre art national. Les archéologues, les historiens d'art,
 « sont les hôtes assidus de son salon. Ses délicates études
 « de critique artistique nous offrent une documentation
 « complète et justement raisonnée.... ».

Nous arrêterons ici cette citation, en ajoutant qu'en 1914, l'Académie française a décerné le prix Charles Blanc aux *Mélanges sur l'art français* de M^{lle} Marie Bengesco, juste récompense accordée autant à la valeur intrinsèque du livre qu'à sa belle tenue littéraire.

« La préoccupation dominante de M^{lle} Bengesco — dit
 « à propos de cet ouvrage un de ses récents critiques —
 « le *leit-motiv* de son volume, c'est la défense et l'illus-
 « tration du génie français. Qu'elle nous parle des litho-
 « graphies épiques de Raffet, du sourire des pastels de
 « La Tour, du frisson de la chair sous les doigts de
 « Carpeaux, du mystère plastique chez Gustave Moreau, de
 « l'enchantement de nos décorateurs, — c'est l'âme fran-
 « çaise, avec ses vertus de mesure, de sobriété, de loyauté,
 « d'invention harmonieuse et rythmée qu'elle glorifie en
 « une langue ferme, élégante et pure....

« Mais c'est dans l'importante étude sur le mobilier
 « français des origines à la fin du XVIII^e siècle que se tra-
 « duisent avec le plus d'originalité et la conception esthé-
 « tique de l'auteur, et la maîtrise de son jugement formé
 « par des recherches pénétrantes méthodiquement pour-
 « suivies... Avec « Molinier et Courajod, M^{lle} Bengesco

(1) Paris, Dorbon aîné (1913) gr. in-18.

« revendique pour les artistes français la tradition ininter-
 « rompue d'un sentiment bien national. — Ami Français
 « — dit-elle en terminant — reste chez toi... oublie les
 « ballets russes et les expositions de Munich; regarde autour
 « de toi, mais dirige surtout tes regards vers l'Île-de-France :
 « sous son ciel ouaté de gris comme sous le ciel lumineux
 « de la Grèce, l'artiste inscrit la forme dans de justes pro-
 « portions, et la grâce, plus belle que la beauté, met son
 « sourire sur l'œuvre sagement méditée.

« On ne saurait mettre sensibilité plus noble, plus
 « tendre et plus érudite au service du génie français (1) ».

On doit également à M^{lle} Marie Bengesco une très substantielle étude sur *l'Art en Roumanie*, parue en tête du bel album *La Roumanie en images*, publié à Paris en 1919 (2) grâce à la libéralité de M. Aristide Blauk, et exécuté sous la direction du distingué architecte roumain, M. P. Antonesco.

Nous ne terminerons pas cet ouvrage sans remercier de leur bienveillante attention ceux de nos lecteurs qui nous auront suivis jusqu'au bout de notre travail, et nous ne ferons plus qu'un vœu, c'est que le xx^e siècle fournisse, lui aussi, aux futurs historiens de la famille GoleSCO, une lignée de patriotes et d'écrivains non moins remarquables que ceux dont nous avons tenté de retracer la vie, d'analyser les œuvres, enfin de rappeler les actions d'éclat ou les vertus civiques qui ont perpétué leur nom dans l'histoire littéraire, politique et militaire de la Roumanie.

(1) Article signé P. B. dans *La Petite Gironde* du 28 août 1913.

(2) Imprimerie A.-G. L'Hoir, in-4° de 270 pages.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Pour faciliter à nos lecteurs l'intelligence de quelques titres roumains de l'ancienne boyarie, désignant les principales dignités et charges qui se conféraient en Valachie, au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, nous croyons devoir en donner ci-dessous l'explication. Ces titres, empruntés pour la plupart au Bas-Empire et à quelques pays voisins de la Valachie — comme la Pologne, la Hongrie, etc. — correspondaient à de hautes charges de l'administration et de l'armée, ou à des emplois de Cour, convertis plus tard en titres nobiliaires. Il ne faut pas perdre de vue qu'en Roumanie la noblesse a toujours été personnelle et viagère, parce que c'était l'emploi qui conférait le titre, et que, pour parvenir à l'emploi, il fallait passer par toute une filière de degrés hiérarchiques que les fils des plus grands boyards étaient tenus eux-mêmes de franchir.

Aujourd'hui l'article 12 de la Constitution roumaine proclame d'une façon expresse que « les titres de noblesse étrangers tels que ceux de prince, comte, baron et autres semblables sont et restent inadmissibles dans l'État roumain, comme contraires aux anciennes institutions du pays ».

Il n'y a jamais eu en Valachie d'autres titres que ceux attachés aux charges et dignités en vigueur dans les anciens temps.

Nous avons eu l'occasion de dire que plus tard le même titre fut donné à plusieurs boyards, dont un seul remplissait effectivement la fonction que ce titre désignait — et que, sous le régime phanariote, quiconque voulait obtenir, en payant, un

rang dans la boyarie, recevait un titre n'impliquant le plus souvent l'exercice d'aucune fonction (1).

Plusieurs boyards ont obtenu de l'Autriche, de la Russie, etc., des titres de noblesse *non roumains*, de même que pendant l'occupation de l'Olténie par l'Autriche (de 1718 à 1730), les boyards les plus en vue avaient reçu la qualification de *Conseillers impériaux*.

Quant au titre de *Prince*, on le donne aujourd'hui, par courtoisie, aux descendants des anciennes familles roumaines ou phanariotes qui ont régné autrefois sur les principautés.

Voici maintenant l'explication de quelques anciens titres mentionnés au cours de ce volume :

AGA. Chef militaire ; -- préfet de police.

BAN (GRAND). Le titre le plus élevé de la boyarie valaque. Le grand Ban de Craïova fut d'abord souverain, puis gouverneur de la Petite Valachie.

CAMINAR. Boyard chargé de la perception du droit sur le vin ou l'eau de vie.

CLOUTCHER et GRAND CLOUTCHER. Intendant et sommelier principal ; préfet du Palais.

COMIS. Écuyer princier.

LOGOTHÈTE et GRAND LOGOTHÈTE. Chancelier et grand chancelier.

PAHARNIC. Échanson.

PARCALAB. Châtelain-gouverneur de certaines places fortes.

POSTELNIC. Chambellan, maréchal du Palais ; plus tard, ministre des Affaires étrangères. Les boyards qui résidaient dans leurs terres, sans prendre part aux affaires publiques et sans avoir une charge à la Cour, portaient, ainsi que leurs fils, le titre honorifique de POSTELNICS.

(1) Voyez ci-dessus, page 40.

SLUGER. Écuyer tranchant.

SPATAR Porte-glaive, connétable, chef d'armée, plus tard, ministre de la guerre.

STOLNIC. Sénéchal et écuyer tranchant.

VISTIAIRE et GRAND VISTIAIRE. Trésorier; plus tard, ministre des finances.

VORNIC et GRAND VORNIC. Grand juge; gouverneur; plus tard ministre de l'intérieur.

Nous avons suivi, pour fixer les origines et la descendance des premiers Golesco (1), les données recueillies par M. Nerva Hodosh, bibliothécaire-adjoint de l'Académie roumaine, dans son *Introduction* à l'ouvrage de Constantin Golesco : *Relation du voyage que j'ai fait en 1824, 1825 et 1826* (2).

D'après M. Hodosh, la descendance directe de Baldovin, le *parcalab*, ainsi que celle de son fils, Ivashco, se seraient éteintes une première fois; et, d'autre part, les deux fils que le grand cloutcher Radou avait eus de Capléa « dame de Golesti », étant morts sans postérité, c'est par leur sœur Neacsha, mariée à Radou de Brancoveni, et par son arrière-petite fille, Visha de Golesti, fille du grand postelnic Fota, que se serait continuée la famille.

M. Octave G. Lecca, le savant généalogiste roumain, est d'un avis différent. D'après lui, le fils de Baldovin le *parcalab*, Ivashco, aurait eu pour fille Capléa, mariée au grand cloutcher Radou de Golesti (3), et le grand paharnic Fota serait leur petit-fils, fils du

(1) Voyez ci-dessus, pp. 3 et ss.

(2) Voyez ci-dessus, pp. 127 et ss.

(3) Nous avons dit que c'était aussi l'opinion de M. le général Nasturel (voyez ci-dessus, p. 7).

grand vornic Ivashco, marié à Stana de Brancoveni, et père de Visha de Golesti.

Toujours d'après M. Lecca, l'autre fils du grand cloutcher Radou de Golesti, Albou Golesco, aurait eu pour fils le grand Spatar Gorgan (Golesco), marié en secondes noces à Caléa de Brancoveni, sœur du voévode Mathieu Bassaraba, qui régna en Valachie de 1633 à 1654 (voyez : *Les Familles des boyards roumains, généalogie de cent Maisons de Valachie et de Moldavie*. Par O.-G. Lecca, Bucarest, 1911, in-4°, p. 2 (1).

Cette généalogie des premiers Golesco diffère de celle établie par M. Lecca dans son ouvrage ci-dessus cité. C'est à la suite de recherches postérieures à la publication de son livre que M. Lecca a bien voulu (et nous ne saurions trop l'en remercier) nous communiquer le résultat de ses nouvelles découvertes concernant les origines des Golesco.

Ajoutons qu'à partir de Stroé Léourdéanou-Golesco et de sa femme Visha, MM. Hodosh et Lecca sont d'accord pour fixer, sans la moindre hésitation et sans contradiction aucune, la filiation des Golesco depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours

(1) Cf. l'Introduction ci-dessus mentionnée (p. 283), de M. Nerva Hodosh. D'après M. N. Hodosh, le grand spatar Gorgan aurait épousé, en secondes noces, Stana de Brancoveni, la mère de Visha Stroé Léourdéanou-Golesco.

ERRATA

Pages.	Lignes.	
29	18	leur fit, au lieu de : leur fit.
46	2	vaporeux, au lieu de : voporeux.
58	1	le han, au lieu de : le ban.
»	13	Ipsilanti, au lieu de : Hypsilanti.
»	27 et 29	Le han, au lieu de : Le ban.
59	8	Ipsilanti, au lieu de : Hypsilanti.
60	8 et 19	Ipsilanti, — —
61	15	qui nous occupe, au lieu de : qui nous occupes.
92	18	s'occuper, au lieu : de s'occeuper.
105	10	dùs, au lieu de : dus.
106	9	laissons ici, au lieu de : la laissons ici.
139	24	Mais ce n'est pas, au lieu de : Mais ne n'est pas.
141	21	théâtre, au lieu de : théâtre.
148	2	Kainardji, au lieu de : Kainardj.
156	2	xvii ^e siècle, au lieu de : xviii ^e .
163	6	ma fiancée, au lieu de : une fiancée.
178	28	du merveilleux, au lieu de : l'admirable.
180	1	Durendal, au lieu de : Durendael.
»	5	Schumann, au lieu de : Schuman.
181	2	C'est ainsi, au lieu de : C'est aussi.
185	18	redevendue libre, au lieu de : redevenu.

Pages.	Lignes.	
189	2	Les Tombeaux, au lieu de : Les Tomheaux.
189	6	religieuse, au lieu de : retigieuse.
190	14	<i>l'éloquence</i> , au lieu de : <i>l'éloqence</i> .
194	6	Daniel de Volterre, au lieu de : Daniel Volterre.
206	13	notre gaieté, au lieu de : notre gaité.
"	14	d'autrefois, au lieu de : d'aurrefois.
"	17	elle nous laisse, au lieu de : il nous laisse.
209	29	le stoïcisme fut un principe, au lieu de : qui fut un principe
222	21	soixante-dix ans, au lieu de : soixanre-dix ans.
241	24	puisqu'elles au lieu de : puis qu'elles.
244	21-22	aux principautés danubiennes, au lieu de : aux puissances occidentales.
263	titre courant	: Golesco, au lieu de : Golesmo.
"	1	dûs à une plume plus antorisée, au lieu de : dus à une plume plus autorisé...
265	titre courant	: Golesco, au lieu de : Colesco.
271	titre courant	: Golesco, au lieu de : Golesqo.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface.....	1
Chapitre I ^{er} . — Les Origines.....	1
Chapitre II. — État intellectuel et social de la société valaque à la fin du XVIII ^e siècle.....	27
Chapitre III. — Le grand vornic Georges Golesco.....	53
Chapitre IV. — Le grand logothète Constantin Golesco.....	103
Chapitre V. — Démètre Golesco.....	151
Chapitre VI. — Les hommes d'État : Étienne et Nicolas Golesco. — Alexandre G. Golesco.....	219
Chapitre VII. — Quelques femmes de la famille Golesco.....	255
Additions et corrections.....	279
Errata.....	285

TABLE DES PORTRAITS

Le grand ban Radou Golesco et son fils Georges (d'après un por- trait du temps; vers 1800).....	1
Le grand vornic Georges Golesco et sa femme Marie Balaccano. (D'après deux miniatures du temps).....	53
Démètre G. Golesco. — Démètre A. Golesco (tombé au champ d'honneur en 1916). — Alexandre G. Golesco (de gauche à droite).....	151
Les quatre frères Étienne, Nicolas, Alexandre et Rodolphe C. Go- lesco (de gauche à droite).....	219

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
2007

g) 11/12/06
163-165
123-129
204-205

VERIFICAT
2007